

PQ

1963

C57

1822



Presented to
The Library
of the
University of Toronto
by

C. Carrington Smith



RÉPERTOIRE
DU
THÉÂTRE FRANÇAIS.

TOME XXIV.

383
A PARIS,

CHEZ { LADRANGE, libraire, quai des Augustins, n° 19;
GUIBERT, libraire, rue Gît-le-Cœur, n° 10;
LIEUREUX, libraire, quai des Augustins, n° 37;
VERDIÈRE, libraire, même quai, n° 25.

CHEFS-D'OEUVRE

DRAMATIQUES

DE

CHATEAUBRUN,
GUIMOND DE LA TOUCHE,
LEMIERRE.



A PARIS,

144523.
27/11/17

DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT, L'AINÉ,
CHEVALIER DE L'ORDRE ROYAL DE SAINT-MICHEL,
IMPRIMEUR DU ROI.

1822.

PQ

1963

C57

1822

LES TROYENNES,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

PAR CHATEAUBRUN;

Représentée pour la première fois le 11 mars
1754.

NOTICE

SUR CHATEAUBRUN.

JEAN-BAPTISTE VIVIEN DE CHATEAUBRUN naquit à Angoulême en 1686. Il avoit vingt-huit ans lorsqu'il fit représenter *Mahomet second*. Cette tragédie, jouée le 13 novembre 1714, fut donnée onze fois. Son succès eût encore été plus grand, si le dénouement, dans lequel Irène se tue elle-même, n'eût pas paru foible et contraire à la tradition. Malgré les encouragements que dut donner à Chateaubrun l'heureux essai de ses talents pour le théâtre, il laissa passer quarante ans sans faire jouer d'autre ouvrage.

On attribue cette longue interruption à la crainte qu'il eut de déplaire à monseigneur le duc d'Orléans, prince extrêmement pieux, dont il étoit maître-d'hôtel.

Quoi qu'il en soit, la tragédie des *Troyennes* ne parut que le 11 mars 1754. La première représentation de cette pièce fut tumultueuse; mais, au moyen de quelques coupures, elle fut jouée neuf fois avec un grand succès, et en

a toujours obtenu depuis à ses différentes reprises.

Le 1^{er} mars 1755, Chateaubrun fit paroître *Philoctète*, tragédie imitée de Sophocle, mais moins fidèlement qu'elle ne l'a été depuis par La Harpe. Cette pièce obtint du succès pendant sept représentations.

Astyanax, tragédie jouée le 5 janvier 1756, ne réussit point. L'auteur la retira après la première représentation.

On prétend qu'il composa encore deux autres tragédies, *Antigone* et *Ajax*, qui ont été entièrement perdues.

Reçu à l'académie française en 1753, Chateaubrun mourut à Paris en 1775, dans sa quatre-vingt-neuvième année.

PERSONNAGES.

HÉCUBE, veuve de Priam.

ANDROMAQUE, veuve d'Hector.

ASTYANAX, fils d'Andromaque. (On le suppose âgé de trois ou quatre ans.)

CASSANDRE, }
POLIXÈNE, } filles de Priam et d'Hécube.

ULYSSE, roi d'Ithaque.

THESTOR, grand-prêtre des Troyens.

IPHIS, confident de Thestor, et sacrificateur chez les Troyens.

CÉPHISE, gouvernante d'Astyanax.

IDAS, }
HILUS, } hérauts dans l'armée des Grecs.

UN ENFANT de l'âge d'Astyanax, ou à peu près.

• VIEILLARDS, PRÊTRES des dieux chez les Grecs.

TROUPE DE SOLDATS.

La scène est dans le camp des Grecs, sous les murs de Troie.

LES TROYENNES,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

On voit d'un côté du théâtre le tombeau d'Hector, et de l'autre celui de Pâris, exhausés à l'antique; le tombeau d'Hector est plus élevé et plus orné.

SCÈNE I.

THESTOR, IPHIS.

IPHIS.

Sous les murs d'Ilion que cherchez-vous encore?
Le feu depuis trois jours l'embrase et le dévore;
Le carnage et l'horreur règnent de toutes parts,
Et le sang de Priam fume sur ces remparts.
Fuyez, craignez, seigneur, que les Grecs en furie...

THESTOR.

Calchas défend nos jours contre leur barbarie:
Pontife chez les Grecs, et moi chez les Troyens,
En consacrant mes droits il honore les siens.
Du glaive des vainqueurs nous n'avons rien à craindre

IPHIS.

Faut-il de ce bienfait s'applaudir ou se plaindre?

Sommes-nous réservés à la honte des fers ?

THESTOR.

Dussé-je m'exposer aux plus affreux revers ,
Je déteste les cœurs qu'une amitié commune
Fait flotter incertains au gré de la fortune.
Je fus cher à Priam tandis qu'il fut heureux ;
J'adore de son sang les restes malheureux ,
Et je respecte en eux sa gloire ancantie.
Dans quels gouffres de maux sa veuve est engloutie !
D'autant plus exposée à de vives terreurs
Qu'elle seule a creusé la source de ses pleurs.
Priam , que si long-temps éclaira la sagesse ,
Succomba sous le poids de la triste vieillesse.
La reine gouverna le déclin de ses ans ,
Ou plutôt sous son nom fit régner ses enfants.
Combien de fois Priam voulut-il rendre Hélène !
Mais les pleurs de Paris attendrirent la reine.
Le courage d'Hector , qui brûloit d'éclater ,
Acheva malgré nous de tout précipiter
Voilà de nos malheurs la source trop amère ;
Hécube aimoit l'état , mais Hécube étoit mère ;
Nos farouches vainqueurs ne l'ignorèrent pas.

PUIS.

Je crains que le courroux n'ensanglante leur bras ;
Que d'objets de pitié vont tourmenter la reine ,
Andromaque et son fils , Cassandre et Polyxène !

THESTOR.

Calchas , sans s'expliquer sur leur triste destin ,
M'a fait de nos vainqueurs entrevoir le dessein :
Ces rois , depuis trois jours plongés dans le carnage ,

Ont laissé le soldat s'engraisser du pillage,
 Et, brûlant maintenant de hâter leur retour,
 Vont de leurs prisonniers ordonner dans ce jour.
 Vois-tu non loin de nous cette tente dressée,
 Par l'orgueil du vainqueur avec pompe exhaussée?
 C'est là qu'avec les chefs le fier Agamemnon
 Va décider du sort des restes d'Ilion.
 L'appareil de l'arrêt m'en fait craindre la peine.
 C'est parmi ces tombeaux qu'on doit juger la reine :
 Son sang doit-il baigner la tombe de ses fils?
 Est-ce celle d'Hector, ou celle de Paris?
 Elle vient.

SCÈNE II.

HÉCUBE, THESTOR, IPHIS, GARDES.

HÉCUBE.

Est-ce vous, ami toujours fidèle,
 Dont le sort en courroux ne peut lasser le zèle?
 Dans le sein du malheur vous osez nous chercher.
 Ah ! Thestor, sans frémir pouvez-vous m'approcher?

THESTOR.

Madame, vous savez toute la bienveillance
 Dont Priam m'honora dès ma plus tendre enfance :
 J'ai joui quarante ans des bontés de mon roi ;
 Je mourrai, s'il le fant, victime de ma foi.

HÉCUBE.

C'est moi qui l'ai perdu ce roi trop magnanime,
 C'est moi dont la fierté l'entraîna dans l'abyme,

Le jour que, malgré vous captivant ses esprits,
J'arrachai son aveu pour l'hymen de Pâris.
Dans cet affreux moment je croyois être mère,
Dès-lors j'en démentis le sacré caractère.
Il a fallu, Thestor, pour dessiller mes yeux,
Que Troie eût épuisé les vengeances des dieux :
Puis-je les désarmer par des regrets stériles?

THESTOR.

Pourquoi vous y livrer, puisqu'ils sont inutiles?
Des crimes des Troyens ce fut le châtiment.

HÉCUBE.

Hé! devois-je, Thestor, en être l'instrument?
Le ciel m'en a punie : épouse, mère, reine,
A chacun de ces noms il attache sa peine.
Pyrrhus, dont la fureur anime tous les coups,
Fit jaillir jusqu'à moi le sang de mon époux.
Comme de tendres fleurs au matin moissonnées,
Mes fils ont vu trancher leurs tristes destinées;
La guerre, dont j'ai seule allumé le flambeau,
Les a précipités dans la nuit du tombeau.
Reine, où sont mes sujets? Qu'en reste-t-il? des femmes,
Des enfants, des vieillards, qu'ont épargnés les flammes,
Attendant comme moi d'un vainqueur irrité
Une mort trop tardive ou la captivité.
O souvenir cruel de ma gloire passée!
J'ai vu dans un moment ma grandeur terrassée.
Époux, enfants, sujets, il ne me reste plus
Que le remords vengeur de vous avoir perdus!

THESTOR.

Eh, madame! éloignez cette image terrible.

HÉCUBE.

Ah ! trop d'objets présents me la rendent sensible !
 Voyez-vous les débris de mes palais brûlants,
 Ces temples embrasés et ces autels sanglants,
 Ces enfants égorgés sur le sein de leur mère,
 Et tout couverts du sang de leur malheureux père ;
 Ces blessés dont les cris me déchirent le cœur,
 Qu'insulte avec orgueil la rage du vainqueur ?
 Le fer de tous côtés m'entoure de victimes,
 Et la terre est par-tout couverte de mes crimes.

THESTOR.

Madame....

HÉCUBE.

Si les dieux ne menaçoient que moi ,
 J'offrirois à leurs coups un cœur exempt d'effroi.
 Mes filles, dont le sort est si digne de larmes ,
 C'est pour vous que je sens de mortelles alarmes ;
 C'est sur Astyanax que je verse des pleurs ;
 Andromaque sa mère a part à mes douleurs.
 Ignorez-vous combien mes filles me sont chères ?
 Oui, je me nourrirai de mes larmes amères
 Jusqu'à ce que la mort, que je demande aux dieux ,
 En tarisse la source, et me ferme les yeux.
 Mais on guide vers moi ma famille éperdue :
 Dans quel état, hélas ! frappe-t-elle ma vue !
 Combien dans leurs regards j'aperçois de terreurs !

SCÈNE III.

HÉCUBE, ANDROMAQUE, ASTYANAX,
CASSANDRE, POLYXÈNE, THESTOR,
CÉPHISE, IDAS.

HÉCUBE, *courant au-devant de ses filles.*

Mes filles, puis-je encor vous mouiller de mes pleurs?
Dans vos embrassements puis-je rendre ma vie?

POLYXÈNE.

Nos vainqueurs publioient qu'on vous l'avoit ravie;
Dans nos sombres prisons nous pleurons votre mort.

IDAS.

Quelques moments pourront éclaircir votre sort.
Vos vainqueurs, rassemblés dans la tente prochaine,
Vont signaler pour vous leur clémence ou leur haine.
Dans ces moments affreux où flottent leurs esprits,
Puissent-ils oublier jusqu'au nom de Pâris!
Puissè-je de leurs lois interprète et ministre,
N'être chargé pour vous d'aucun ordre sinistre!

SCÈNE IV.

HÉCUBE, ANDROMAQUE, ASTYANAX,
CASSANDRE, POLYXÈNE, THESTOR,
CÉPHISE.

HÉCUBE.

Ah! que puisse bientôt, pour finir mes remords,
Un équitable arrêt m'entraîner chez les morts!

CASSANDRE.

Hélas !

HÉCUBE.

Et pourquoi donc pleurez-vous une mère
A qui vous ne devez que haine et que colère ?
De votre amour pour moi j'ai rompu les liens ;
J'ai causé vos malheurs, et vous pleurez les miens.

ANDROMAQUE.

Madame, de l'errenr qui vous avoit séduite
Pouviez-vous de si loin apercevoir la suite ?
Vos tendresses pour nous n'éclatèrent pas moins.

HÉCUBE.

Oui, vous étiez l'objet de mes plus tendres soins ;
Quoiqu'aux vœux de mes fils je me fusse asservie,
Pour chacune de vous j'aurois donné ma vie,
Il est vrai : mais malgré mon amitié pour vous,
Qu'auriez-vous craint de plus d'un barbare courroux ?
Voyez l'état horrible où je vous abandonne !
Un rempart éternel vous sépare du trône ;
A de superbes rois notre empire est soumis :
Vous voici sous la main de vos fiers ennemis.

(à *Astyanax.*)

Et toi, fils malheureux du plus vaillant des hommes,
Maintenant insensible à l'état où nous sommes,
Combien gémiras-tu quand l'âge et la raison
T'auront développé le sort de ta maison ?
Dieux, épuisez sur moi toute votre colère ;
N'ajoutez point sa mort aux malheurs de sa mère ;
De son sang racheté que le mien soit le prix :
Il n'a point eu de part au crime de Paris.

THESTOR.

Non, ces cruels vainqueurs, dont vous craignez la rage,
Ont respecté ses jours dan l'horreur du carnage;
Rassasiés de sang, vont-ils s'y replonger?

SCÈNE V.

HÉCUBE, ANDROMAQUE, ASTYANAX,
CASSANDRE, POLYXÈNE, THESTOR,
GÉPHIS, IDAS; TROIS PRÊTRES, *qui se tiennent
au fond du théâtre.*

IDAS.

Princesses, vos vainqueurs viennent de vous juger.
Ils ont réglé d'abord le sort de Polyxène;
Idas ignore encor si c'est faveur ou haine.
Vous voyez ces vieillards consacrés aux autels,
Ministres révéérés de nos dieux immortels;
Il faut que sans tarder Polyxène les suive.

HÉCUBE.

Où vont-ils l'entraîner en quittant cette rive?

IDAS.

C'est un secret pour moi; mais je sais que ces rois
Veulent que sur-le-champ tout fléchisse à leurs lois.

HÉCUBE.

Arrachez-moi le cœur, ou laissez-moi ma fille.

CASSANDRE.

Frappez d'un même coup notre triste famille.

ANDROMAQUE

Ne nous séparez point.

IDAS.

Vos vœux sont superflus ;
La Grèce ainsi l'ordonne , et vous êtes vaincus.
Obéissez.

HÉCUBE.

Hélas !

POLYXÈNE.

Ah , mes sœurs ! ah , madame !
Cachez-moi des regrets qui déchirent mon ame :
Ma naissance et mon nom sont présents à mes yeux ;
Je vais vivre ou mourir digne de mes aïeux.

SCÈNE VI.

HÉCUBE , ANDROMAQUE , ASTYANAX,
CASSANDRE , THESTOR , IPHIS , IDAS ,
CÉPHISE.

IDAS , à *Hécube*.

Nos princes vous ont fait une autre destinée :
A des fers éternels vous êtes condamnée ,
Vos filles sous le joug gémiront comme vous.

HÉCUBE.

La mort est à leurs yeux un supplice trop doux ;
Ils font choix d'un tourment qui jamais ne finisse.

IDAS , à *Hécube*.

Vous vivrez dans les fers et sous les lois d'Ulysse.

HÉCUBE.

Moi , grands dieux ! je vivrois dans ses indignes fers !
Cet opprobre est pour moi le comble des revers.

IDAS.

Andromaque à Pyrrhus est échue en partage.

ANDROMAQUE.

Pour la veuve d'Hector quel horrible esclavage!

IDAS.

Cassandra dans Argos va suivre Agamemnon.

CASSANDRE.

Le barbare m'arrache au culte d'Apollon ;

Il brave le courroux du dieu qui me protège :

Affranchis-moi, grand dieu, de son joug sacrilège !

IDAS.

Les flots vont vous porter aux différents climats

Où vos maîtres bientôt reverront leurs états ;

Après dix ans entiers d'une guerre sanglante,

Dont le succès si tard a rempli leur attente,

Ils brûlent de revoir leur patrie et leurs dieux :

Il faut les prévenir, et presser vos adieux.

SCÈNE VII.

HÉCUBE, ANDROMAQUE, ASTYANAX,
CASSANDRE, THESTOR, CÉPHISE, IPHIS.

(*Hécube paroît accablée de sa douleur, soupire, lève les yeux au ciel, et veut sortir sans prononcer une parole.*)

THESTOR.

Sont-ce là vos adieux ? Où vous conduit, madame,

Le sombre désespoir qui dévore votre ame ?

Quel sujet important presse votre départ ?

Craignez-vous que vos fers ne vous chargent trop tard ?

ANDROMAQUE.

Ah, madame ! pourquoi priver notre tendresse
De ces moments trop courts que le vainqueur vous laisse ?
Avant que loin de vous on entraîne nos pas,
Attendez qu'on nous vienne arracher de vos bras.
Quels apprêts pour partir nous reste-t-il à faire ?
Qu'emporté-je avec moi ? mon fils et ma misère.

HÉCUBE.

Pourquoi me forcez-vous à de tristes adieux ?
Laissez-moi m'arracher à la haine des dieux.
Aux cendres de Priam je vais joindre les miennes,
J'ai vu l'affreux débris où reposent les siennes ;
De mon retardement je l'entends qui se plaint ;
Son funeste bûcher n'est pas encore éteint.
Je n'ai que trop rempli ma fatale carrière ;
Mes yeux avec horreur s'ouvrent à la lumière.

THÉSTOR.

Voilà du désespoir les déplorables fruits !
La mort paroît un bien à ceux qu'il a séduits :
Peu touchés des regrets de ceux qui leur survivent,
Ils pensent s'affranchir des maux qui les poursuivent,
Et que dans la poussière heureusement perdus
Daus l'ombre du tombeau les dieux ne les voient plus.
Non, non, n'espérez point vous soustraire à leur haine,
L'enfer même frémit à leur voix souveraine ;
L'épouvantable mort ne détruit que le corps,
Et les dieux malgré nous sont nos dieux chez les morts.

HÉCUBE.

Faut-il me replonger dans mes peines cruelles ?

THESTOR.

C'est par le désespoir qu'on les rend éternelles.
Armez-vous de courage et respectez vos jours ;
Le ciel vous garde encor d'inespérés secours.
Pent-être a-t-il sur vous épuisé sa vengeance.
Dans l'île de Samos j'ai reçu la naissance ,
Des états de Priam pays seul indompté ;
Ses bords couverts d'écneils en font la sûreté.
Mes aïeux furent grands dans ce pays fertile ,
Et surent réunir l'honorable et l'utile ;
Chacun d'eux ajoutoit au trésor amassé :
Leur ample patrimoine à moi seul a passé.
Priam l'accrut encor par d'immenses largesses ,
Sa main versa sur moi la gloire et les richesses ;
Mes jours furent marqués par autant de ses dons.
Mon trésor peut ici suffire à vos rançons ;
Je vais à vos vainqueurs l'offrir sur ce rivage :
Ils pourront cependant me garder en otage.
J'espère , que pour prix d'un échange si doux ,
Ils vont rendre à mes vœux votre famille et vous.

HÉCUBE.

Faut-il, pour affranchir ma famille asservie ,
Sacrifier vos biens, et livrer votre vie ?

THESTOR.

Périssent à l'instant et ma vie et mes biens ,
S'il le faut, pour briser vos indignes liens !
Pourrois-je de mon sang faire un plus noble usage ?
Vivrois-je dans le faste, et vous dans l'esclavage ?
Enfants infortunés et trop dignes des pleurs
Que ma compassion répand sur vos malheurs ,

Plus je vois votre gloire éteinte , humiliée ,
Et plus à votre sort mon ame s'est liée.
Au travers de ses fers je reconnois mon roi.

(Il se jette aux pieds d' Astyanax.)

Oui , mon cœur pour toujours vous consacre sa foi ,
Rejeton précieux de mes augustes maîtres.
J'adore à vos genoux les droits de vos ancêtres ,
A mon plus tendre amour vous les retracez tous ,
Jusqu'au dernier soupir tout mon sang est à vous.

SCÈNE VIII.

HÉCUBE, ANDROMAQUE, ASTYANAX,
CASSANDRE, CÉPHISE.

HÉCUBE.

O fidélité rare autant que magnanime !
Tu balances les coups dont le poids nous opprime.
Non , la foudre sur nous ne frappe qu'à demi ,
Puisque dans nos malheurs il nous reste un ami.
En attendant qu'ici son zèle le ramène ,
Allons nous informer du sort de Polyxène.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

HÉCUBE, ANDROMAQUE, CASSANDRE.

HÉCUBE, à *Cassandre*.

Ma fille, vous voyez avec quelle noirceur
On cache à mes regards le sort de votre sœur ;
Nos barbares vainqueurs s'obstinent à se taire ,
Et pour moi sa prison est encore un mystère :
Mais vous que dès l'enfance instruisit Apollon ,
Et dont il éclaira l'esprit et la raison ,
A vos yeux comme aux siens l'avenir se découvre .
Vous ôtez au destin le voile qui le couvre ;
Le sort de Polyxène est visible pour vous ,
Et cette obscurité n'enveloppe que nous .

CASSANDRE.

Que me demandez-vous ? Eh ! plutôt aux dieux , madame ,
Que je passe calmer le trouble de votre ame !
Il est vrai qu'Apollon m'inspire quelquefois ;
Mais ce n'est qu'à son gré qu'il anime ma voix .
De son souffle divin organe involontaire ,
Il me force à parler , il me force à me taire :
Mais ce funeste don , que me sert-il , hélas !
Pour prévoir l'avenir , on ne le change pas .

Madame, respectons le voile impénétrable
Qu'oppose à nos regards un destin favorable.
Non, non : ce n'est qu'aux dieux qu'il est doux de prévoir ;
Leur bonheur ne dépend d'aucun autre pouvoir ;
Ils ne voient devant eux qu'une immortelle joie ,
Qu'aucun temps n'affoiblit, que chaque instant déploie.
L'avenir est pour eux un bien toujours présent ;
Mais nous, pour qui la vie est un fardeau pesant ,
Nous mortels, dont le cœur n'est qu'erré, que foiblesse,
Et qu'un essaim de maux environne sans cesse ,
Hélas ! que verrions-nous dans le triste avenir,
Que de quoi nous confondre, et de quoi nous punir ?
Laissons à chaque jour les chagrins qu'il amène ,
Sans vouloir d'un coup d'œil réunir notre peine :
L'homme le plus heureux ne le soutiendrait pas.
Les dieux, sur nos malheurs semant quelques appas ,
Nous ont enveloppés d'une heureuse ignorance,
Et pour charmer nos maux nous laissent l'espérance.
Suivons aveuglément leurs ordres sur ce point ,
Sans rapprocher des maux que nous ne sentons point.

ANDROMAQUE.

Madame, nous voyons un terme à nos alarmes :
Thestor peut rendre encor Polyxène à nos larmes ;
Le zèle qui l'embrace, et ses trésors offerts ,
Peut-être dans nos mains brisent déjà nos fers ;
Samos peut nous offrir un asile paisible ;
Aux efforts ennemis toujours inaccessible ,
Nous pourrions y goûter une profonde paix.
Mon fils y trouvera de fidèles sujets :
Thestor nous est garant de leur obéissance.

Dieux ! avec quel respect et quelle complaisance,
Par les plus tendres soins adoucissant vos jours,
Vos filles tâcheront d'en prolonger le cours !
Mon fils est pour vos yeux une source de joie ;
Vous verrez croître en lui l'espérance de Troie.
Nous vous rassemblerons, Troyens infortunés
Que le fer du vainqueur n'aura point moissonnés ;
Notre cœur et nos mains s'ouvrant à vos misères,
Nous vous accueillerons moins en sujets qu'en frères ;
Cet ami généreux, si prévoyant pour nous,
Nous comble de bienfaits qui s'étendront sur vous.
Mon Hector nous suivra, j'emporterai sa cendre,
Mon cœur se nourrira d'un souvenir si tendre.
Eh ! n'est-ce pas un bien, dans notre adversité,
Que de pouvoir au moins pleurer en liberté ?

SCÈNE II.

HÉCUBE, ANDROMAQUE, CASSANDRE,
IPHIS.

IPHIS.

Madame, quel malheur ! Plût aux dieux que mon zèle
N'eût point à vous porter cette affreuse nouvelle !...

HÉCUBE.

Ciel ! sur combien d'objets se répand mon soupçon !
Parlez, expliquez-vous.

IPHIS.

Plus d'espoir de rançon.
Thestor est dans les fers : pour comble d'injustice,

On l'ose menacer des horreurs du supplice ,
S'il ne livre pour lui l'or qu'il offroit pour vous.

HÉCUBE.

Malheureuses, faut-il qu'il s'immole pour nous!

ANDROMAQUE.

D'une pitié si noble on va lui faire un crime.

HÉCUBE.

On le croit innocent, mais mon destin l'opprime;
Le malheur qui me suit devient contagieux.
Hélas! en me plaignant, on irrite les dieux.

IPHIS.

Thestor a cru d'abord son attente comblée,
Son offre et ses discours entraînoient l'assemblée,
Tous les cœurs se tournoient à la compassion,
La plupart acceptoient l'offre de la rançon;
Quand soudain Ménélas, animé par Hélène...

HÉCUBE.

Hélène! Quoi! ce monstre...

IPHIS.

Elle enflamme leur haine;

Et prenant en horreur ses amis malheureux,
Par des traits accablants se déchaîne contre eux.
Par combien de noirceurs sa bouche vous outrage!
Mais c'est Pâris sur-tout que déchire sa rage;
Qu'il ne fut à ses yeux qu'un lâche ravisseur,
Dont elle détestoit la flamme et la fureur;
Que brûlant de revoir Ménélas et la Grèce ,
La reine et ses enfants l'en détournoient sans cesse;
Que d'affreux surveillants, qui ne la quittoient pas,
Traversoient ses desseins, et retenoient ses pas.

HÉCUBE.

O monstre que l'enfer tira de ses abymes
 Pour couvrir l'univers de meurtres et de crimes!
 Par combien de ressorts aigrissant les esprits,
 Elle éloignoit la paix dont elle étoit le prix,
 Embrassant mes genoux et m'appelant sa mère,
 Attestant un hymen qui me la rendoit chère,
 Et prête, disoit-elle, à mourir dans mes bras,
 Plutôt que de se voir dans ceux de Ménélas!

IPHIS.

La cruelle aujourd'hui devient votre furie.

HÉCUBE.

Le voilà donc l'objet de ton idolâtrie,
 Pâris! voilà le prix qu'on gardoit à ta foi!

(*Elle s'approche du tombeau de Pâris.*)

Sors du séjour des morts que tu remplis d'effroi;
 Sors, viens la contempler, ton infidèle amante,
 Et regarde à ses pieds ta patrie expirante,
 Ton père massacré, tes frères égorgés,
 Dans le feu, dans le sang tes citoyens plongés,
 Ta mère avec terreur pleurant sa complaisance,
 Et maudissant le flanc où tu pris la naissance;
 Le fils d'Hector chargé de ton crime odieux,
 Et tes sœurs dans les fers n'osant lever les yeux.
 Malheureux! falloit-il par tant de sacrifices,
 De ton barbare amour nourrir les injustices;
 Et livrant ta patrie à tes feux détestés,
 Payer à si haut prix des infidélités?

SCÈNE III.

HÉCUBE, ANDROMAQUE, CASSANDRE,
IPHIS, IDAS.

IDAS, *à Cassandre.*

Madame, Agamemnon demande sa captive,
Il est près de quitter cette sanglante rive.
De son heureux départ il hâte le moment,
Et vous devez répondre à son empressement.

CASSANDRE.

Allez, à son vaisseau j'aurai soin de me rendre,
Et sa flotte un moment n'attendra pas Cassandre;
Je brûle de me voir dans le palais d'Argos.

SCÈNE IV.

HÉCUBE, ANDROMAQUE, CASSANDRE,
IPHIS.

HÉCUBE.

Me voici parvenue au comble de mes maux;
Cassandre avec transport va quitter sa famille.
Je suis donc le supplice et l'horreur de ma fille!
Votre joie importune est un reproche amer,
Dont Hécube après tout n'oseroit vous blâmer.

CASSANDRE.

C'est mon amour pour vous qui fait naître ma joie.
L'indomptable destin à mes yeux se déploie;

Voici l'heureux moment où m'inspire Apollon.
Mes yeux vont décider du sort d'Agamemnon ;
Je vais venger les fers et les pleurs de ma mère.

HÉCUBE.

Dévoilez à mes yeux cet étonnant mystère.

CASSANDRE.

Il veut que dans Argos je couronne sa foi...

HÉCUBE.

Quel amant ! quel époux !

CASSANDRE.

Ah ! calmez votre effroi.

Sous l'appareil brillant de mes noces perfides ,
Je vais ensevelir la maison des Atrides.
Hélène a fait de Troie un abîme de maux ,
De carnage et de sang je vais remplir Argos ;
Et l'amour , au sortir des ruines de Troie ,
Me suit pour s'assurer d'une nouvelle proie.
Au bruit de mon hymen , la honte et la fureur
Vont saisir Clytemnestre et déchirer son cœur.
A ses cris menaçants , vole , jalouse rage ,
Et conduis sur tes pas les larmes , le carnage ,
Le fer , la soif du sang , les rapides transports.
Dans son ame orgueilleuse étouffe les remords...
Pour qui sont ces réseaux que sa rage prépare ?
Et d'où vient qu'elle aiguise une hache barbare ?
La voyez-vous porter d'inévitables coups ?
Entendez-vous les cris que jette son époux ?
Voyez-vous dans son sang se rouler la victime ?
C'en est fait , Clytemnestre a consommé son crime.
Ton sort , Idoménée , est encor plus affreux ,

Hâte-toi d'accomplir tes sacrilèges vœux...
 Et toi, Pyrrhus, aussi, fier de tant d'homicides,
 Tu pérís sans honneur par des mains parricides.
 Au malheur des Troyens ton bras eut trop de part :
 Quoi ! c'est l'amour encor qui guide le poignard !
 Tu vas brûler d'un feu qu'Andromaque déteste.
 Cours recevoir le prix de ta flamme funeste :
 Oreste va punir tes crimes par les siens,
 Et les Grecs que tu sers vont venger les Troyens.

HÉCUBE.

O favorable espoir !

CASSANDRE.

Mais toi, perfide Ulysse,
 Je vois tout l'univers armé pour ton supplice ;
 La mer pour t'engloutir a soulevé ses eaux,
 Et la foudre à tes yeux embrase tes vaisseaux.
 Les ombres des enfers, les monstres de la terre,
 Conspirent à l'envi pour te faire la guerre.
 Sous quel horrible aspect verras-tu ta maison,
 Où tu ne trouveras que trouble et trahison ?
 N'osant plus sous ton nom jouir de la lumière,
 Où vas-tu terminer ta fatale carrière ?
 La parque te présente au glaive que tu fuis ;
 Misérable, tu meurs de la main de ton fils.
 Télégone cherchoit le sang qui l'a fait naître,
 Et c'est en le versant qu'il va le reconnoître...
 Mais quel fantôme encor se présente à mes yeux?...
 J'ai peine à discerner son visage odieux...
 C'est Hélène, grands dieux ! qu'entraîne une furie !
 Ses charmes dangereux embrasèrent l'Asie :

Perfide, et respirant de nouvelles amours,
Une rivale enfin s'arme contre ses jours ;
La rage dans le cœur, elle fond sur sa proie,
Lui montre en l'immolant une barbare joie ;
Et d'un lien affreux qu'a tissu sa fureur,
La rend pour son amant un spectacle d'horreur.
Voilà de tant d'attraits l'épouvantable reste :
L'univers est vengé de sa beauté funeste.

HÉCUBE.

Puisse le temps rapide avancer le moment
Qui doit à ses forfaits joindre son châtiment !

CASSANDRE.

Madame, quel que soit le sort qui nous accable,
Au sort de nos vainqueurs le nôtre est préférable.
Priam et ses enfants, par un noble destin,
Sont morts pour leur pays les armes à la main :
Leur nom vivra toujours. Et toi, divine Troie,
Jamais du noir oubli tu ne seras la proie.
C'est peu que l'univers, dans un commun effroi,
Ait armé tous ses rois ou pour ou contre toi ;
Nous avons vu des dieux entrer dans la carrière,
Et dans le trouble affreux de la nature entière,
Après neuf ans de guerre, ils combattoient encor
Pour renverser des murs que défendoit Hector.

HÉCUBE.

Vous soulagez les maux qu'Ulysse me prépare.

CASSANDRE.

Non, vous ne vivrez point sous le joug d'un barbare.
De mes propres malheurs je vous tairai la fin ;
La mort doit me paroître un bienfait du destin...

Quel sort...? Mais épargnons la mère la plus tendre.

(*Elle sort.*)

HÉCUBE, à *Andromaque*.

Ah, ma fille! arrachons ce secret à Cassandre.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

ANDROMAQUE, ASTYANAX, CÉPHISE.

ANDROMAQUE, *embrassant son fils.*

Il goûtoit les douceurs d'un tranquille sommeil :
N'aurai-je point, Céphise, avancé son réveil ?
Que veux-tu ! mais sitôt que je le perds de vue,
Tout m'afflige, tout manque à mon ame éperdue.
De la reine et d'Iphis j'ai devancé les pas,
Pour voir plus tôt mon fils se jeter dans mes bras.
Tandis qu'entour de lui tout est triste et terrible,
Il offre à nos regards un sourire paisible.
Heureux âge, Céphise, où la réflexion
De ses traits dévorants n'atteint point la raison !
Je frémis pour mon fils des périls qu'il ignore.

CÉPHISE.

Il suivra votre sort, que peut-il craindre encore ?
Mais de quelque rempart dont on pût l'entourer,
A peine votre cœur voudroit se rassurer ;
Il est pour vous l'objet d'une amitié si tendre !

ANDROMAQUE.

A quel titre, Céphise, il a droit d'y prétendre !
Hélas ! nous n'avons plus de sceptre à lui donner,

Plus de Troie où ma main puisse le couronner.
Quels fruits recueille-t-il de son triste héritage?
Des cendres, un tombeau, des larmes, l'esclavage!
Pour adoucir son sort, il est juste qu'au moins
Mon ardente amitié lui consacre mes soins.

OÉPHISE.

D'Agamemnon, dit-on, Cassandre est adorée;
L'hymen la fait entrer dans la maison d'Atrée:
Cassandre sur les siens réfléchit sa faveur,
Et donne à votre fils un puissant protecteur.

ANDROMAQUE.

A peine Agamemnon a daigné nous entendre;
Il ne prend, a-t-il dit, d'intérêt qu'à Cassandre.
Au nom de Polyxène, interdit ou distrait,
Il garde sur son sort le plus profond secret.
Le barbare est parti: pour prix de notre zèle,
Nous n'avons remporté qu'une injure nouvelle.

SCÈNE II.

ANDROMAQUE, ASTYANAX, CÉPHISE,
IDAS.

IDAS.

Je viens avec douleur alarmer vos esprits:
Nos princes assemblés demandent votre fils.

ANDROMAQUE.

Mon fils! Ah dieux!

CÉPHISE.

Hélas!

ANDROMAQUE.

Qu'en prétendent-ils faire?

Au vaisseau de Pyrrhus il va suivre sa mère.

Ne doit-il pas porter les mêmes fers que moi?

IDAS.

Quels que soient les soupçons qui vous glacent d'effroi,

Oubliez la fierté qui ne convient qu'au trône.

Vous êtes dans les fers.

ANDROMAQUE.

Puisque le sort l'ordonne,

Portons le fils d'Hector à ses fiers ennemis.

*(Céphise fait quelques pas pour sortir avec**Astyanax.)*

Arrête, ma Céphise; où portes-tu mon fils?

IDAS.

Vous craignez pour un fils les droits de la victoire?

ANDROMAQUE.

Non, non : puis-je penser, sans outrager leur gloire,

Que ces rois, de sang froid, injustes, inhumains,

Livrassent un enfant à de barbares mains?

C'est déjà trop pour nous d'un honteux esclavage;

Ai-je quelque raison d'en craindre davantage?

*(Elle cherche dans les yeux d'Idas le sort**de son fils.)*

IDAS.

Venez donc.

ANDROMAQUE.

Oui... j'y vais... et de vaines terreurs...

(Céphise fait encore quelques pas.)

Arrête, que mon fils vienne essuyer mes pleurs.

Il doit me tenir lieu d'un époux que j'adore.

Céphise, rends-le-moi, je ne pars point encore.

(à Idas.)

Vous pouvez à vos rois annoncer mes refus ;

Mon fils n'a plus ici de maître que Pyrrhus.

SCÈNE III.

ANDROMAQUE, ASTYANAX, CÉPHISE.

ANDROMAQUE.

Leur affreux tribunal respire le carnage,

Dois-je traîner mon fils au-devant de leur rage ?

De son sang innocent qu'ils viennent s'enivrer ;

Mais ce n'est pas à nous, Céphise, à le livrer.

Dans mes bras tout sanglants il faut que mon fils meure,

Et que ce même coup marque ma dernière heure.

CÉPHISE.

Mes yeux ne verront point ce spectacle d'horreur.

ANDROMAQUE.

Dieux ! il verse des pleurs ; pressent-il son malheur ?

Dans ce danger affreux il semble qu'il m'implore.

(*Astyanax va se jeter dans les bras de sa mère.*)

Hélas ! mon fils , pour toi que puis-je faire encore ?

Mou bras , mon foible bras peut-il te conserver ?

Nous n'avons plus d'Hector qui puisse nous sauver.

Mais j'aperçois Thestor que le ciel nous ramène.

SCÈNE IV.

ANDROMAQUE , ASTYANAX , THESTOR ,
CÉPHISE, IPHIS, UN ENFANT *de l'âge d'Astyanax.*

ANDROMAQUE.

Quelle main secourable a rompu votre chaîne?

THESTOR.

Ma constance et Calchas ont ouvert ma prison :
Mais laissons ce détail pour une autre saison ;
Nous n'avons pour agir que l'instant qui s'écoule.
Voici le fils d'un Grec dérobé dans la foule.
Le vôtre , par les Grecs déjà trop redouté ,
Doit d'une tour qui reste être précipité...

ANDROMAQUE.

Ah dieux !

THESTOR.

De ces cruels la sentence inhumaine
Semble n'avoir pour but que de punir la reine ;
Idas va la placer vis-à-vis de la tour
D'où l'espoir des Troyens doit tomber sans retour.
Il faut substituer cet enfant à sa place.
Ulysse en frémissant s'avançoit sur ma trace ;
Mais nos soins prévoyants lui cachoient cet enfant.
Dérobons votre fils à son regard perçant.

ANDROMAQUE.

Dans cet espace étroit comment tromper sa vue?

CÉPHISE.

Le seul chemin qu'il suit nous offroit une issue :

Sans perdre Astyanax vous ne pourriez encor...

ANDROMAQUE.

Donne, cachons mon fils dans le tombeau d'Hector.

Céphise, viens, suis-moi ; je compte sur ton zèle.

CÉPHISE.

Je descendrois pour lui dans la nuit éternelle.

ANDROMAQUE, *à son fils, en le remettant à Céphise, qui est entrée dans le monument.*

Tu frémis ! Plonge-toi dans le sein de la mort ;

Voici le seul asile où te réduit le sort.

O mon fils ! tu naquis pour régner sur l'Asie,

Il te reste un tombeau pour y sauver ta vie.

Et toi, mon cher Hector, sois sensible à mes cris,

De tes mânes sacrés enveloppe ton fils ;

Creuse jusques au Styx ta demeure profonde,

Et cache mon dépôt sous l'épaisseur du monde.

Tu me l'as confié, j'attends aussi de toi

Que ton ombre le couvre et le rende à ma foi.

THESTOR *la fait éloigner du tombeau.*

Madame, éloignez-vous, de crainte que vos larmes

Ne fassent soupçonner d'où naissent vos alarmes.

SCÈNE V.

ULYSSE, ANDROMAQUE, IPHIS ; L'ENFANT

GREC *à côté d'Andromaque, troupe de soldats.*

ULYSSE.

Madame, vos refus ne nous ont point surpris ;

Mais déjà vos terreurs ont jugé votre fils :

Plus vous appréhendez cet affreux sacrifice,
Et mieux vous nous prouvez quelle en est la justice.

ANDROMAQUE.

Et de quel crime, hélas ! prétend-on le punir ?

ULYSSE.

Son nom seul nous fait craindre un funeste avenir ;
Vous tremblez pour un fils , nous en pleurons un nombre.
Qu'Hector précipita dans le royaume sombre.

ANDROMAQUE.

Mais vos guerriers sont morts les armes à la main ,
Hector fut leur vainqueur et non leur assassin ;
Son bras ne s'arma point contre un âge si tendre.

ULYSSE.

Ainsi , pour l'accabler , la Grèce doit attendre
Qu'Hector qui vit en lui puisse se déployer ,
Et que son bras un jour vienne nous foudroyer !
Quel conseil ! quelle erreur ! La saine politique
Veut qu'on immole tout à la cause publique.
Elle ne risque rien à perdre votre fils ,
Et court en le sauvant des risques infinis.

(montrant l'enfant.)

Soldats , vous m'entendez , voilà votre victime.

(Deux soldats se saisissent de l'enfant. Andromaque ,
après avoir mis les mains au-devant , comme pour
empêcher qu'on ne l'enlève , fait mine de le suivre ;
mais , après quelques pas , elle revient tout - à - coup ,
tandis que les soldats emportent le jeune Grec ; et s'a-
dressant à Ulysse :)

ANDROMAQUE.

Non , mes bras... Rois cruels dont la rage m'opprime ,

Prenez , précipitez , dévorez cet enfant.
Dieux , écoutez les cris de son sang innocent ;
Avec moins de douleur j'en fais le sacrifice ,
Si ce massacre affreux retombe sur Ulysse.

ULYSSE, *après un moment de silence.*

Madame...

ANDROMAQUE.

Que veux-tu ? porte loin de mes yeux
L'épouvante et l'horreur dont tu remplis ces lieux.
Faut-il te ménager , pour combler mes alarmes ,
Le barbare plaisir de jouir de mes larmes ?

ULYSSE.

Interprète à regret d'un ordre souverain ,
Le coup dont vous pleurez ne part point de ma main ;
C'est un ordre absolu de la Grèce assemblée.
Hélas ! d'une autre crainte elle est encor troublée ;
Mais non .. Vous chérissiez la mémoire d'Hector ;
Éloignez-vous , craignez que je ne parle encor.

ANDROMAQUE.

Faut-il de nouveau sang pour assouvir la Grèce ?

ULYSSE.

Madame , en rougissant j'avouerai sa faiblesse ;
Quel honneur pour Hector , quelle honte pour nous ,
Que même après sa mort nous en soyons jaloux !
Que tant de rois ne croient assurer leur victoire
Qu'en éteignant de lui jusques à sa mémoire !
Ils veulent l'abolir ; et même son cercueil
Irrite leur colère et blesse leur orgueil :
Madame , ces soldats viennent pour le détruire

ANDROMAQUE.

(à part.) (haut.)

O mon fils ! Sur les morts avez-vous quelque empire ?
Avez-vous oublié qu'un immense trésor
Fut le prix éclatant du corps de mon Hector ?
A sa cendre immortelle on vendit cet asile.
Êtes-vous plus cruels ou plus puissants qu'Achille ?

ULYSSE.

Ilion sous sa cendre ensevelit vos droits,
Et les Grecs à leur joug ont enchaîné vos lois.
Nos héros , disent-ils , victimes de la guerre ,
A peine ensevelis couvrent encor la terre ,
Tandis que les vaincus , traités avec honneur ,
Jusques dans la poussière insultent au vainqueur ;
Ils osent nous braver jusque dans la mort même.
Soldats , obéissez à leur ordre suprême ;
Frappez ; que ce tombeau , par vos mains dispersé ,
Trompe jusqu'aux regards de ceux qui l'ont dressé.

ANDROMAQUE, *outré de douleur, se met entre le
tombeau et les soldats.*

Barbares , arrêtez ; votre bras téméraire
Osera-t-il souiller ce sacré sanctuaire ?
Avez-vous oublié quel guerrier fut Hector ?
Ses mânes furieux vous menacent encor.
Fuyez , traîtres , craignez que son ombre indignée
Ne punisse la main qui l'auroit profanée.
Les foudres qu'il lançoit vont éclater sur vous.

ULYSSE.

Ces soldats craindront-ils un impuissant courroux ?
Hector est sous la tombe , et ses cendres paisibles...

ANDROMAQUE.

Pourquoi donc à vos yeux sont-elles si terribles ?
Les Grecs de son vivant n'osoient l'envisager,
Et, mort, jusqu'aux enfers ils osent l'outrager.
Ah, Thestor ! je succombe à ma peine mortelle.

(Elle s'appuie sur le bras d'Iphis.)

THESTOR.

Au nom des dieux, seigneur, daignez écarter d'elle
Les ombres de la mort qui vont l'envelopper.
Ce triste monument peut-il vous échapper ?
Daignez devant les chefs conduire la princesse,
Qu'elle porte à leurs pieds sa profonde tristesse ;
Peut-être que ces rois, touchés de sa douleur,
Voudront par quelque grace adoucir son malheur,
Et rendre à son amour des dépouilles si chères.
Mais s'ils ne changent rien à leurs ordres sévères,
Qu'Andromaque se rende aux tentes de Pyrrhus,
Sans vous importuner par des cris superflus.

ULYSSE.

Je cède à ce conseil qu'inspire la prudence,
Quoique je sache assez comme la Grèce pense.

(à Andromaque.)

Venez aux yeux des Grecs faire parler vos pleurs,
Madame : puissiez-vous désarmer leurs rigueurs,
Et, libre désormais d'un trouble si funeste,
Des dépouilles d'Hector conserver ce qui reste !

ANDROMAQUE.

Ces farouches soldats, les laissez-vous ici ?

ULYSSE.

Qu'importe à votre espoir, et d'où naît ce souci ?

ANDROMAQUE.

Ah, seigneur ! ces soldats pourroient , dans notre absence ,
Même contre vos vœux , tromper mon espérance.
Des soupçons importuns me rempliroient d'effroi ,
Et je crains moins la mort qu'un doute...

ULYSSE, *aux soldats, après un moment de réflexion.*

Suivez-moi.

SCÈNE VI.

THESTOR, IPHIS.

THESTOR.

Profitons du moment que son départ nous laisse ;
Mais prends garde....

IPHIS.

A grands pas il guide la princesse.
(*Thestor court ouvrir la porte du tombeau.*)

SCÈNE VII.

THESTOR, IPHIS, CÉPHISE.

THESTOR.

Céphise , il faut quitter ces profonds souterrains ,
Et que le fils d'Hector soit remis dans mes mains.

CÉPHISE, *sortant du tombeau avec Astyanax.*
Pour l'éloigner d'ici , la route est-elle sûre ?

THESTOR.

Peut-elle l'être moins que cette voûte obscure ?

(à Céphise.)

Vous, courez à la tour, dans un deuil simulé,
Ensevelir l'enfant par les Grecs immolé.

(*Thestor emporte Astyanax.*)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

Les deux tombeaux sont détruits dans l'entr'acte du troisième au quatrième acte.

SCÈNE I.

ANDROMAQUE, *voyant le tombeau d'Hector détruit.*

Impitoyables rois, voilà donc votre ouvrage!
Les morts et les vivants, tout ressent votre rage.
O tombeau, que n'a pu défendre ma douleur,
Recèles-tu pour moi le comble du malheur?
Mon fils infortuné, que le sort persécute,
Aura-t-il prévenu les horreurs de ta chute?
Thestor a-t-il trompé les yeux de son bourreau?

SCÈNE II.

ANDROMAQUE, CÉPHISE.

CÉPHISE.

Oui, Thestor l'a tiré de la nuit du tombeau:
Hélas! n'en ressentez qu'une rapide joie,
L'inexorable mort redemande sa proie.

ANDROMAQUE.

Mon fils!... Céphise! Hélas! eh! quel nouveau danger

Dans le sein de la mort va donc le replonger?

CÉPHISE.

Idas, n'en doutez point, rend sa perte certaine;
Vis-à-vis de la tour il entraînoit la reine,
Quand soudain devant lui l'enfant est apporté,
Qui devoit par les Grecs être précipité.
Quelle erreur, a-t-il dit, quel échange funeste,
D'un sang fatal aux Grecs conserve ce qui reste?
L'esprit plein de ses traits, ils me frappent encor;
Ce n'est point là le fils du redoutable Hector.

ANDROMAQUE.

Ah dieux !

CÉPHISE.

Vous eussiez vu les Grecs frémir de rage,
S'amasser, s'écrier, s'apprêter au carnage:
Tout est en mouvement pour retrouver Thestor;
On croit qu'il guide seul les pas du fils d'Hector.
Ulysse est animé du feu de la vengeance;
Ulysse confondu dans sa propre science,
D'artifices cruels si long-temps occupé,
Ne peut vous pardonner d'avoir été trompé.

ANDROMAQUE.

Thestor !... c'en est donc fait !...

CÉPHISE.

Vous connoissez son zèle.

Mais que fera pour vous son amitié fidèle?
Parmi tant d'ennemis ardents à le chercher,
Dans ce camp odieux pourra-t-il le cacher?

ANDROMAQUE.

Non, je vois son destin ; non, il faut qu'il périsse :

Le ciel à ma tendresse égale mon supplice.
 Céphise, qui m'eût dit, quand je pleurois Hector,
 Qu'il étoit des douleurs que j'ignorois encor?
 Tous les maux que jamais les dieux ont pu répandre,
 Ils les ont réservés pour l'ame la plus tendre.
 J'adorois mon époux, ils l'ont abandonné :
 Ils frappent dans mes bras mon fils infortuné.
 Du plus grand des héros pourquoi l'ont-ils fait naître?
 Et c'est Ulysse seul... Dieux ! je le vois paroître.

SCÈNE III.

ANDROMAQUE, ULYSSE, CÉPHISE.

ULYSSE.

Ce n'est point en vainqueur que je viens en ces lieux,
 Un titre moins suspect me ramène à vos yeux ;
 Les Grecs sur votre fils ont changé de pensée :
 Ne craignez plus pour lui, sa grace est prononcée.
 Pyrrhus s'offre, madame, à garder votre fils ;
 Aux mains d'Idoménée il peut être remis.
 Tous nos Grecs à l'envi briguent cet avantage :
 Vous pouvez à nos soins le livrer en otage ;
 Dans le sein de la Grèce, élevé parmi nous,
 Il prendra pour les Grecs des sentiments plus doux.

ANDROMAQUE.

(à part.)

Ah ! mon espoir renaît ; Ulysse dissimule.
 Seigneur, il n'est plus temps ; ma tendresse credule
 Parmi tant de périls espéroit le sauver ;

Mais, proscrit par les dieux, qui l'eût pu conserver?
Cessez contre mon fils une recherche vaine,
Un tombeau le dérobe aux traits de votre haine.

ULYSSE.

Il est mort?

ANDROMAQUE.

Pour sauver mon unique trésor,
Je l'avois renfermé dans le tombeau d'Hector;
Mais qui peut fuir des dieux la volonté suprême?
Mes pleurs n'ont pu tromper votre prudence extrême,
Et ce tombeau fatal que l'on vient d'écraser...

ULYSSE.

La feinte désormais ne peut plus m'imposer;
Je perce vos détours. Non, le cœur d'Andromaque
N'eût pu sans expirer soutenir cette attaque;
La tendresse de mère eût réglé votre sort;
Et puisque vous vivez, votre fils n'est point mort.

ANDROMAQUE.

Quoi, mon fils n'est point mort! Ulysse m'en assure.
Heureux Grecs, triomphez, je le vois sans murmure.
Mon fils respire; eh bien! tous mes maux sont passés;
Partagez mon bonheur, vous qui me l'annoncez;
Partagez... Mais vos yeux sont brûlants de colère;
M'envieriez-vous mon fils? Hélas! vous êtes père,
Et vous offrez au sort, pour vous punir un jour,
Un cœur comme le mien, rempli du même amour.

ULYSSE.

Non, non, de vos douleurs je saurai me défendre.
Où le cache Thestor? c'est ce qu'il faut m'apprendre.
Qu'il rende à ses vainqueurs votre malheureux fils;

Qu'il paroisse, on pourra l'épargner à ce prix.

ANDROMAQUE.

Où le cache Thestor ! Que prétend donc ta rage ?
Quoi ! que ma main te livre un si précieux gage !
Si je savois quel lieu cache un dépôt si cher,
Crois, pour le révéler, que le ciel, que l'enfer,
N'ont ni prix ni tourments capables de séduire
Ou d'étonner ce cœur que sa tendresse inspire.
Moi te livrer... ! Grands dieux, témoins de leurs excès,
Rendez à nos vainqueurs les maux qu'ils nous ont faits.
Des mains de ses enfants puisse périr le père
Qui, pour tuer un fils, le demande à sa mère !

ULYSSE.

Thestor, au moins Thestor ne peut nous échapper ;
Une enceinte de feu vient de l'envelopper.
Vous êtes de son sort justement alarmée :
On l'a vu dans le bois qui confine l'armée ;
Et par-tout nos soldats lui fermant les chemins,
Il ne peut en sortir sans tomber dans nos mains.

SCÈNE IV.

HÉCUBE, ANDROMAQUE, ULYSSE,
CÉPHISE.

HÉCUBE.

Ah, ma fille !

ANDROMAQUE.

Ma mère !

HÉCUBE.

Andromaque...

ANDROMAQUE.

Madame.

HÉCUBE.

Le fils d'Hector...

ANDROMAQUE.

Eh bien?

HÉCUBE.

Étouffé dans la flamme...

ANDROMAQUE.

Il est mort!

HÉCUBE.

Entouré de chefs et de soldats,
Thestor vient en pleurant d'annoncer son trépas.

ULYSSE.

Malgré moi je me sens attendri par leurs larmes.
Cessons en les voyant d'augmenter leurs alarmes;
Et, pressant leur départ, dérobons à leurs yeux
Le douloureux aspect de ces funestes lieux.

SCÈNE V.

HÉCUBE, ANDROMAQUE.

HÉCUBE.

Épouse infortunée, et mère déplorable,
Tous vos maux sont les miens, le même sort m'accable.
Que dis-je! tous les maux dispersés entre vous,
Sur moi seule le sort les a réunis tous:
Chacun des miens gémit de son propre supplice;
Des supplices de tous il faut que je gémisse.

Ma fille, de vos pleurs vous inondez mon sein,
Eh! vos pleurs pourront-ils changer notre destin?

ANDROMAQUE.

D'un époux adoré tendre et parfaite image,
O mon fils!... les cruels t'immolent à leur rage.
Hector, mon cher Hector m'est ravi tout entier;
De mes jours malheureux ce jour est le dernier.
Du tombeau d'un époux, ô vous, débris funestes,
De tout ce qu'il aima recevez donc les restes.

(tirant un poignard.)

Favorable ornement que je reçus d'Hector,
Et que mon sort présent me rend plus cher encor,
Tu vas dans cet instant me rendre à sa tendresse.

HÉCUBE.

O ciel!

SCÈNE VI.

HÉCUBE, ANDROMAQUE, THESTOR.

THESTOR, *saisissant le poignard.*

Que faites-vous, malheureuse princesse?
J'ai sauvé votre fils, j'en atteste les dieux;
Le vaisseau qui le porte a fait voile à mes yeux.

ANDROMAQUE.

Quoi! mon fils...

HÉCUBE.

Quoi! Thestor...

ANDROMAQUE.

Croirai-je mon oreille?

Il respire ! Ah , grands dieux ! je doute si je veille.

THESTOR.

Ce n'est qu'à mon retour que les Grecs m'ont surpris ,
 Et déjà vers Samos on guidoit votre fils ;
 J'avois déjà couru sur les bords du Scamandre ,
 Jusqu'au sombre vallon où la mer vient se rendre :
 Dans cet affreux désert , combien de nos amis ,
 Fugitifs comme nous , je trouve réunis !
 Énée étoit chargé de ses dieux , de son père ,
 Plus léger sous le poids d'une charge si chère ;
 Ascagne le suivoit , que guidoit Anténor.
 A peine à leurs regards j'offre le fils d'Hector ,
 Quels transports ! quel amour ! Dans l'excès de leur joie ,
 Ils pensent voir Hector que le ciel leur renvoie.
 On se hâte , et bientôt on arrive aux vaisseaux
 Qu'aux besoins d'Ilion avoit fournis Samos.
 Un lamentable cri s'est fait alors entendre ;
 Quels soupirs , quels sanglots , en fuyant Troie en cendre !
 L'aspect d'Astyanax soulageoit leurs douleurs.
 Je le livre à leurs soins , arrosé de mes pleurs.
 Sûr de son sort , tremblant pour vous et pour la reine ,
 Je rentre dans le bois qui borde cette plaine.
 Les Grecs y poursuivoient des enfants , des vieillards ,
 Que des feux dévorants pressoient de toutes parts.
 Sur la foi des regrets qui partoient de mon ame ,
 On a cru votre fils consumé par la flamme.
 Les cruels m'entraînoient.

ANDROMAQUE.

Ah ! que j'ai craint pour vous
 De leurs rois inhumains l'implacable courroux !

THESTOR.

Hélas! et que ne peut le zèle qui m'anime
 Détourner tous les traits du sort qui vous opprime!
 Que ne puis-je bientôt vous rendre au fils d'Hector!

ANDROMAQUE.

Je ne le verrai plus, n'importe, il vit encor.
 De mon unique bien digne dépositaire,
 Ne l'abandonnez pas, tenez-lui lieu de père.
 Eh! qui peut mieux que vous l'élever en héros?
 Si je pouvois un jour le revoir à Samos!
 Si je pouvois franchir la mer qui nous sépare!
 Mais non, je vais gémir dans un exil barbare;
 Et ce fils fugitif, si cher à mon amour,
 Pour mes yeux désolés est perdu sans retour.

THESTOR.

C'est pour le conserver que je consens à vivre.
 Mais on vient.

ANDROMAQUE.

Que veut-on?

SCÈNE VII.

HÉCUBE, ANDROMAQUE, THESTOR,
 IDAS.

IDAS, à *Andromaque*.

Madame, il faut me suivre;

Il faut quitter ces lieux, et vous rendre à Scyros.
 Pyrrhus veut qu'avant lui vous traversiez les flots :
 Son cœur va s'occuper d'une fête immortelle

Que les mânes d'Achille exigent de son zèle.

ANDROMAQUE.

C'en est donc fait, madame, il faut nous séparer!

HÉCUBE.

Me reste-t-il encor des malheurs à pleurer?

ANDROMAQUE.

O rives du Scamandre, ô divines contrées,
Par les exploits d'Hector autrefois consacrées,
Lieux chéris, si long-temps délices de mes yeux,
Recevez pour toujours mes plus tendres adieux!
Thestor, vous m'entendez, et vous voyez mes larmes.
Thestor... mon cher Thestor...

THESTOR.

Oui, partez sans alarmes.

ANDROMAQUE, *dans les bras d'Hécube.*

Adieu.

HÉCUBE.

Funeste adieu que je ne reçois pas;
Jusqu'au dernier moment je veux vous voir.

ANDROMAQUE.

Hélas!

(Elles sortent dans les bras l'une de l'autre.)

SCÈNE VIII.

THESTOR, IPHIS.

IPHIS.

O jour vraiment affreux! ô vengeance inhumaine!
Voilà le dernier trait qu'on gardoit à la reine!

Elle en mourra, seigneur, et je n'en puis douter.

THESTOR.

De quel nouveau récit viens-tu m'épouvanter?

Quel est donc ce malheur que je ne puis comprendre?

IPHIS.

Vous frémirez d'horreur, si vous osez l'entendre.

Les Grecs mettent Achille au nombre de leurs dieux;

Et, pour mieux lui marquer leurs soins religieux,

Ils souillent son tombeau d'une victime humaine.

THESTOR.

Et la victime?

IPHIS.

C'est...

THESTOR.

Achève...

IPHIS.

Polixène.

THESTOR.

O reine, en quels sanglots allez-vous éclater!

Dieux terribles, quels coups voulez-vous lui porter

Pourriez-vous recevoir cette offrande exécration?

Courons, Calchas encor me sera favorable;

Il pourra désarmer nos farouches vainqueurs.

Du zèle qui m'anime embrasons tous les cœurs.

SCÈNE IX.

ULYSSE, THESTOR, IPHIS, GARDES.

ULYSSE.

Thestor, où courez-vous? Gardes, qu'on le retienne.

THESTOR.

Grace, grace, seigneur, il faut que je l'obtienne.
Polyxène...

ULYSSE.

Sa mort est juste, c'est assez;
Les Grecs à la hâter sont tous intéressés.
Retournez à Samos, la barque est toute prête;
Vos clameurs troubleroient l'éclat de cette fête.
Le sang d'Achille crie, et son ombre en courroux
N'a pas besoin ici d'un témoin tel que vous.

THESTOR.

Quelle fête, grands dieux! quel spectacle terrible,
Où l'innocence meurt dans un supplice horrible,
Où, sans lois et sans frein, l'affreuse cruauté
Est poussée au-delà de l'inhumanité!
Honorez ce héros des titres les plus rares:
Mais pour mieux l'honorer faut-il être barbares?
Faut-il ne distinguer ni l'âge ni le rang,
Épouvanter la terre, et nager dans le sang,
Faire rougir le ciel de le croire capable
De se plaire aux fureurs d'un zèle abominable?

ULYSSE.

Thestor!

THESTOR.

En le plaçant parmi les immortels,

Donnez-lui des vertus dignes de leurs autels ;
Ne le supposez plus violent , sanguinaire ,
Avide de carnage et bouillant de colère.
Les dieux jouiroient-ils d'un suprême bonheur,
Si la rage barbare empoisonnoit leur cœur ?
Tous les hommes n'ont plus qu'une même patrie ,
Sitôt qu'ils ont franchi les bornes de la vie.
La mort également les marque de son sceau ;
La haine et l'intérêt meurent dans le tombeau ;
Les folles passions n'en troublent point l'asile.
Hector sans être ému voit les mânes d'Achille.
Loin de leur imputer nos aveugles transports ,
Prenons les sentiments de ces illustres morts.
Achille ne veut point la mort de Polyxène ;
Et si vous le croyez susceptible de haine ,
C'est à de vils mortels que vous le comparez ,
Et pour en faire un dieu vous le déshonorez.

ULYSSE.

Les dieux peuvent-ils trop détester des perfides
Que n'étonnèrent pas les plus noirs parricides ?
La paix étoit signée , et , pour la confirmer ,
Le flambeau de l'hymen tout prêt de s'allumer.
Achille, qu'embrasoient les yeux de Polyxène ,
La guidoit à l'autel à côté de la reine ;
De la main de Pâris atteint d'un coup mortel ,
Ce héros tout sanglant tombe aux pieds de l'autel.
« Vengez-moi , nous dit-il , d'une injuste famille ;
« Je voue à vos fureurs et la mère et la fille ;
« Contraignez-les un jour à gémir de ma mort. »
Pourrions-nous oublier son déplorable sort ?

L'implacable justice a poursuivi la reine ;
Et si vous vous plaignez du sort de Polyxène ,
Qui des Grecs ou d'Hécube en faut-il accuser ?
C'est son noir attentat qui ne peut s'excuser.

THESTOR.

Pâris médita seul ce piège abominable ,
Dont la reine , seigneur, fut toujours incapable.
Ce meurtre évidemment les perdoit toutes deux ,
Et vous leur imputez ce sacrilège affreux ?

ULYSSE.

Si Pâris n'eût point en la reine pour complice ,
Aux yeux de l'univers elle en eût fait justice ;
Hécube avoit saisi toute l'autorité ,
L'avez-vous vu punir ce crime détesté ?

THESTOR.

Confondez-vous , seigneur, le crime et la foiblesse ?

ULYSSE.

Eh ! qu'importe à quel titre elle ait trahi la Grèce ?
Finißons des discours désormais superflus.

(*aux gardes.*)

Qu'ou l'emmené.

THESTOR.

Seigneur...

ULYSSE.

Ne nous résistez plus

Gardes , obéissez sans tarder davantage ;
Conduisez-le au vaisseau qui l'attend au rivage ;
Et même , en le guidant , cachez-le à tous les yeux ;
Que son zèle indiscret ne trouble plus ces lieux.

SCÈNE X.

ULYSSE.

L'intérêt de l'état me force d'être injuste ,
Je viole à regret son caractère anguste.
Quand de son zèle ardent j'ai paru murmurer.
Dans le fond de mon cœur j'aimois à l'admirer
Quel sujet ! quel ami ! quel zèle pour son maître !
Zèle pur que Priam ne pent plus reconnoître.
Les rois seroient des dieux sur le trône affermis.
Si leur cœur ne s'ouvroit qu'à de pareils amis.

FIN DU QUATRIÈME ACTÉ.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

HÉCUBE, CÉPHISE, GARDES.

HÉCUBE, *à ses gardes.*

Fuyez, et redoutez la fureur qui m'entraîne
Ah, Céphise ! sais-tu le sort de Polyxène ?
On défie un monstre : à quel titre, à quel prix ?
Il a de son vivant exterminé mes fils ;
Il s'est rassasié du sang de ma famille :
A ma vive tendresse il restoit une fille ,
Et l'on va l'immoler à ce monstre odieux ,
Plus barbare pour moi que tous les autres dieux.
C'est des dieux infernaux qu'il augmente le nombre :
Mais, comme une furie attachée à son ombre ,
J'irai dans les enfers surpasser sa fureur.
Thestor est-il instruit de mon nouveau malheur ?
Sait-il... ?

CÉPHISE.

Saisi d'horreur pour ce noir sacrifice ,
Que n'a-t-il pas tenté pour désarmer Ulysse ?
Ses efforts généreux ont été superflus.
Hélas ! il est parti ; nous ne le verrons plus.

HÉCUBE.

Qu'entends-je ! Quoi , Thestor ! Thestor nous abandonne !

CÉPHISE.

Les Grecs l'ont éloigné; son zèle les étonne.

HÉCUBE.

Voici donc le moment de la fureur des dieux;
Aucun rayon d'espoir ne luit plus à mes yeux.
Je vois toute l'horreur de mon sort déplorable;
Le coup le plus cruel, le plus irréparable
Que puisse nous porter le destin ennemi,
C'est de nous enlever un véritable ami.
J'ai tout perdu... Ma fille... hélas! c'est elle-même;
Sa vne ajoute encore à ma douleur extrême.

SCÈNE II.

HÉCUBE, POLYXÈNE, CÉPHISE,

VIEILLARDS, GARDES.

POLYXÈNE, *courant se jeter dans les bras d'Hécube.*

Ah, madame!... Ah, ma mère! est-ce vous que je voi?
Combien votre présence a de charmes pour moi!
Malgré tous les chagrins dont nous sommes la proie,
Mon cœur en vous voyant s'ouvre tout à la joie.
Votre absence cruelle excitoit mes terreurs;
Ah! quel est votre sort et celui de mes sœurs?

HÉCUBE.

Les Grecs m'ont condamnée à vivre en servitude.

POLYXÈNE.

Ah! pour le cœur d'un roi que ce supplice est rude!
L'homme le plus obscur aime la liberté,
Et vous passez du trône à la captivité.

Et mes sœurs, puis-je apprendre où le sort les entraîne?

HÉCUBE.

Cassandra a déjà pris la route de Mycène.

Andromaque à Scyros va précéder Pyrrhus.

POLYXÈNE.

Hélas! c'en est donc fait, nous ne les verrons plus!

N'importe, il faut au sort opposer du courage.

Ne puis-je point pour vous m'offrir en esclavage?

Je porterois vos fers, et, pour vous soulager,

Le poids le plus pesant me paroîtroit léger.

HÉCUBE, à part.

Elle ignore à quel sort les Grecs l'ont condamnée.

POLYXÈNE.

Eh! pourquoi me fait-on une autre destinée?

Pourquoi me distinguer de mes sœurs et de vous?

Je ne demande point un traitement plus doux.

On m'a remise aux mains de femmes révérees,

Au culte des autels de tout temps consacrées,

Qui, loin de m'offenser et de blesser mes yeux,

Me rendent des respects que l'on ne doit qu'aux dieux;

Comme un temple sacré regardent mon asile,

Me nomment à genoux la compagne d'Achille;

Elles ornent mon sein de guirlandes de fleurs,

Et me parent d'habits des plus riches couleurs;

D'un superbe bandeau l'on doit ceindre ma tête.

A quoi bon ces honneurs que la Grèce m'apprête?

Si l'on vous avilit, je les déteste tous.

Et mon cœur les fuira pour souffrir avec vous.

HÉCUBE.

Les perfides!

POLYXÈNE.

Pourquoi?

HÉCUBE.

Je me meurs.

POLYXÈNE.

O ma mère!

Daignez de vos terreurs m'expliquer le mystère.

HÉCUBE.

Je ne le puis.

POLYXÈNE.

Vos pleurs...

HÉCUBE.

Ah! laisse-les couler.

Et que puisse avec eux mon ame s'exhaler!

POLYXÈNE.

Ma mère, en me voyant votre douleur s'irrite;

Sans doute je rappelle à votre ame interdite

Mes sœurs que le destin vous enlève en ce jour,

Bien plus dignes que moi d'exciter votre amour.

Mais, ma mère, croyez que toute leur tendresse

Revivra dans le cœur de celle qu'on vous laisse.

Ce qu'elles eussent fait pour calmer vos douleurs.

Mon zèle le fera pour adoucir vos pleurs,

Et je vous aimerai plus que toutes ensemble.

HÉCUBE.

Tu m'arraches le cœur, laisse-moi.

POLYXÈNE.

Ciel! je tremble.

Non, je n'aime que vous, croyez en mes serments.

Pourquoi fuir mes regards et mes embrassements?

Ma vue à chaque instant semble aigrir votre peine ;
Hélas ! vous n'aimez plus la triste Polyxène.

HÉCUBE.

Moi, je ne t'aime plus !

POLYXÈNE.

Vous frémissez !

HÉCUBE.

Ah ! vien,

Jette-toi dans mes bras, ô mon unique bien.
D'une injuste froideur n'accuse point ta mère,
O ma fille, jamais tu ne me fus si chère ;
Trop digne de ces pleurs que tu me fais verser,
Ton sort... Mais est-ce moi qui dois te l'annoncer ?

POLYXÈNE.

C'est moi que vous pleurez ! Ah ! parlez sans contrainte.
Est-ce au sang dont je sors à connoître la crainte ?
Croyez-vous qu'à la peur mon cœur puisse s'ouvrir,
Et que la sœur d'Hector ne sache pas mourir ?
Daignez vous expliquer, la feinte est inutile.

HÉCUBE.

Les Grecs vengent sur toi l'assassinat d'Achille.
Sous le couteau sacré tout ton sang va couler,
Et c'est sur son tombeau que l'on doit t'immoler.

POLYXÈNE.

Moi ! m'immoler ! Hélas ! et quel est donc mon crime ?
Je vis avec douleur frapper cette victime ;
Non, je ne trempai point dans son funeste sort :
Sa vie eût sauvé Troie, et je pleurai sa mort.

HÉCUBE.

Les cruels, pour combler l'horreur du sacrifice,

Me condamnent à voir ton injuste supplice :
Leurs rois, en me rendant le témoin de ton sort,
Ont cru me punir mieux qu'en me donnant la mort.
Ils ne se trompent point dans leur projet barbare ;
Je meurs à chaque instant du coup qu'on te prépare.

POLYXÈNE.

Peut-on pousser plus loin la haine et le courroux ?
Ah ! je sens maintenant tout le poids de leurs coups.
Ils veulent m'égorger. Je mourrois sans murmure :
Mais de braver en vous les cris de la nature,
Mais de me faire voir vos larmes, vos terreurs,
Et de fixer vos yeux sur le coup dont je meurs,
O fille infortunée ! ô mère malheureuse !
Hélas ! que cette mort va me paroître affreuse !

HÉCUBE.

Non, tu ne me verras ni pleurer ni souffrir.
Hilus vient nous chercher, ma fille, allons mourir

SCÈNE III.

HÉCUBE, POLYXÈNE, HILUS, CÉPHISE.

GARDES.

HILUS.

Gardes, vers le tombeau conduisons Polyxène :
Mais Calchas veut qu'ici l'on retienne la reine.

(à Hécube.)

Calchas n'approuve point que vos yeux soient témoins
Du sacrifice affreux qu'on commet à ses soins.

HÉCUBE.

Non, je n'accepte point cette odieuse grace.

Les Grecs n'ont pas encore éprouvé mon audace.
 Sans relâche livrée aux traits les plus perçants,
 La douleur, l'épouvante avoit glacé mes sens;
 Ce coup, ce dernier coup m'en redonne l'usage.
 Aux fureurs de Pyrrhus j'opposerai ma rage.
 Je préviendrai ses coups, je percerai son sein,
 J'arracherai ma fille à sa sanglante main.
 Mais... on l'entraîne... O fille, ô mère désolée!
 Que je l'embrasse encore, et je meurs consolée.

(*Céphise suit Polyxène.*)

Hélas! à ma tendresse accordez un moment...
 Monstres, que ma douleur implore vainement,
 L'enfer vous enseigna l'art affreux des vengeances.
 Cruels, si vous n'osez terminer mes souffrances,
 Si jusqu'à m'épargner vous poussez vos dédains;
 Par pitié, d'un poignard armez mes foibles mains.
 Je ne puis plus suffire aux excès de ma peine...
 Quoi. je vis, et tu meurs, ma chère Polyxène!
 Je vois ton sang mouiller un sacrilège autel.
 Où m'éloigner? où fuir ce spectacle cruel?

(*à Iphis.*)

Que vient-on m'annoncer?... Sans doute Polyxène .

SCÈNE IV.

HÉGUBE, IPHIS, GARDES.

IPHIS.

Hélas! sa destinée est encore incertaine.
 Calchas a réuni presque tous les esprits,

Que la pitié naissante avoit déjà saisis.
Que d'Achille, dit-il, on célèbre la gloire;
Par des honneurs divins consacrons sa mémoire,
Que sur son tombeau même un temple édifié
Soit à son nom sacré par nos soins dédié.
A son culte éternel il faut une prêtresse;
Ce choix ne peut tomber que sur une princesse.
Neptune, Jupiter, nos dieux les plus puissants,
Des mains d'une princesse ont reçu votre encens.
Achille a mérité leur grandeur souveraine,
De cet emploi sublime honorez Polyxène.
Par là vous l'immolez aux mânes d'un époux,
Vous la sacrifiez par des moyens plus doux.
Qu'à veiller près de lui jour et nuit attentive,
Dans ses chants immortels le nom d'Achille vive.
Les vainqueurs d'Ilion sont devenus des dieux;
Pardonnez comme ils font, vous serez grands comme eux.
Mais le cruel Pyrrhus, frémissant de colère,
Réclame sa victime, et veut venger son père.

HÉCUBE.

Le barbare...! Grands dieux, favorisez Calchas;
Ah! s'il m'étoit permis... Iphis, guide mes pas,
Hâtons-nous..

SCÈNE V.

HÉCUBE, IPHIS, CÉPHISE.

CÉPHISE.

Arrêtez, malheureuse princesse.

HÉCUBE.

Ma fille...

CÉPHISE.

Vous voyez la douleur qui me presse.

HÉCUBE.

Non ; Calchas nous protège, et je dois à ses soins...

CÉPHISE.

Que mes yeux ne sont-ils d'infidèles témoins !
Pyrrhus...

HÉCUBE.

O nom fatal !

CÉPHISE.

Dans sa fureur extrême,
Il vient de l'immoler aux yeux de Calchas même.

HÉCUBE tombe sur le tombeau de Pâris.

Ma fille... je succombe... Hélas ! elle n'est plus...

De ruines, de morts, ciel ! quel amas confus !

Je me meurs. Rois, tremblez ; ma peine est légitime :

J'ai chéri la vertu, mais j'ai souffert le crime.

FIN DES TROYENNES.

IPHIGÉNIE

EN TAURIDE,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

PAR GUIMOND DE LA TOUCHE;

Représentée pour la première fois le 4 juin
1757.

NOTICE

SUR

GUIMOND DE LA TOUCHE.

CLAUDE GUIMOND DE LA TOUCHE, fils du procureur du roi au bailliage de Châteauroux en Berri, naquit en 1723. Une excellente éducation développa en lui des dispositions naturelles. Ses succès, joints aux sentiments religieux qu'il avoit puisés dans sa famille, le firent entrer à seize ans chez les jésuites : mais bientôt ses penchans prirent une direction différente ; son goût pour la littérature se déploya peu-à-peu ; à l'âge de vingt-huit ans, dégoûté de la vie religieuse, et s'étant attiré quelques désagrémens de la part de la société dans laquelle il étoit entré, il profita de ce qu'il n'y avoit pas pris les derniers engagements, pour quitter un état auquel il n'étoit point appelé. Il entra dans le monde avec l'intention de s'adonner à l'étude du droit ; mais Melpomène l'enleva à Thémis. Il fit part de ses nouvelles intentions à son père,

qui, loin de les combattre, l'encouragea à suivre la carrière où l'entraînoit son génie.

Le 4 juin 1757, parut *Iphigénie en Tauride*. Cette tragédie fut très applaudie pendant vingt-sept représentations. L'auteur n'y fit pas moins quelques changements qui assurèrent de plus en plus son succès à sa reprise, qui eut lieu le 12 décembre de la même année.

Guimond de La Touche travailloit à une tragédie de *Régulus*, lorsqu'une mort prématurée l'enleva le 14 février 1760, dans sa trente-septième année.

PERSONNAGES.

THOAS, chef de la Tauride.

ORESTE, roi d'Argos et de Mycène, frère d'Iphigénie.

PYLADE, roi de la Phocide, ami d'Oreste.

IPHIGÉNIE, grande-prêtresse de Diane.

ISMÉNIE, prêtresse de Diane, attachée à Iphigénie.

EUMENE, autre prêtresse.

ARBAS, officier des gardes de Thoas.

UN ESCLAVE attaché à Isménie.

PRÊTRESSES.

SOLDATS d'Oreste et de Pylade.

GARDES de Thoas.

La scène est en Tauride, dans le temple de Diane.

IPHIGÉNIE

EN TAURIDE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

IPHIGÉNIE, *seule, prosternée au pied de l'autel.*

Grands dieux, dont en tremblant j'implore l'assistance,
Daignez, en l'éprouvant, soutenir ma constance ;
Du songe qui m'accable éclaircissez l'horreur :
De vos profonds décrets est-il l'avant-coureur ?

SCÈNE II.

IPHIGÉNIE, ISMÉNIE.

ISMÉNIE, *au fond du théâtre.*

Quels douloureux accents me remplissent d'alarmes !
N'entends-je pas la voix d'Iphigénie en larmes ?

IPHIGÉNIE, *se levant.*

Est-ce toi, dont les soins me deviennent si chers,
Qui seule à ma douleur restes dans l'univers ?

ISMÉNIE.

Vous me faites frémir. Vers ces autels funèbres,
Rendus plus effrayants par l'horreur des ténèbres,
Pâle et tremblante, hélas ! que venez-vous chercher.
Vous qui le jour osez à peine en approcher ?
Aucun ordre sanglant n'a frappé mon oreille :
Du farouche Thoas la cruauté sommeille ;
Son cœur, qui veille en proie aux superstitions,
Avide par devoir du sang des nations,
Au pied de ces autels, du trouble qui le tue
N'assiège point encor Diane et sa statue.
Mais que vois-je ? Vos sens d'épouvante frappés,
D'un nuage de pleurs vos yeux enveloppés...

IPHIGÉNIE.

A la gloire des Grecs et du fils de Pélée,
Diane, que n'étois-je en Aulide immolée !
Ou que n'ai-je du moins, quand ta puissante main
Me transporta loin d'eux sous ce ciel inhumain .
Subi la loi sanglante en ton nom établie
Contre les étrangers qu'elle te sacrifie !
O déesse !

ISMÉNIE.

Pourquoi lui reprocher toujours
La trop juste pitié qui défendit vos jours ?
Craignez que sa bonte, si mal récompensée,
A la fin, de vos pleurs ne se trouve offensée.
Mais en ce jour naissant qui peut les redoubler ?
Est-ce le sang qui doit sous votre main couler ?
D'un cœur compatissant victime déplorable,
Hélas ! auriez-vous vu l'étranger misérable,

Au pied du temple hier trouvé sans mouvement,
Sur le sable étendu, privé de sentiment,
Que, dans l'horrible excès du zèle qui l'enivre,
Par d'homicides soins Thoas a fait revivre?

IPHIGÉNIE.

Pourquoi l'aurois-je vu? N'ai-je donc pas assez
De la crainte des maux qui me sont annoncés?
A quels pleurs éternels je semble être livrée!
D'un trop crédule espoir me serois-je enivrée?
O destin! n'ai-je dû naître que pour souffrir?
Me verrai-je toujours, sans vivre ni mourir,
Dans ce temple de sang au meurtre assujettie,
Traîner avec effort ma chaîne appesantie,
Victime à chaque instant d'un devoir odieux,
L'horreur de la nature, et peut-être des dieux?

ISMÉNIE.

Quoi! ne comptez-vous plus sur votre frère Oreste?
Avez-vous oublié cet espoir qui vous reste?

IPHIGÉNIE.

Vain espoir! son trépas ne m'est que trop prédit.
Un songe encor présent à mon cœur interdit...

ISMÉNIE.

Pourquoi vous alarmer sur la foi d'un mensonge?
Fille du roi des rois, devez-vous craindre un songe?

IPHIGÉNIE.

Le cœur des malheureux a tout à redouter.
Mais quel ressouvenir vient encor m'agiter?
Quand, dans l'espoir flatteur d'un brillant hyménée,
Je fus aux champs d'Aulide en triomphe amenée,
De mes affreux destins fatal avant-coureur,

Un songe également vint me remplir d'horreur ;
J'y vis d'Agamemnon la sanglante imposture ;
Je le vis à l'autel, outrageant la nature ,
D'un titre qu'il souilloit avidement jaloux ,
Me présenter la mort au lieu de mon époux.

ISMÉNIE.

Quel fantôme aujourd'hui, quel sinistre présage
De vos sens égarés suspend encor l'usage ?
Osez me le tracer, soulagez votre cœur :
Le récit de nos maux adoucit leur rigueur.

IPHIGÉNIE.

Quel mélange inouï d'horreur et d'allégresse !
Je revois les lieux si chers à ma tendresse ;
Au sein de la nature et de l'humanité,
Je respirois le calme avec la liberté ;
Au fond de leur palais, rempli de leur puissance ,
Je cherchois les auteurs de ma triste naissance ,
Quand un bruit effrayant, des gouffres du trépas ,
S'élève et fait trembler le marbre sous mes pas.
D'une sombre vapeur l'air à l'instant se couvre ,
La voûte du palais à longs sillons s'entr'ouvre ;
Je fuis, et la lueur d'un pâle et noir flambeau
Ne me laisse plus voir qu'un horrible tombeau.
En ce même moment un nouveau bruit s'élève ;
De ce vaste débris qu'avec peine il soulève ,
Sort un jeune inconnu, sanglant, pâle, meurtri ;
Il m'appelle en poussant un lamentable cri :
J'accours ; et pleine encor du fatal ministère
Dont je porte le joug, esclave involontaire ,
Ornant son front de fleurs et du bandeau mortel ,

Je le traîne en pleurant aux marches de l'autel.
Ce jeune infortuné, grands dieux ! c'étoit mon frère.
Sorti du sein des morts, mon parricide père
Sembloit, brûlant encor de la soif de son sang,
Forcer ma main tremblante à lui percer le flanc.

ISMÉNIE.

Chassez ces vains objets, effacez-en l'empreinte.

IPHIGÉNIE.

N'es-tu plus, cher espoir ? en croirai-je ma crainte ?
Es-tu, comme ta sœur, à l'orgueil immolé ?
Pour un autre Ilion ton sang a-t-il coulé ?
Hélas ! tu soutenois mon timide courage ;
J'attendois chaque jour qu'un favorable orage
Me livrât sur ces bords, de mes larmes trempés,
Quelques malheureux Grecs au naufrage échappés,
Pour instruire par eux Argos et ta tendresse
Du cours de mes destins, ignoré de la Grèce ;
Sûre que ton grand cœur, pénétré de mon sort,
M'affranchiroit d'un joug plus cruel que la mort.
Inutiles projets ! Les dieux, dans leur vengeance,
M'ont voulu tout ravir, jusques à l'espérance.

ISMÉNIE.

Croyez-en moins un songe et vos pressentiments :
Il n'est d'oracles sûrs que les événements.
Quel barbare plaisir, quelle fureur extrême
D'irriter vos ennuis sans pitié pour vous-même !
D'ailleurs, souvent les dieux, qu'accusent nos douleurs,
Annoncent leurs bienfaits sous l'aspect des malheurs.
Jusqu'au dernier moment, que votre cœur espère.
Je peux encor pour vous nommer ici mon père :

Votre rang, vos vertus, mes pleurs et vos bienfaits,
 Jusqu'au fond de son cœur ont porté vos regrets;
 Caché sous l'humble toit qu'honore sa vieillesse,
 Du soin de vos malheurs il se remplit sans cesse.
 Hélas ! que votre sort lui fait sentir le sien !
 Mais, madame, parlez ; nos jours sont votre bien.

SCÈNE III.

IPHIGÉNIE, ISMÉNIE, EUMÈNE.

EUMÈNE.

Votre tyran, pressé par ses sombres alarmes,
 Vient, madame, rouvrir la source de vos larmes.
 Inquiet, éperdu, croyant tout ce qu'il craint,
 Redoutant l'étranger qui ne doit qu'être plaint,
 Il vient, en ses terreurs, aussi cruel qu'extrême,
 L'immoler par vos mains au ciel moins qu'à lui-même

IPHIGÉNIE.

A quoi me réduit-il ? Fatale extrémité !
 Et quel moment encor choisit sa cruauté !

ISMÉNIE.

Ab ! si, brisant le joug d'une triste contrainte,
 Vous essayiez de vaincre et son zèle et sa crainte :
 Si de l'humanité vous réclamiez les droits,
 Et le courroux des dieux, et le devoir des rois ;
 Si vous faisiez parler sa gloire et la nature...

IPHIGÉNIE.

Que peut-on sur un cœur en proie à l'imposture
 Que sa religion et sa crédulité

Remplissent d'épouvante et de férocité?
 Grands dieux , si cependant votre gloire s'oppose
 A ces meurtres sacrés qu'un faux zèle m'impose,
 Du sang des malheureux si ces autels baignés
 Sont un objet d'horreur à vos yeux indignés,
 Daignez alors, daignez descendre dans mon ame,
 Et l'embraser des traits d'une divine flamme;
 A ma timide voix prêtez ces fiers accents
 Qui subjuguent l'esprit et captivent les sens;
 Que je puisse dompter l'illusion farouche
 D'un barbare que tout effraie et rien ne touche;
 Et qu'en vous honorant, mes pacifiques mains
 Ne servent désormais qu'au bonheur des humains.

ISMÈNIE.

Votre tyran paroît, renfermez votre trouble.

IPHIGÉNIE.

Son aspect, malgré moi, l'excite et le redouble.

SCÈNE IV.

THOAS, IPHIGÉNIE, ISMÈNIE, EUMENE,
 ARBAS, GARDES.

THOAS.

Vous à qui l'avenir se doit manifester,
 Sur mon sort, en tremblant, je viens vous consulter.
 Je ne peux plus long-temps, dans l'ombre du silence,
 De mes noires terreurs cacher la violence.
 Sans être criminel, j'éprouve des remords :
 J'entrevois sous mes pieds le rivage des morts :

La foudre autour de moi dans la nuit étincelle ;
Sur mon front innocent ma couronne chancelle ;
Des dieux , qu'avec effroi j'évite d'offenser ,
Jusqu'au sein du repos je m'entends menacer ;
Diane , par mes vœux vainement combattue ,
Semble vouloir ailleurs transporter sa statue ;
De ce revers fatal , dont dépendent mes jours ,
Je ne sais quelle voix vient m'avertir toujours.
Vous qu'approche des dieux votre saint ministère ,
Daignez de ces objets m'éclaircir le mystère ;
En apaisant le ciel , daignez l'interroger
Dans le flanc entr'ouvert du sinistre étranger :
L'état où je l'ai vu m'afflige et m'importune ;
Tout m'est suspect en lui , jusqu'à son infortune :
Ses regards furieux , vers le ciel élançés ,
Sur son front pâlisant ses cheveux hérissés ,
Ses mouvements affreux , ses cris mêlés d'alarmes ,
Perdus dans un torrent de sanglots et de larmes ,
Son visage altéré , sans forme et sans couleur ,
L'oubli de sa raison qu'égare la douleur ,
Son calme ténébreux après sa rage éteinte ,
De l'horreur qui le suit frappent mon ame atteinte.
De ses gardes tremblants si j'en crois les rapports ,
Dans l'effroyable accès de ses brûlants transports ,
Parmi les cris qu'il pousse en sa douleur amère ,
Il semble articuler les noms d'ami , de père ;
Un d'eux même a cru voir des spectres l'entourer ,
Armés de long serpents , prêts à le déchirer.
Quel peut être le nom de ce barbare impie ?
Dans son farouche cœur quel crime affreux s'expie ?

Condanné par les dieux , et tout prêt d'expirer,
D'où peut naître l'effroi qu'il semble m'inspirer?
D'où vient que tout me nuit , et sert à me confondre?

IPHIGÉNIE.

Sur vos troubles secrets que puis-je vous répondre,
Seigneur? Les dieux sont sourds à mes tristes accents;
Diane avec horreur repousse mon encens;
Sous mes genoux tremblants l'autel fuit et s'entr'ouvre;
La statue à mes yeux d'un voile épais se couvre;
Dans son propre aliment le feu sacré s'éteint.
Je ne sais, mais le sang dont cet autel est teint,
Ce sang de l'innocence aveuglément proscrite,
Loin d'apaiser les dieux , peut-être les irrite.
La vapeur de ce sang , par devoir répandu ,
A peut-être formé l'orage suspendu.
Je l'avouerai , je crains d'outrer leur privilège;
Je crains d'être à-la-fois barbare et sacrilège.
Si l'organe qui parle à mon cœur éperdu
Du vôtre également pouvoit être entendu ,
Votre zèle , seigneur , plus pur et moins austère.
Ne feroit plus du meurtre un auguste mystère;
Et ces autels de sang , effroi des malheureux ,
Seroient , contre le sort , un asile pour eux ,
Même pour l'étranger qui vous paroît à craindre ,
Et qui peut-être , hélas ! quel qu'il soit , n'est qu'à plaindre.
Enfin , je ne sais trop si c'est les offenser ;
Mais , pour l'honneur des dieux , je n'oserois penser
Qu'au gré des noirs transports d'une bizarre haine,
Faisant de leurs autels une sanglante arène,
Ils se plaisent sans honte à voir le sang humain

Couler à longs ruisseaux sous ma tremblante main.
A ces farouches traits peut-on les reconnoître ?
Se pourroit-il, grands dieux, qu'avilissant votre être ,
Vous nous ordonnassiez, capricieux tyrans,
D'expier nos forfaits par des forfaits plus grands,
Et que nous n'eussions droit à vos bienfaits augustes
Qu'en osant mériter vos vengeances plus justes ?

THOAS.

Eh quoi ! l'illusion d'un cœur compatissant
Vous fait-elle oublier l'oracle encor récent,
Qui m'ôte avec le jour le sceptre et la statue,
Si par l'humanité mon ame combattue
Dérobe au glaive saint un seul des étrangers
Qu'auront fait échouer le sort et les dangers ?
C'est donc en me rendant à ses arrêts contraire
Qu'aux vengeances du ciel on prétend me soustraire ?
Protecteur, dites-vous, des mortels innocents,
Peut-il nous demander leur trépas pour encens ?
Sans doute qu'il le peut, puisqu'il vous le demande ;
Et cet hommage est dû dès-lors qu'il le commande.
Est-il quelque devoir qui l'oblige envers nous ?
Ne peut-il pas frapper sans mesurer ses coups ?
Quoi ! les peuples, armés du glaive de la guerre,
De flots de sang humain pourront couvrir la terre !
Leurs chefs ambitieux au soin de leur grandeur
Pourront tout immoler dans leur aveugle ardeur !
Nous-mêmes, dans le creux de nos antres sauvages,
Nous pourrons subsister de meurtre et de ravages !
Nous pourrons dévorer nos ennemis vivants ,
Et nous désaltérer dans leurs crânes sanglants !

Et les dieux en courroux, ces dieux par qui nous sommes,
Ne pourront demander pour victimes, des hommes !
Le sang que nous faisons couler à notre gré
Sera-t-il donc pour eux uniquement sacré ?
Mais vous, de leurs décrets l'instrument et l'organe,
Quel tribunal en vous les juge et les condamne ?
De quelle autorité, bornant ici leurs droits,
Aux maîtres du tonnerre imposez-vous des lois ?
Tremblez de vos discours : qu'un prompt retour expie
Les murmures secrets de votre cœur impie.
Malgré les mouvements dont il est combattu,
Adorer et frapper, voilà votre vertu.

IPHIGÉNIE.

Eh bien ! seigneur, eh bien ! envoyez la victime.
Puissè-je ne remplir qu'un devoir légitime !

THOAS.

La victime de près va vous suivre à l'autel.
Je retourne la voir dans mon trouble mortel.
Qui que ce soit, frappez, soyez inexorable :
C'est être criminel que d'être misérable.
En un mot, c'est ma loi, c'est ma religion ;
Et votre seul devoir est la soumission.

SCÈNE V.

IPHIGÉNIE, ISMÉNIE, EUMENE.

IPHIGÉNIE.

Il faut donc la remplir cette loi rigoureuse....
Allons, puisqu'il le faut... Où vais-je, malheureuse ?

Tout mon sang se soulève, et tout mon corps frémit :
 Dans mon cœur palpitant l'humanité gémit.

ISMÉNIE.

Vous dépendez d'un maître aux pleurs inaccessible,
 En ses fausses erreurs d'autant plus inflexible
 Que, par le poids des ans courbé vers le tombeau,
 Il voit de ses longs jours pâlir le noir flambeau.
 Craignez son zèle affreux, et que dans la Tauride
 Il ne vous fasse enfin trouver une autre Aulide.
 De ses ordres plutôt remplissez la rigueur :
 C'est le crime du sort, et non de votre cœur.

IPHIGÉNIE.

Quelque esclave qu'il soit du destin qui l'opprime,
 Va, pour qui le commet, le crime est toujours crime ;
 Et la nécessité, qui semble l'excuser,
 Ne peut vaincre son cœur, constant à l'accuser.

ISMÉNIE.

Mais si le ciel enfin, si le ciel le commande ?
 Si c'est un sang impur, que son courroux demande ?

IPHIGÉNIE.

Eh ! de quel vain effroi prétends-tu me frapper ?
 La nature me parle, et ne peut me tromper :
 C'est la première loi... c'est la seule peut-être...
 C'est la seule, du moins, qui se fasse connoître,
 Qui soit de tous les temps, qui soit de tous les lieux.
 Et qui règle à-la-fois les hommes et les dieux.

EUMÈNE.

Ah, madame ! pensez...

IPHIGÉNIE.

Je sens que je m'égare :

Mais que le ciel enfin me parle et se déclare.
Suit-il dans ses décrets les mœurs des nations?
Est-il père ou tyran selon leurs passions?
Mais non, peuples cruels, il n'a point votre rage;
Auteur de la nature, il chérit son ouvrage;
Tout homme à ses bienfaits a droit également;
Aucun dans l'univers n'est né pour son tourment.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

ORESTE, enchaîné ; GARDES.

ORESTE, dans le fond du théâtre.

Ah ! laissez-moi jouir du moment qui me reste,
Et respectez mon sort.

(Les gardes s'éloignent.)

SCÈNE II.

ORESTE, seul, s'avancant sur le bord du théâtre.

Ah, malheureux Oreste !

Pour m'accabler encor, quel bras appesanti
Rappelle au sentiment mon cœur anéanti?...
Cieux ! quel enfer me suit ! quels tourments effroyables !
Laissez-moi respirer, spectres impitoyables.
C'est le crime des dieux.... je n'ai fait qu'obéir....
Mais vous, qui me donnez le droit de vous haïr,
Auteurs de mon forfait, auteurs de mon supplice,
Dieux bizarres, parlez, quel est votre caprice ?
Du fond de mon exil vous m'arrachez tremblant ;
Vous mettez dans mes mains un glaive étincelant ;

De mon père égorgé par sa fureur jalouse
Vous marquez à mes coups la parricide épouse :
Je recule, je crains... Cruels, vous menacez ;
Je me sou mets, je frappe... et vous me punissez !...
C'est peu. N'apercevant dans la nature entière
Qu'un gouffre épouvantable, et l'ombre de ma mère,
N'en pouvant soutenir le fantôme odieux,
Je cours vous implorer, impitoyables dieux !
Vous me nommez ces lieux, qu'au meurtre on prostitue,
Vous m'annoncez qu'il faut en ravir la statue,
Et transporter ailleurs ses autels profanés,
Pour m'arracher au trouble où vous me condamnez :
Je pars, et tu me suis, ami fidèle et rare !
Mais entrant dans le port l'orage nous sépare.
Poussé sur les écueils, par la foudre embrasé,
Mon vaisseau, loin du tien, vole en éclats brisé.
Englouti sous les flots, privé de la lumière,
J'ignore qui me rend à ma fureur première.
Mais sur quelles horreurs s'arrêtent mes regards ?
Sur ces marbres cruels quels traits de sang épars !
Mes plus affreux malheurs sont-ils ceux que j'ignore ?
Pylade!... Achève, ô ciel ! frappe, je vis encore....
O rage ! Oui, c'est son sang. Me laissant mon ami,
Les dieux ne m'auroient cru malheureux qu'à demi.

SCÈNE III.

ORESTE ; PYLADE, *enchaîné.*PYLADE, *au fond du théâtre.*

Que vois-je ? A mon transport puis-je le méconnoître ?

(*Il court embrasser Oreste.*)

Revois entre tes bras, ô moitié de mon être !

Revois Pylade.

ORESTE.

Où suis-je ? En croirai-je mes yeux ?

Pylade dans mes bras ! Pylade dans ces lieux !

Je sens mon ame errer sur mes lèvres tremblantes....

PYLADE.

Rappelle, en me voyant, tes forces chancelantes.

ORESTE.

Dans ces barbares lieux fermés à la pitié,

Quel démon ou quel dieu t'a conduit ?

PYLADE.

L'amitié.

Ayant par tes débris connu ton infortune,

Voguant aux cris des tiens, luttant contre Neptune,

Les sauvant tous, croyant te voir dans chacun d'eux,

Je te cherchois, rempli des promesses des dieux,

N'osant et ne pouvant, sans leur faire un outrage,

Te croire enseveli sous ton propre naufrage.

Au milieu des rochers qui défendent ce port,

J'aborde sans autre art qu'un aveugle transport :

De mon vaisseau, cache sous leur cime avancée,

J'abandonne le soin au sage et brave Alcée,
 Et cherche avec effort la trace de tes pas
 Dans des antres voisins des portes du trépas.
 Près de ces murs sanglants le jour vient me surprendre :
 J'allois, pour tout tenter, vers mon vaisseau me rendre,
 Quand tout un peuple accourt, et vient m'envelopper :
 Je m'arme avec fureur, je crois le dissiper;
 Mais le nombre m'accable, et je deviens la proie
 De ces monstres remplis de terreur et de joie;
 Ils me traînent en foule, et d'un commun transport,
 Devant leur chef tremblant, qui m'envoie à la mort...
 Mais quels profonds sanglots!...

ORESTE.

Dans quel gouffre d'alarmes
 Replongez-vous mes sens, dieux, témoins de mes larmes!
 Quel est mon sort! Faut-il toujours me reprocher
 Le malheur de tous ceux qui m'osent approcher!...

(se tournant vers Pylade.)

Ah! falloit-il, quittant le trône et la Phocide,
 T'associer sans honte au sort d'un paricide?
 Et ne devois-tu pas, à l'exemple des dieux,
 Abandonner un monstre à lui-même odieux?

PYLADE.

Pylade, ô ciel! Pylade abandonner Oreste!
 Quel langage accablant pour l'ami qui te reste!

ORESTE, *furieux.*

Effroyable ascendant d'un pouvoir ennemi!
 J'ai donc assassiné ma mère et mon ami!
 Ciel exterminateur, anéantis mon être,
 Anéantis le jour, le lieu qui m'a vu naître...

Mais quel vide effrayant se forme sous mes pas!
 Graces au ciel, je vois les gouffres du trépas...
 Dans leur profonde nuit courons cacher mes crimes...
 Mais quel spectre se meut au fond de ces abymes?
 C'est ma mère, grands dieux!... Fuyons... Mais la voici...
 Égisthe l'accompagne... et toi, Pylade, aussi!
 Comme eux, tu me poursuis, toi, mon dieu tutélaire!
 Tu sers de mes bourreaux l'implacable colère!
 L'ami qui me restoit devient mon assassin!
 Il s'arme de serpents, il les jette en mon sein!
 Ciel! où fuirai-je? Arrête, ombre chère et terrible...
 Vois mes remords, mes pleurs, mon désespoir horrible...
 Ah! je succombe...

(Il tombe dans les bras de Pylade.)

PYLADE.

O ciel! et ne me vois-tu pas
 Te soutenir, ami, te serrer dans mes bras?...

ORESTE, *revenant à lui.*

C'est toi!

PYLADE.

Vois ton ami, que ta fureur offense..
 Barbare, voilà donc l'effet de ma présence!
 Si tu n'étois encor plus digne de pitié,
 Quels reproches amers te feroit l'amitié?

ORESTE.

Excuse un malheureux étonné de lui-même.
 Mais peux-tu le blâmer? il perd tout ce qu'il aime.

PYLADE.

Où s'égare ton cœur? ose lui commander;
 Illustre l'amitié, loin de la dégrader

Pense moins à Pylade, et t'occupe d'Oreste;
Du plus beau sang des rois n'avilis point le reste.
Sois homme et me fais voir le fils d'Agamemnon.
Oublie et tes remords, et ton crime, et ton nom;
Que notre honneur soit seul présent à ta pensée.

ORESTE.

Du moins si nos soldats, si le fidèle Alcée,
Si de nos premiers ans ce guide et ce soutien
Savoit quel est ton sort, savoit quel est le mien!...
Mais mon malheur peut-être en ce moment l'opprime.
Il est de mon destin que ta mort soit mon crime!
Ah, malheureux!

PYLADE.

On vient. Au nom de ton ami,
Cesse d'être en ces lieux ton premier ennemi.
Pourquoi se plaindre tant du sort qui nous rassemble?
Est-il donc si cruel? nous périssons ensemble.

ORESTE.

Au moins veille sur moi. Maître de mes remords,
Que je puisse inconnu descendre chez les morts.
Aux yeux de mes bourreaux, que mon ame affermie
Marque mon infortune, et non mon infamie.
Je mourrois doublement, mourant déshonoré.

SCÈNE IV.

ORESTE, PYLADE, IPHIGÉNIE, ISMÉNI.
EUMENE, PRÊTRESSES.

IPHIGÉNIE.

Qu'à leur aspect touchant mon cœur est déchiré!

ORESTE, à *Pylade*.

Quelle femme vers nous avec effort s'avance?

Je sens que ma fureur se calme en sa présence.

IPHIGÉNIE.

Des soins que me prescrit la céleste rigueur,

Osons du moins remplir le seul cher à mon cœur.

(*aux prêtresses.*)

Que l'on ôte les fers des mains de ces victimes;

Accomplissez du ciel les ordres légitimes.

Ces fers injurieux, désormais superflus,

Dans ce temple sacré ne leur conviennent plus.

(*pendant qu'on détache leurs fers.*)

Quels traits et quel maintien!... O devoir inflexible!...

Qu'il est cruel de naître avec un cœur sensible!

(*après que les prêtresses se sont retirées.*)

Étrangers malheureux, dont la noble douleur

Accuse en vous des rois le sang et la valeur,

Daignez répondre aux soins de mon ame attendrie.

Quels sont vos dieux, vos lois? quelle est votre patrie?

Sur les devoirs sanglants d'un emploi rigoureux,

Ne jugez point mon cœur infortuné par eux.

Des barbares rigneurs d'un culte illégitime

Mon bras est l'instrument, mon cœur est la victime

Parlez, ne craignez point ici de vous trahir :
Vous êtes malheureux, je ne puis vous haïr.

PYLADE.

Ah! qui que vous soyez, au malheur qui nous presse,
Quand vous l'allez combler, quel soin vous intéresse?
S'il faut mourir, frappez; votre pitié nous nuit;
Précipitez nos jours dans l'éternelle nuit,
Sans exiger de nous un aven déplorable :
Qui périt inconnu périt moins misérable.

IPHIGÉNIE.

O sentiments trop chers à mon cœur combattu !
Puisse-t-on l'infortune au sein de la vertu?

PYLADE.

Plaiguez moins nos destins. La mort fait notre envie :
L'homme apprend tous les jours à mépriser la vie.

IPHIGÉNIE.

Quel sort si rigoureux vous en fait un malheur?

PYLADE.

Tout homme a ses revers, tout homme a sa douleur ;
Le plus heureux mortel a connu les alarmes :
Hélas ! il n'en est point qui n'ait versé des larmes.

IPHIGÉNIE.

(à Oreste.)

Mais qui donc êtes-vous? Parlez, vous dont le front...

PYLADE.

Pourquoi d'un vain aveu solliciter l'affront?

IPHIGÉNIE, à Oreste.

C'est vous que j'interroge. Ah! daignez me répondre ;
Et ne m'outragez pas jusques à me confondre
Avec un peuple aveugle, à moi-même odieux,

Dont un sort inouï me fait servir les dieux.

Parlez. A vos malheurs il importe peut-être

Que je sache du moins quels lieux vous ont vu naître..

Vous ne répondez rien? Toujours vous me cachez

Vos douloureux regards , à la terre attachés.

ORESTE.

Quel fruit attendez-vous de cette connoissance?

IPHIGÉNIE.

Dans le sein de la Grèce auriez-vous pris naissance?

Mycène, Argos... Où vont mes esprits prévenus?...

Ah! sans doute ces lieux ne vous sont pas connus.

ORESTE.

Plût au barbare ciel qu'un désert m'eût vu naître,

Et qu'il m'eût fait périr avant de les connoître!

IPHIGÉNIE.

Comment! Argos a-t-il été votre berceau.

ORESTE.

Hélas! que n'étoit-il en naissant mon tombeau!

IPHIGÉNIE.

Ah! s'il est vrai, comblez ou dissipez ma joie.

Au milieu de la gloire et des trésors de Troie,

Quel est dans son palais le sort d'Agamemnon?

Jouit-il d'un bonheur égal à son grand nom?

ORESTE.

O ciel! que dites-vous? Une main parricide...

IPHIGÉNIE.

L'auroit livré, grands dieux! à la parque homicide?

Et quelle main?

ORESTE

Madame...

IPHIGÉNIE.

Achevez.

ORESTE.

Je ne puis.

IPHIGÉNIE.

Parlez. Que craignez-vous?

ORESTE, *à part.*

Je ne sais où je suis.

IPHIGÉNIE.

Quel fut son assassin?

ORESTE.

Son épouse adultère.

IPHIGÉNIE.

Clytemnestre!

ORESTE.

L'amour trama ce noir mystère :

Il l'arma d'un poignard.

IPHIGÉNIE.

O crime! affreux transport!

De son assassinat quel est le fruit?

ORESTE.

La mort.

IPHIGÉNIE.

Comment?

ORESTE, *trouble.*

Son fils...

PYLADE, *bas, à Oreste.*

Arrête. Ah! qu'il me désespère!

IPHIGÉNIE.

Hé bien, son fils? Parlez.

ORESTE.

Il a vengé son père.

IPHIGÉNIE.

Qu'entends-je !

PYLADE.

Au nom des dieux , madame , remplissez
Notre plus cher espoir, qu'ici vous trahissez.
Quel soin...

IPHIGÉNIE, *à Oreste.*

Qu'est devenu ce fils ?

ORESTE.

L'horreur du monde.

IPHIGÉNIE.

Grands dieux !

ORESTE.

Las de traîner sa misère profonde,
Il a cherché la mort, qu'il a trouvée enfin.

IPHIGÉNIE, *à part.*

O déplorable sang ! implacable destin !

(à Oreste.)

Mycène n'a donc plus du grand vainqueur de Troie...

ORESTE.

Que la plaintive Électre , à sa douleur en proie.

IPHIGÉNIE.

Prêtresses .. conduisez ces deux infortunés
Aux lieux où pour l'autel ils doivent être ornés.

(à part.)

Je ne peux plus long-temps devant eux me contraindre.

SCÈNE V.

IPHIGÉNIE, ISMÉNIE, EUMÈNE.

IPHIGÉNIE.

Oreste est mort !

ISMÉNIE.

Hélas ! que vous êtes à plaindre !

IPHIGÉNIE.

Il est mort ! c'en est fait , tout est perdu pour moi...

ISMÉNIE.

Ah , madame ! quel est l'état où je vous voi ?

EUMÈNE.

De quel saisissement êtes-vous pénétrée ?

IPHIGÉNIE.

Quelle confusion dans le palais d'Atrée !

Quel cours d'assassinats l'un par l'autre punis !...

Poursuivez , dieux cruels , contre mon sang unis :

Dans mon flanc déchiré cherchez le triste reste

De ce coupable sang qu'avec vous je déteste.

Horrible perspective , effroyable avenir ,

Que mes regards tremblants ne peuvent soutenir !

Eh quoi ! traîner sans cesse un jour fatal au monde !

Ne m'abreuver jamais que du sang qui m'inonde !

Ne voir , pour tout objet , que morts et que mourants ,

Avec de longs sanglots , sous mes mains expirants !

Ce jour encor , malgré le remords qui me ronge..

Ah ! plutôt dans mon cœur que le couteau se plonge !

Cessons de respecter l'ouvrage des humains :

Dans un temple de paix eux seuls arment mes mains.
Suivons le désespoir où ma vertu me livre :
Où l'innocent périt, c'est un crime de vivre.

ISMÉNIE.

Ah ! pour vous arracher d'un rigoureux séjour,
Le sort vous réduit-il à renoncer au jour ?
Quoi donc ! oubliez-vous qu'Électre encor vous reste,
Et peut vous tenir lieu de votre cher Oreste ?
Osez-vous, dans vos fers, au trépas recourir,
Au mépris d'une sœur qui peut vous secourir ?
Elle-même, grands dieux ! mortellement atteinte,
Parmi l'affreux débris de sa famille éteinte,
Au milieu des ruisseaux du sang dont elle sort,
Rampe et succombe en proie aux horreurs de son sort.
Ah ! pour elle du moins supportez la lumière ;
Vivez, et rappelez votre force première,
Avec l'espoir certain de fuir votre oppresseur,
Et d'adoucir sur-tout les maux de votre sœur.

IPHIGÉNIE.

Hélas !

ISMÉNIE.

Dans cet espoir le ciel vous autorise ;
Moins rigoureux enfin , le sort vous favorise,
Et livre à vos projets un citoyen d'Argos.
Osez rompre par lui la chaîne de vos maux ,
De ces sauvages mers ouvrez-lui le passage ;
Qu'il retourne à Mycène, et qu'un heureux message
Instruise votre sœur du secret de vos jours,
Qui sans doute des siens vont ranimer le cours.
Eh quoi ! vous balancez ?

IPHIGÉNIE.

Eh bien ! je m'abandonne

Au dangereux conseil que ta pitié me donne...

Au moins d'un malheureux j'adoucirai le sort.

Mais, captive en ces lieux, par quel secret ressort. .

ISMÉNIE.

Approuvez seulement le zèle de mon père,

Celui de ses amis.

IPHIGÉNIE.

Je crains que ma misère,

Que sa contagion ne s'étende sur eux.

Ah ! si j'allois leur faire un sort plus rigoureux !

ISMÉNIE.

Fuyant l'œil du tyran, sans titre et sans fortune

Qui les rendent suspects à sa crainte importune,

Croyez qu'enveloppes dans leur obscurité

Ils vous pourront servir avec impunité.

IPHIGÉNIE.

Tu crois...

ISMÉNIE.

De l'un des Grecs, cher à votre espérance,

Vous allez voir bientôt les jours en assurance.

Je cours...

IPHIGÉNIE.

Arrête. Écoute, et que ton amitié

Se prête encore aux soins d'une juste pitié.

Ces deux infortunés, qu'un même sort rassemble,

Pourquoi les séparer ? délivrons-les ensemble.

Un sentiment secret me rend plus cher l'un d'eux ;

Mais l'autre également est homme et malheureux.

ISMÉNIE.

Mon cœur vous prévenoit, le même soin l'auime.

IPHIGÉNIE.

L'effroi vient me saisir sur le bord de l'abyme...

Des vengeances du ciel si j'offensois les droits!

Si j'étois malheureuse et coupable à-la-fois!...

Va, ne m'écoute plus, et cours trouver ton père;

Je vois qu'il n'est plus temps que mon cœur délibère.

Mais qu'il ne tente rien qu'à l'abri du danger :

c'est redoubler mes maux que de les partager

SCÈNE VI.

IPHIGÉNIE, EUMENÉ.

IPHIGÉNIE.

Toi, cours trouver Thoas. Qu'une innocente feinte

L'éloigne de ces lieux, et commande à sa crainte;

Qu'elle force son zèle à différer la mort

De ces infortunés, dignes d'un meilleur sort;

Flatte l'illusion qui les lui peint coupables;

Prête-leur des forfaits dont ils sont incapables.

Dis que Diane, avant de les sacrifier,

Vient de nous ordonner de les purifier...

Je sens avec effroi, dans le rang où nous sommes,

Combien il est affreux d'en imposer aux hommes;

Mais le motif m'excuse en cette extrémité:

Qui sert les malheureux sert la divinité.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

ORESTE, PYLADE.

ORESTE.

Enfin, nous voilà seuls, et libres de contrainte;
Je peux et respirer et te parler sans crainte,
Avant qu'un même sort, trop long-temps attendu,
Fasse couler mon sang dans le tien confondu.
Un soin nouveau se mêle au trouble qui me presse:
O mon ami ! dis-moi, quelle est cette prêtresse,
Dont le sensible cœur, digne de sa beauté,
Sait dans les malheureux chérir l'humanité ?
Quel intérêt secret, que je ne peux comprendre,
Au sort d'Agamemnon ici peut-elle prendre ?
D'où vient qu'à son aspect s'éclaircissoit la nuit
Qu'autour de moi répand le malheur qui me suit ?
Par quel charme inconnu la terreur qui me glace,
A d'autres soins plus chers dans mon sein faisoit place ?
Quels sont les sentiments dont j'éprouvois l'attrait ?
Enfin, de mes remords qui peut m'avoir distrait ?

PYLADE.

En cet instant fatal, que ton honneur réclame,
Quel méprisable soin vient agiter ton ame ?

De quoi va s'occuper ton esprit égaré,
Tandis que sur l'autel le glaive est préparé?
Où t'emportent les pleurs d'une femme étrangère,
Qu'aura versés sur nous sa pitié passagère?
Déjà trop ébranlé par tes premiers tourments,
Veux-tu perdre l'honneur de tes derniers moments?
Remplis plutôt ton cœur du soin de ta mémoire;
Meurs sans honte, du moins, s'il faut mourir sans gloire.
Maître de tes transports, impose à tes bourreaux,
Et ne leur laisse voir, de toi, que le héros.
Un grand cœur ne connoît de tourment que la honte;
Il cède à sa rigueur; le reste, il le surmonte.

SCÈNE II.

ORESTE, PYLADE, IPHIGÉNIE.

IPHIGÉNIE.

Je vois vos fronts troublés. Mon douloureux aspect,
O dignes étrangers! vous seroit-il suspect?
Ah! jugez mieux d'un cœur qui prend votre défense:
Il ne mérite pas que le vôtre l'offense...
Changeant mon ministère en un plus cher emploi,
Je viens vous affranchir des rigueurs de la loi;
Je l'espère du moins, l'humanité plus forte,
Après de longs combats, sur mon devoir l'emporte;
Je sens même les dieux dans mon cœur s'opposer
Au mystère sanglant qu'ils semblent m'imposer;
Et, suspendant pour vous leurs volontés suprêmes,
A votre aspect touchant, m'en faire un crime eux-mêmes.

J'ose vous l'avouer, un soin cher et pressant
Se joint à la pitié que mon ame ressent.
Ce ciel m'est étranger ; ma patrie est la Grèce :
Je veux écrire à ceux que mon sort intéresse ;
Je veux fixer par vous leurs esprits incertains,
Et leur communiquer mes étonnans destins.

SCÈNE III.

ORESTE, PYLADE, IPHIGÉNIE, ISMÉNIE.

ISMÉNIE.

Madame...

(Apercevant les étrangers, elle lui fait signe de les faire retirer.)

IPHIGÉNIE.

Éloignez-vous.

(Oreste et Pylade se retirent au fond du théâtre.)

(à Isménie.)

Ciel ! que viens-tu m'apprendre ?

ISMÉNIE.

Qu'à sauver les deux Grecs vous ne pouvez prétendre,
Alors qu'un seul suffit au succès de vos vœux.
Tous nos amis tremblants, pour vous comme pour eux,
Disent que c'est se rendre inutile victime,
Et c'est peut-être en vain commettre un double crime.
Ils ajoutent encor que Thoas veut du sang,
Dût-il l'aller chercher jusque dans votre flanc ;
Qu'il faut, ainsi qu'aux dieux, qui peut-être l'exigent,
Céder une victime aux terreurs qui l'affligent ;
Qu'avec plus de succès vous pourrez imposer

A son zèle sanglant, qu'il vous faut abuser ;
 Et que son cœur enfin, s'il voit un sacrifice,
 Alors de vos discours verra moins l'artifice.
 D'un invincible effroi tous en un mot surpris ,
 Ne veulent seconder mon père qu'à ce prix.
 Aux prières en vain son zèle a joint les larmes..
 Madame, il a fallu céder à leurs alarmes.

IPHIGÉNIE.

Quelles extrémités!...

ISMÉNIE.

Ils vous ôtent le choix.

La nécessité parle, il faut suivre sa voix.

IPHIGÉNIE.

Je suis , puisqu'il le faut, l'exemple de ton père ;
 Je cède à son danger, aux dieux, à ma misère.

ISMÉNIE.

Je cours le retrouver. Hâtez-vous.

SCÈNE IV.

IPHIGÉNIE ; ORESTE ET PYLADE, *dans le fond du théâtre.*

IPHIGÉNIE, *sur le devant.*

Sort cruel,

Quelles sont tes rigueurs ! Ah ! d'où vient que le ciel
 Ote presque toujours aux cœurs qu'il a fait naître
 Humains et bienfaisants l'heureux pouvoir de l'être ?
 Approchez... Je frémis ! Par mon trouble apprenez
 L'excès de vos malheurs, et me les pardonnez.

De mes foibles efforts oubliant l'impuissance,
N'ayant le cœur rempli que de votre innocence,
J'ai cru que je pouvois, douce et cruelle erreur!
De vos destins communs diminuer l'horreur:
Je vous en ai flattés; je m'en flattois moi-même.
Trop aisément le cœur se livre à ce qu'il aime:
Ma pitié m'aveugloit; ses efforts hasardeux
Ne peuvent tout au plus sauver qu'un de vous deux;
Et telle est la rigueur de mon sort et du vôtre,
Qu'il faut que l'un, hélas! meure pour sauver l'autre.
Vous partagez mon cœur, et vous le déchirez...

(à Oreste.)

Mais, puisqu'il faut choisir... c'est vous qui partirez.
Mes ordres sont donnés; le danger, le temps presse;
Je cours en profiter pour vous, pour ma tendresse;
Et je reviens.

SCÈNE V.

ORESTE, PYLADÈ.

ORESTE, *éperdu*.

Où suis-je!... Et je la laisse aller!...

Mais quelle voix pour moi, grands dieux! peut lui parler?

PYLADÈ.

Le voilà donc rempli ce vœu si légitime!

De l'amitié je meurs honorable victime.

O mon unique ami! souscris à mon bonheur;

Souscris au choix des dieux, si cher à mon honneur.

Laisse-moi mourir seul, et d'un ami fidèle

Donner à l'univers l'exemple et le modèle;
Qu'avec étonnement il apprenne d'un roi
Jusqu'où de l'amitié s'étend l'auguste loi.
Tu ne peux mieux payer les soins de ma tendresse
Qu'en remplissant mes vœux et ceux de la princesse...

ORESTE.

O fureur ! M'aimes-tu ?

PYLADE.

Quel étrange discours,
Dont tes sanglots pressés interrompent le cours !
Si je t'aime !

ORESTE.

Réponds.

PYLADE.

Ton air affreux me glace :
Parle , que me veux-tu ?

ORESTE.

Que tu prennes ma place,

PYLADE.

Moi ! renoncer au choix...

ORESTE.

Et c'est là me chérir !

Dis-moi , qui de nous deux doit en ces lieux périr ?
Consulte l'amitié par mes crimes flétrie.
Ai-je quitté pour toi le trône et ma patrie ?
L'horreur de tes forfaits , ta rage et tes remords ,
T'ont-ils ici conduit à travers mille morts ?
Paricide vengeur du meurtre de ton père ,
Ton bras dégoutte-t-il du meurtre de ta mère ?
Vois-tu des traits de sang et des spectres dans l'air.

Au jour que font éclore et la foudre et l'éclair?
Vois-tu fuir devant toi la terre épouvantée,
Marcher à tes côtés ta mère ensanglantée?
Vois-tu d'affreux serpents de son front s'élancer,
Et de leurs longs replis te ceindre et te presser?
Le seul trépas est-il ta dernière ressource?
Lui seul de tant d'horreurs peut-il combler la source?
Tu m'aimes! et tu veux qu'en cet horrible état,
Qu'écrasé sous le poids de mon noir attentat,
Fuyant le coup fatal que ma fureur implore,
Je recherche le jour que je souille et j'abhorre;
Proscrit, désespéré, sans asile, sans dieux,
Misérable par-tout, et part-tout odieux?
Tu m'aimes! et tu veux, ô comble de l'outrage!
Tu veux dans ton ardeur, ou plutôt dans ta rage,
Que je me souille encor du plus noir des forfaits,
Pour racheter mes maux, et payer tes bienfaits?
Tu veux que, redoublant l'excès de mes alarmes,
Afin de t'épargner quelques frivoles larmes,
Déjà de la nature exécration bourreau,
Au sein de l'amitié je plonge le couteau?
Ah, barbare! peux-tu jusque-là méconnoître
L'ame de ton ami, le sang qui l'a fait naître?
Avec quels traits affreux dans ton cœur me peins-tu?
Pour être criminel, me crois-tu sans vertu?

PYLADE.

Où t'égare l'horreur du trouble qui t'opprime?
Quel noir transport te fait de mon trépas un crime?
Pour racheter ta vie, as-tu vendu mon sang?
Dois-tu, le glaive en main, me déchirer le flanc?

Ton cœur, ton foible cœur, étonné du supplice ,
Du choix de la prêtresse a-t-il été complice?

ORESTE.

En suis-je moins, cruel, l'instrument de ta mort?
Qui t'a conduit ici?

PYLADE.

La rigueur de ton sort.

ORESTE.

Eh bien!...

PYLADE.

Mais malgré toi , malgré ta résistance.
Qui n'a jamais cessé d'éprouver ma constance ,
Que ta triste fureur cesse de t'imputer
Ma mort, qu'en vain ici tu veux me disputer.
Ose plutôt par elle, ose briser ta chaîne:
Je peux fléchir des dieux l'inexorable haine;
Le sang de l'amitié sur l'autel répandu
Peut expier l'erreur de ton bras éperdu.

ORESTE.

Malheureux! t'es-tu joint à ma barbare mère,
Pour redoubler l'excès de ma douleur amère?
Pourquoi veux-tu des dieux m'ôter le seul bienfait,
Et me charger encor d'un indigne forfait?
Horrible au monde entier, d'où ma fureur m'exile.
Eh! quel seroit, dis-moi, quel seroit mon asile,
Si, de concert avec le destin ennemi,
Tu m'otois à-la-fois la mort et mon ami?

PYLADE.

Meurs donc, cruel, au gré de ta farouche envie,
Fais donc à ton ami perdre une double vie.

Hélas ! je me flattois qu'au choix des dieux soumis,
 Que respectant leur sang dans tes veines transmis,
 Ton cœur s'élèveroit au-dessus de lui-même,
 Et me feroit enfin revivre en ce que j'aime.
 Mais tu ne veux que suivre en furieux mes pas,
 Et me ravir, ingrat, le fruit de mon trépas.
 Ah, dieux !... Mon cher Oreste ! ah ! par pitié, par grace,
 Daigne pour ton ami survivre à ta disgrâce ;
 Qu'au gré des dieux, contents du supplice où je cours,
 De tes tristes fureurs je termine le cours !
 Faut-il, pour triompher de ton humeur altière,
 Qu'avec Agamemnon et sa famille entière,
 Qu'avec toute la Grèce, unie à tes malheurs,
 Je tombe à tes genoux, et d'un torrent de pleurs...

ORESTE.

Arrête. Jusque-là peux-tu pousser l'injure ?
 Au pied de ces autels veux-tu qu'enfin j'abjure
 Tous ces serments si chers et si multipliés,
 Par qui nos cœurs s'étoient l'un à l'autre liés ?
 Barbare !... Ah !... je succombe à ce dernier outrage...
 Vois mon horrible état, vois ton horrible ouvrage...
 Je ne me connois plus... Mais, loin de s'adoucir,
 Ton inflexible cœur semble encor s'endurcir...
 Eh bien ! je vais, sauvant un crime à la prêtresse,
 Lui découvrir le mien, et l'horreur qui me presse,
 L'obliger, par devoir, à révoquer son choix.

PYLADE.

Ami, que vas-tu faire ? ah, ciel !

ORESTE.

Ce que je dois.

PYLADE.

Ah ! quel délire affreux ! quelle rage ennemie !
Achète-t-on la mort au prix de l'infamie ?
De toi-même , grands dieux ! porteras-tu l'oubli
Jusqu'à vouloir mourir dans l'opprobre avili ?

ORESTE.

C'est toi qui m'y contrains. Ton avengle injustice
Impose à ma vertu ce honteux sacrifice.

PYLADE.

Moi , juste ciel !

ORESTE.

Tranchons d'inutiles discours :
Ou jure-moi de fuir le trépas où tu cours ,
Ou j'achète à ce prix la mort que je mérite ;
J'en atteste les dieux , que mon aspect irrite.

PYLADE.

Peux-tu jurer ta honte ?

ORESTE.

Eh ! c'est toi qui la veux.
Oui , je le jure encore , ou réponds à mes vœux ;
Je me déclare un monstre abhorrant la lumière ,
Qui s'est fait un tombeau de la nature entière ;
Je dis qui m'a fait naître , et qui j'ai fait périr :
Et si de cet aveu je ne dois pas mourir ,
Si la prêtresse encore est pour moi combattue ,
J'accepte ses bienfaits... je m'immole à ta vue.
Si cette main balance , ô terre ! entr'ouvre-toi ,
Et vous , qui m'entendez , ô cieux ! écrasez-moi.

PYLADE.

Je frémis ! Qu'opposer à sa rage insensée ?

(à part.)

Inspirez-moi, grands dieux... Ah ! sans doute qu'Alcée...

ORESTE.

La prêtresse paroît.

PYLADE.

Je cède à ta fureur.

Tes jours me sont encor moins chers que ton honneur.

SCÈNE VI.

ORESTE, PYLADE, IPHIGÉNIE, EUMENE.

IPHIGÉNIE, *une lettre à la main.*

(à Oreste.) (à Pylade.)

Voici... Retirez-vous. Guide ses pas, Eumène ;
Au lieu que j'ai prescrit, hélas ! qu'on le remène.

ORESTE.

(à Iphigénie.)

(retenant Pylade.)

Ah, madame ! arrêtez. Non, il ne mourra pas.
C'est à moi seul ici de subir le trépas ;
Votre pitié se trompe au choix de la victime.

IPHIGÉNIE.

Cessez. Que faites-vous ?

ORESTE.

Je vous épargne un crime.

(montrant Pylade.)

Ah ! détournez sur lui l'effet de vos bontés,
Et réservez pour moi vos justes cruautés.

IPHIGÉNIE.

Pourquoi repoussez-vous la main tendre et propice

Que la pitié vous tend au bord du précipice ?

ORESTE.

Cet héroïque ami m'a tout sacrifié,
Malheureux seulement par ma triste amitié.

IPHIGÉNIE.

Eh quoi ! vous préférez une mort rigoureuse
Au soin de me servir, et de me rendre heureuse ?

ORESTE.

D'un reproche honteux n'accablez point mon cœur,
De mes destins plutôt accusez la rigueur.
Dans cet ami si cher souffrez que je vous serve ;
Souffrez, pour vos desseins, que je vous le conserve :
Confiez sans soupçon vos lettres à sa foi,
Et me laissez enfin mourir digne de moi.

IPHIGÉNIE.

Quel généreux transport, et quel effort insigne !
Allez, de mes bontes vous n'êtes que plus digne.
Vivez et me servez. Je ne sais quelle voix
Parle à mon cœur pour vous, et confirme mon choix.

ORESTE.

Ah, dieux !... ne rendez point mon sort plus déplorable ;
Laissez, sans s'avilir, mourir un misérable.
La mort est mon espoir, n'allez point le trahir,
Et ne me forcez pas peut-être à vous haïr.

IPHIGÉNIE, à *Pylade*.

Mais vous, consentez-vous au transport qui l'anime ?
N'allez-vous pas, non moins barbare et magnanime,
Signalant contre moi votre triste amitié,
Combattre également les soins de ma pitié,
Leur préférer la mort ?

PYLADE, *à part.*

Hélas! que lui répondre?

ORESTE, *éperdu.*

(*bas, à Pylade.*)

Madame... Ah! souviens-toi...

IPHIGÉNIE.

Vous semblez vous confondre.

Parlez, expliquez-vous.

PYLADE.

Son cruel désespoir

M'a fait de lui survivre un rigoureux devoir.

IPHIGÉNIE.

Comment?

ORESTE.

Ah! n'allez point d'une lâche foiblesse

Soupçonner de son cœur l'héroïque noblesse.

C'en est un digne effort, s'il me laisse mourir;

Eu osant vivre, il fait pour moi plus que périr...

Mais, madame, cessez de vous nuire à vous-même,

Et me laissez enfin vous sauver ce que j'aime.

Hélas! pour vous servir je suis trop malheureux...

Tournez vers mon ami ces regards généreux.

Ne me refusez pas, ce cœur vous en conjure;

Vous feriez de tous trois et la perte et l'injure.

IPHIGÉNIE.

Suivez donc, j'y consens, votre noble fureur,

Que mon ame tremblante admire avec horreur.

Mourez.

PYLADE, *à part.*

Ciel! je frémis

IPHIGÉNIE, à *Pylade*.

Me serez-vous fidèle?

Puis-je compter sur vous?

PYLADE.

Vous connoîtrez mon zèle...

Daignez de cet ami, d'un seul jour, différer
 Le sacrifice affreux, qu'il vous faut préparer...
 Qu'au moins de son bûcher la flamme étincelante
 Ne me poursuive point sur cette mer sanglante.
 Me le promettez-vous?

IPHIGÉNIE.

Comptez sur ma pitié.

PYLADE.

Exusez les terreurs d'une tendre amitié,
 Il faut que votre cœur par un serment s'engage;
 Je ne puis consentir à partir sans ce gage.

IPHIGÉNIE.

Puisque vous l'exigez, j'en atteste les dieux.
 Puissent-ils m'épargner un devoir odieux!
 Mais ne laissons pas fuir le moment favorable.
 (*à Oreste.*)

Étranger malheureux encor moins qu'admirable,
 Embrassez votre ami, que vous ne verrez plus.

ORESTE, *embrassant Pylade*.

Adieu. Retiens, ami, tes sanglots superflus.
 Ne vois point mon trépas, n'en vois que l'avantage.
 L'opprobre et les malheurs étoient tout mon partage.
 Adieu. Conserve en toi, fidèle à l'amitié,
 De ton ami mourant la plus digne moitié.
 Prends soin, à ton retour, d'une sœur qui m'est chère.

Daigne essuyer ses pleurs, et lui rendre son frère.

(montrant Iphigénie.)

Sois fidèle sur-tout au vertueux objet

A qui je dois ici de tes jours le bienfait.

Adieu.

PYLADE.

Je meurs.

ORESTE, *s'arrachant des bras de Pylade.*

Allons.

PYLADE.

Mon ami m'abandonne...

Arrête.

ORESTE, *se précipitant de nouveau dans ses bras, puis s'en arrachant.*

O mon ami!... Mais mon destiu l'ordonne.

PYLADE, *le retenant.*

Je ne puis m'arracher...

IPHIGÉNIE, *tout éplorée.*

Il faut vous séparer.

PYLADE.

Madame...

IPHIGÉNIE, *à Pylade.*

Dans ses bras voulez-vous expirer?

(*Elle conduit Oreste dans le fond du théâtre.*)

PYLADE, *à part, sur le devant.*

Ami, va, je saurai te sauver ou te suivre.

Ah! quand je le voudrois, pourrois-je te survivre?

SCÈNE VII.

PYLADE, IPHIGÉNIE.

IPHIGÉNIE.

Hélas ! que je vous plains !... Mais les moments sont chers.
Partez, et me servez ainsi que je vous sers.
Voici l'écrit enfin que j'adresse à Mycène :
Du sort qui vous poursuit si vous domptez la haine,
Ne trompez point l'espoir qui peut m'être permis ;
Qu'aux mains d'Électre il soit fidèlement remis.

PYLADE.

Qu'entends-je ? Et quel rapport vous unit l'une à l'autre ?

IPHIGÉNIE.

Laissez-moi mon secret ; j'ai respecté le vôtre.

PYLADE.

Pardonnez. J'obéis.

SCÈNE VIII.

PYLADE, IPHIGÉNIE, ISMÉNIE,

UN ESCLAVE.

ISMÉNIE.

Le navire est tout prêt ;
Il flotte au gré du vent qui sert votre intérêt.
A travers les rochers cet esclave s'engage
A conduire en secret l'étranger au rivage.
Le temps presse.

IPHIGÉNIE, à Pylade.

Venez. Puissiez-vous sans témoins
Quitter ces bords sanglants, et mériter mes soins!

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

IPHIGÉNIE, EUMÈNE.

IPHIGÉNIE.

L'esclave ne vient point. O mortelles alarmes !
Mes yeux, sans le vouloir, se remplissent de larmes...
Qu'est devenu le Grec si cher à ma douleur ?
Est-il environné de mon propre malheur ?...
Faut-il encor languir dans les tourments du doute,
En proie à tous les maux que mon ame redoute ?...
Cruels délais ! Combien tout sert à confirmer
Les noirs pressentiments qui viennent m'alarmer !
O ciel ! encoure-t-on ta haine rigoureuse,
Pour tendre à l'innocence une main généreuse ?
Lorsque j'ai dû te plaire, ai-je pu t'irriter ?
Et me puniras-tu de t'oser imiter ?

EUMÈNE.

Pourquoi vous effrayer de quelque vain obstacle ?

IPHIGÉNIE.

Le trouble de mon cœur m'est un fidèle oracle.

EUMÈNE.

Aux maux que vous craignez que sert de vous livrer ?
Que sert, avant le temps, de vous désespérer ?

IPHIGÉNIE.

Va, j'ai comblé l'horreur du destin qui m'opprime ;
J'ai fait des malheureux... peut-être par un crime !

EUMÈNE.

Calmez de vos frayeurs l'inutile transport,
Et d'Isménie, au moins, attendez le rapport.
Je l'aperçois.

SCÈNE II.

IPHIGÉNIE, ISMÉNIE, EUMÈNE.

IPHIGÉNIE.

Eh bien ! que faut-il que j'espère ?
L'esclave et l'étranger ont-ils rejoint ton père ?

ISMÉNIE.

Tous deux au lieu prescrit n'ont point encor paru.
Mon père impatient en vain a parcouru
Tous les sombres détours que l'esclave a dû prendre ;
Il n'a rien vu : tous deux sont encore à se rendre.
Il n'ose interpréter leurs sinistres délais.
Le calme cependant règne dans le palais ;
Et vos desseins , cachés dans la nuit du silence ,
De l'œil qui vous poursuit trompent la vigilance.
Mais que vois-je ?

SCÈNE III.

IPHIGÉNIE, ISMÉNIE, EUMENE,
L'ESCLAVE.

IPHIGÉNIE.

Approchez. Soyez moins effrayé.
Qu'est devenu le Grec à vos soins confié?

L'ESCLAVE.

Il n'est plus.

ISMÉNIE.

Ciel!

IPHIGÉNIE.

Comment?

L'ESCLAVE.

Sous de flatteurs auspices
Rampant avec effort le long des précipices,
Nous avançons déjà vers l'asile écarté
Où flotte le vaisseau pour sa fuite apprêté.
Je précédais ses pas, et lui frayois la route.
Alarmé d'un bruit sourd, il m'arrête, il écoute;
Et le moment d'après, il pense voir de loin
S'avancer à pas lents quelque indiscret témoin :
Son cœur se trouble; il veut qu'à l'instant je le quitte,
Et que j'aille éclaircir le danger qui l'agite.
Je cède à la terreur dont je le vois frappé;
Et moi-même tremblant, sous un roc escarpé,
Au fond d'un antre où l'onde en gémissant se brise,
Le faisant retirer de crainte de surprise,
Je cours voir en effet si son œil abusé

Pouvoit n'en avoir pas l'un à l'autre imposé.
 Reconnoissant bientôt l'illusion fatale
 Qu'avoit produite en nous une frayeur égale,
 Je revole vers lui : mais, ô soins superflus !
 Dans le creux du rocher je ne le trouve plus.
 Les flots en s'y brisant , selon toute apparence ,
 L'ont englouti , madame , avec votre espérance.

IPHIGÉNIE.

(à l'esclave.) (à Isménie.)

O sort!... Allez. Et toi, de ces bords ennemis
 Fais éloigner ton père , ainsi que ses amis.
 Conserve à ta tendresse une tête si chère ;
 Qu'il rentre en son asile , et moi dans ma misère.

SCÈNE IV.

IPHIGÉNIE, EUMENE.

IPHIGÉNIE.

C'en est donc fait ! il faut renoncer pour toujours
 Au trop crédule espoir qui prolongeoit mes jours.
 Jaloux des soins sanglants que sa rigueur m'impose,
 Le ciel impitoyable à mon retour s'oppose...
 Argos a disparu pour moi de l'univers...
 Ces lieux seront toujours de mes larmes couverts !
 Ah ! puisque sans espoir, en esclave asservie,
 J'y dois traîner le poids d'une mourante vie ,
 Au moins contentons-nous. Voyons l'autre étranger ;
 Sur mes tristes destins osons l'interroger :
 C'est le dernier des Grecs que m'offriront sans doute

Ces bords qu'avec horreur l'humanité redoute ;
Il faut en profiter.

EUMÈNE.

Eh ! quel funeste bien

Attendez votre douleur d'un si triste entretien ?
Voulez-vous renoncer au devoir de prêtresse ?
Voulez-vous, de vos sens moins que jamais maîtresse ,
Ranimant la pitié qu'il vous faut étouffer,
Céder à ses transports , au lieu d'en triompher ?

IPHIGÉNIE.

Les dieux , en reprenant leur première victime ,
Ne m'apprennent que trop mon devoir et mon crime.

EUMÈNE.

Ne voyez donc ce Grec , madame , qu'à l'autel ,
Le front déjà baissé sous le couteau mortel.

IPHIGÉNIE.

Quel qu'en soit le péril , je ne peux m'en défendre ;
Sers ma douleur , je veux absolument l'entendre ,
Et voir enfin par lui détruit ou confirmé
Le doute affreux qui tient mon esprit alarmé.
Mais ne redoute rien à mon devoir contraire ;
Je promets tout son sang aux mânes de mon frère ;
Sous le couteau fatal tu le verras couler ,
Dans mon triste transport dût le mien s'y mêler.

SCÈNE V.

IPHIGÉNIE.

Daignez me rendre au moins mon devoir légitime,
Et me laisser frapper sans remords ma victime,
Grands dieux, que ma douleur implore en frémissant,
Vous qui m'épouvantez en vous obéissant !
Et toi , jeune héros , ombre plaintive et tendre ,
Reste du grand Pélops , dont j'osois tout attendre ,
Frère d'autant plus cher eucor à ma douleur ,
Que tu n'eus point de part à mon premier malheur ,
Qu'au contraire , rempli d'innocentes alarmes ,
Dans mes bras défaillants tu lui donnas des larmes ,
Pour suprêmes devoirs de mon amour tremblant ,
Reçois , avec mes pleurs , cet hommage sanglant :
Reçois... Mais quel présent mon amour va lui faire !
Le sang des malheureux peut-il le satisfaire ?
Hélas ! il étoit né pour être leur soutien :
Du sort des malheureux un grand cœur fait le sien.

SCÈNE VI.

ORESTE, IPHIGÉNIE, EUMENE.

ORESTE, *à part.*

O mort , à tant d'horreurs arrache enfin mon ame !

(*à Iphigénie.*)

Pour vous suivre à l'autel m'appellez-vous , madame ?

Allons. Avec transport je marche sur vos pas.
 Les dieux ont su me faire un bonheur du trépas
 Allons. Quoi ! vous pleurez ?

IPHIGÉNIE.

Respectez ma faiblesse.

A mes yeux , s'il se peut , montrez moins de noblesse.
 N'ébranlez plus un cœur toujours moins affermi ,
 Qui veut et qui ne peut être votre ennemi.
 Cachez-vous tout entier à mon ame sensible :
 Votre vertu me rend mon devoir impossible.

ORESTE.

Ah ! ne prolongez point l'excès de mes malheurs.
 Que sert de m'accabler de vos propres douleurs ?
 Ne m'en présentez plus , par pitié , le spectacle :
 Venez ; à mon bonheur cessez de mettre obstacle...
 Mais , madame , parlez : qui peut vous arrêter ?
 Frémissez-vous du coup que vous allez porter ?
 Armez mon bras , de vôtre il va faire l'office :
 Il va vous épargner ce sanglant sacrifice.

IPHIGÉNIE.

Qu'à ce noble transport mon cœur se sent presser !
 Et quel est donc le sang que vous voulez verser ?
 Quel sein vous l'a transmis ? Quel rang vous a vu naître ?
 Mais je veux l'ignorer. Je crains de vous connoître...
 Laissant votre secret entre vous et les dieux ,
 Seulement sur un point satisfaites mes vœux :
 Que sait-on , dans Argos , du sort d'Iphigénie ,
 Qui vit contre ses jours la Grèce entière unie ?

ORESTE.

De quel ressouvenir déchirez-vous mon cœur !

Que me demandez-vous? Ah, mortelle rigneur!

IPHIGÉNIE.

Et d'où naît, à son nom, le trouble qui vous presse?
Brillant encor des fleurs d'une tendre jeunesse,
Vous n'avez pu la voir, vous n'avez pu tremper
Dans le complot des Grecs tous prêts à la frapper;
Vous n'avez pu parer l'autel pour son supplice.

ORESTE.

Mais quel soin...

IPHIGÉNIE.

Répondez, n'étant point leur complice.

ORESTE.

Que voulez-vous? Je vais subir le même sort,
Par le même chemin descendre au même bord.
Heureux si je pouvois, victime obéissante,
Offrir aux dieux, comme elle, une tête innocente!

IPHIGÉNIE.

Quoi donc! vous ignorez encore qu'elle vit,
Qu'aux cruautés des Grecs Diane la ravit,
Et que, la transportant sur un rivage horrible...

ORESTE.

Qu'entends-je? Iphigénie... ô dieux! est-il possible?...
Elle vit?... Achievez, je meurs moins malheureux...
Dites... Le savez-vous? Sur quels bords rigoureux
Respire une victime et si chère et si tendre?

IPHIGÉNIE.

En ces lieux

ORESTE.

Juste ciel!... Et pourrez-vous m'apprendre
Quel est son sort.

IPHIGÉNIE.

Helas ! plus à plaindre que vous,
Le sort qui vous attend lui paroîtroit trop doux !

ORESTE.

Ah dieux ! Que ce discours me fait naître d'alarmes !
Et ne puis-je la voir, l'arroser de mes larmes ?
Si vous saviez... Mais non... Je lui ferois horreur...
Elle détesteroit mon crime et ma fureur...
Voyant d'un sang si cher ma main fumante encore,
Pourroit-elle m'aimer ? Moi-même je m'abhorre...
Cieûx ! quels sont mes tourments ! Puis-je les supporter ?
Mais le plus grand de tous , c'est de les mériter.

IPHIGÉNIE.

Quoi ! vous êtes coupable , et mon cœur vous excuse !
Vous méritez la mort , et ma main s'y refuse !
De vos affreux transports quand je devrois frémir.
Mon cœur s'en attendrit , je ne sais que gémir !
Et qu'êtes-vous ? Parlez , il y va de ma vie.

ORESTE.

D'Oreste infortuné que pense Iphigénie ?

IPHIGÉNIE.

C'étoit tout son espoir... Elle sait qu'il est mort.

ORESTE.

Non , madame , il survit aux horreurs de son sort.

IPHIGÉNIE.

Que dites-vous ?

ORESTE.

Il vit , mais sans espoir pour elle.

IPHIGÉNIE.

Comment ?

ORESTE.

O destinée! ô rigueur éternelle!

Elle ignore qu'ici...

IPHIGÉNIE.

Je vous vois fondre en pleurs!

Ah! qui que vous soyez, ah! parlez, ou je meurs.

ORESTE.

Mon trouble et mes sanglots ne font que trop connoître...

IPHIGÉNIE.

Dans mon cœur éperdu quel soupçon fait-il naître!

Sa jeunesse... ses traits... un secret sentiment...

Se peut-il?... Achevez; finissez mon tourment.

ORESTE, *éperdu.*

Eh bien! à ses malheurs reconnoissez Oreste.

IPHIGÉNIE, *tombant évanouie dans les bras
d'Éumène.*

Mon frère!

ORESTE.

Iphigénie!... Oui, tout mon cœur m'atteste...

(avec transport.)

Iphigénie!...

IPHIGÉNIE, *revenant à elle.*

Oreste!... Ah! tous mes sens charmés...

Mon frère! O nom si cher!...

ORESTE.

Ma sœur! Quoi! vous m'aimez...!

Vous n'avez point horreur...! Je vois couler vos larmes...

Ma chère Iphigénie!...

IPHIGÉNIE.

O moment plein de charmes!..

Mon frère est dans mes bras... Et j'allois l'égorger!..

(*Elle retombe dans les bras d'Eumène.*)

ORESTE.

Cessez... Dans quels ennuis m'allez-vous replonger?

IPHIGÉNIE.

Eh! qui vous a conduit sur ce bord homicide?

ORESTE.

Le ciel, l'injuste ciel, qui m'a fait parricide,
Et qui, m'en punissant, déchaîne sur mes pas
Tous les monstres vengeurs des gouffres du trépas;
Et, pour m'en délivrer, le cruel me condamne
A ravir en ces lieux l'image de Diane!

IPHIGÉNIE.

Ce ciel impénétrable, et qui me fait trembler,
Vent-il finir nos maux, ou les vent-il combler?
Mais comment imposer au tyran qui m'observe?
Comment vous dérober au sort qu'il vous réserve?
Qu'en ce moment fatal je découvre d'horreurs!
O superstition, quelles sont tes fureurs...!
J'entends du bruit. Fuyez. Cache ses pas, Eumène.
Dieux, si c'étoit Thoas! si sa rage inhumaine!...
Allez.

ORESTE.

Moi vous quitter! que j'expire en vos bras,
C'est mon espoir.

IPHIGÉNIE.

Cruel, voulez-vous mon trépas?

SCÈNE VII.

IPHIGÉNIE, ISMÉNIE.

ISMÉNIE.

Fuyez Thoas , fuyez sa rage forcenée ;
Il sait de l'étranger la fuite infortunée.
L'esclave est expirant ; il cherche dans son sein
A démêler le nœud d'un malheureux dessein.
Sans être encor suspects à sa barbare rage ,
Mon père et ses amis ont prévenu l'orage ;
Du vaisseau pour le Grec vainement préparé
Ils ont couru se faire un asile assuré.

IPHIGÉNIE.

La mort est à présent le seul dieu que j'implore ;
Je me sauve en ses bras d'un crime que j'abhorre.

ISMÉNIE.

Vous me faites frémir. Parlez.

IPHIGÉNIE.

L'autre étranger,
Que j'allois , que j'ai dû de ma main égorger...

ISMÉNIE.

Eh bien ?

IPHIGÉNIE.

Il est mon frère.

ISMÉNIE.

O ciel !

IPHIGÉNIE.

Tu vois mon trouble.

Mes pleurs, mon désespoir, que son danger redouble.

ISMÉNIE.

Madame, il faut...

SCÈNE VIII.

IPHIGÉNIE, ISMÉNIE, EUMÈNE.

EUMÈNE.

Oreste est au pouvoir d'Arbas.

Il vient de s'en saisir par l'ordre de Thoas.

IPHIGÉNIE.

De quels traits, ciel vengeur, ta main appesantie

Vient frapper coup sur coup mon ame anéantie!

Un courroux éternel semble-t-il t'animer?

Mes pleurs ne pourront-ils jamais te désarmer?

Veux-tu donc me forcer d'assassiner mon frère?...

Dans ses embrassements terminons ma misère.

Courons...

ISMÉNIE.

Où vous égare un aveugle transport?

EUMÈNE.

Ah, madame! arrêtez. Que cherchez-vous?

IPHIGÉNIE.

La mort.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

THOAS, GARDES.

THOAS.

Quel art, à me tromper, employoit l'infidèle !
Sous quel prétexte saint elle m'éloignoit d'elle !
O mystère fatal ! Pour m'en imposer mieux,
Oser impunément faire parler les dieux !
De son perfide cœur éludant l'artifice ,
Que n'ai-je , sous mes yeux , pressé le sacrifice !
Devois-je sur sa foi déposer ma terreur ?
Qui peut m'avoir plongé dans ce sommeil d'erreur ?
De ma religion vengeant le privilège ,
Que ne puis-je porter dans son cœur sacrilège ,
Avec tous mes tourments , le fer et le poison !
Faut-il de tout mon sang payer sa trahison ?
Mais qui suspend mon bras ? Frappons qui nous opprime ,
Jusque sur les autels on doit punir le crime.

SCÈNE II.

THOAS, ARBAS, GARDES.

ARBAS.

Tout est avec effroi rentré dans le devoir,
Seigneur. L'autre étranger reste en votre pouvoir,
Celui dont les fureurs vous remplissoient d'alarmes..
Je l'ai repris des mains de la prêtresse en larmes.
Mais quel trouble nouveau...?

THOAS.

Tout me devient suspect;
Tout s'offre à mes regards sous un sinistre aspect.
O toi, fidèle Arbas, dont les soupçons propices
Sont venus m'éveiller au bord des précipices,
Crois-tu que l'étranger aux autels échappé
Dans les flots en effet soit mort enveloppé,
Et que le traître obscur qui lui servoit de guide
N'ait point, dans les tourments, fait un récit perfide?

ARBAS.

Je ne crois pas, seigneur, qu'il vous ait imposé.
Mourant, sur quel espoir vous eût-il abusé?
L'on auroit su d'ailleurs trouver votre victime
Parmi ces malheureux, connus par leur seul crime,
Que ma prudence au port vient de faire arrêter
Sur le vaisseau caché qui dut la transporter.
Eux-mêmes, dans les fers attendant leur supplice,
Confirment le récit de leur lâche complice;
Ils gardent sur le reste un silence profond.

THOAS.

Quel noir pressentiment m'agite et me confond!

ARBAS.

Eh bien ! sur ce soupçon , peut-être légitime ,
Faites dans les rochers chercher votre victime :
Nous saurons l'y trouver et la rendre au trépas,
Si l'abyme des flots ne la recèle pas.

THOAS.

Va , cours. Délivre-moi du trouble qui me presse.

SCÈNE III.

THOAS, GARDES.

THOAS, *à l'un des gardes.*

Et vous, faites venir l'infidèle prêtresse.

SCÈNE IV.

THOAS, GARDES.

THOAS.

Contre mes derniers jours l'oracle prononcé
Revient, en traits de sang, frapper mon cœur glace.
Je sens qu'à mon destin Diane m'abandonne ;
La trahison me suit, et la mort m'environne.
En vain sur mes périls je voudrois m'avengler...
Mais quel prodige affreux vient encor m'accabler !
Par tous les malheureux qu'a fait périr mon zèle
Je m'entends appeler dans la nuit éternelle ;

Je vois se ranimer leurs membres desséchés,
Qu'autour de ces autels mes mains ont attachés...
Comment interpréter ces effrayants miracles?
Grands dieux, démentez-vous la foi de vos oracles?
Mais n'écoutons ici que ma propre fureur,
Et méprisons l'effet d'une aveugle terreur.

SCÈNE V.

THOAS, IPHIGÉNIE, GARDES.

THOAS.

Approchez et tremblez; que votre ame éperdue
Sente déjà la peine à ses crimes trop due.
Mais répondez, perfide, à mon courroux trahi,
Prêt à venger sur vous le ciel désobéi.
Malheureuse! pourquoi cet étranger funeste
Ravi, mais vainement, à la rigueur céleste?
Quels étoient vos projets? Quel mystère odieux
Vous faisoit, contre moi, trahir l'ordre des dieux?

IPHIGÉNIE.

Quand aux plus noirs soupçons votre ame abandonnée
Semble m'avoir déjà sur leur foi condamnée,
Que sert de m'abaisser à me justifier?
Mais à la vérité s'il faut sacrifier,
Je n'eus d'autre dessein, quand je brisai la chaîne
De l'un de ces captifs que poursuit votre haine,
Que d'informer par lui mes parents affligés
Du secret de mes jours, malgré moi prolongés;
Et ce cœur innocent, que noircit l'imposture.

Écoute seulement la voix de la nature.

THOAS.

Par ce lâche discours croyez-vous m'abuser?
Et fût-il vrai, qui peut d'ailleurs vous excuser?
Quand vous savez sur-tout qu'un oracle terrible
Me menace toujours du sort le plus horrible,
Si je n'immole aux dieux, de leurs autels jaloux,
Tout profane étranger proscrit par leur courroux?

IPHIGÉNIE.

Ah! cet oracle obscur autant qu'épouvantable,
Pour le malheur du monde est-il si véritable?
Ceux qui vous l'ont rendu n'ont-ils pu vous flatter?
Au gré de votre cœur n'ont-ils pu le dicter?
Les ministres des cieux sont-ils incorruptibles?
D'erreur ni d'intérêt ne sont-ils susceptibles?
Hélas! pour approcher des dieux et des autels,
En ressemblons-nous moins au reste des mortels?
Je ne veux point ici pousser plus loin le doute
Sur ses décrets confus que votre ame redoute;
Mais la raison du moins doit les interpréter:
C'est l'oracle qu'il faut avant tout écouter.

THOAS.

Quel perfide détour, et quel affreux langage!
A me l'oser tenir quel motif vous engage?
Pouvez-vous, au mépris des dieux, de votre rang,
Excuser vos forfaits par un crime plus grand?
Par une piété, peut-être criminelle,
Faut-il, Diane, encor te respecter en elle?
Et ne devrois-je pas, de crainte dépouillé,
Venger ici l'honneur de ton temple souillé?

IPHIGÉNIE.

Eh bien ! de vos fureurs comblez donc la mesure ;
 Épargnez-moi des maux dont frémit la nature ,
 Et que mon œil tremblant découvre avec horreur.
 Au gré de vos soupçons et de votre terreur,
 Frappez ce cœur, de crime et de crainte incapable,
 Ce cœur que vous voulez en vain rendre coupable :
 N'attendez pas qu'en pleurs je tombe à vos genoux ;
 Je n'y voudrois tomber que pour hâter vos coups.

THOAS, *aux gardes.*

Que l'on fasse à l'autel venir l'autre victime.

(*à Iphigénie.*)

Dans son cœur tout sanglant, mon courroux légitime
 Va, d'un œil scrupuleux, sur votre châtiment
 Interroger le ciel et son ressentiment.

(*L'intérieur du temple s'ouvre. Oreste paroît, et s'avance
 au milieu des prêtresses vers l'autel.*)

IPHIGÉNIE, *à part.*

Où suis-je ? et quel spectacle ! O nature ! ô mon frère !
 O sacrifice affreux d'une tête si chère !

SCÈNE VI.

THOAS, ORESTE, IPHIGÉNIE, ISMÉNIE,
 EUMENE, PRÊTRESSES, GARDES.

THOAS, *à Iphigénie.*

Venez remplir le soin de votre emploi sacré.
 Et prendre sur l'autel le conteau révééré.

IPHIGÉNIE.

Seigneur. .

THOAS.

Obéissez au ciel qui vous commande;
Versez à son courroux le sang qu'il vous demande.

IPHIGÉNIE, *à part.*

Moment terrible! O dieux, venez me secourir!

(*haut.*)

Je succombe... Seigneur... Je ne puis que mourir...

THOAS.

Quoi! vous osez encore ici, contre vous-même,
Trahir des dieux présents l'ordre saint et suprême?

ORESTE.

Qué lui commandes-tu, tyran dont la terreur
Fait de ce temple saint un théâtre d'horreur?
A la honte des dieux, que ton erreur atroce
Rabaisse au vil néant de ton être féroce,
Monstre, peux-tu penser qu'ivres du sang humain,
On ne peut les fléchir qu'un poignard à la main?
Cesse de faire enfin ces dieux à ton image,
Et d'ériger le meurtre et le crime en hommage.
Si ton cœur altéré cherche à boire mon sang,
Tigre, que ne viens-tu me déchirer le flanc?

THOAS.

Qu'entends-je! oses-tu bien, insense, téméraire...?

(*à Iphigénie.*)

Obéissez, frappez.

IPHIGÉNIE.

Seigneur... il est mon frère.

ORESTE.

Oui, je le suis. Devant le fils d'Agamemnon,
Lâche, baisse les yeux, et respecte ce nom.

Rentre dans les horreurs du trouble qui te tue :
 Je voulois te ravir le jour et la statue ;
 C'est à la voix du sang des malheureux humains,
 Dont s'abreuve ton cœur par d'innocentes mains,
 C'est à ces cris plaintifs, qu'au défaut du tonnerre
 Mon bras venoit venger et consoler la terre ;
 Et de l'atrocité d'un culte destructeur,
 Laver dans tout son sang et l'homme et son auteur.

IPHIGÉNIE, à *Oreste*.

Cessez....

ORESTE.

Soyez ma sœur, soyez Iphigénie.
 Votre terreur pour moi m'est une ignominie.
 Ayez la fermeté qui sied à la vertu :
 C'est mériter son sort que d'en être abattu.

THOAS.

A cet excès d'orgueil et d'audace effrénée,
 L'étonnement encor tient ma langue enchainée
 Pour me braver ici, parle, quel es-tu ?

ORESTE.

Roi.

Si je t'avois puni, j'en remplissois la loi.

THOAS, *troublé*.

(à *Iphigénie*.)

Je cède à ma fureur. Frappez, quel qu'il puisse être ;
 Faites votre devoir... et me vengez d'un traître.

IPHIGÉNIE.

O cioux ! vous l'entendez, et vous ne tonnez pas !
 Et vous tenez fermé l'abyme sous ses pas !
 Parricide jonet d'une aveugle imposture,

Tu m'oses commander d'outrager la nature ?
 De mon frère tu veux que je sois le bourreau,
 Qu'en son cœur tressaillant j'enfonce le couteau;
 Que, respirant encor, mes mains, ces mains sanglantes
 Arrachent de son flanc ses entrailles fumantes,
 Et que d'un œil affreux, plein de ta cruauté,
 J'y consulte pour toi le ciel épouvanté?
 Ah! cet excès d'horreur me rend tout mon courage.
 Mais de quel droit ici me commande ta rage?
 Es-tu mon maître? es-tu le dieu de ces autels?
 Dois-je en tribut mon sang au dernier des mortels?

THOAS.

Sans doute, tu le dois. Oses-tu méconnoître...?

IPHIGÉNIE.

Frappe, sois mon bourreau; mais le ciel est mon maître.
 (*Elle s'élance vers l'autel, s'empare de la victime, puis
 s'adresse aux prêtresses.*)

Et vous, ne souffrez point qu'on attente à vos droits.
 N'obéissez qu'aux dieux, n'écoutez que ma voix.
 Rentrez dans les devoirs de votre ministère,
 Défendez l'innocent, soulagez sa misère.

(*leur montrant Oreste.*)

Veillez sur ce pur sang du maître des humains;
 Ses jours sont par le ciel confiés à vos mains.

(*Les prêtresses forment un cercle autour d'Oreste.*)

THOAS.

Gardes!

ORESTE, à Iphigénie.

Laissez, ma sœur, laissez à mon courage
 Le soin de m'immoler à sa barbare rage.

THOAS, *aux gardes interdits.*

Quoi donc ! à son aspect vous reculez d'effroi ?

(*Les gardes font un mouvement.*)

IPHIGÉNIE, *s'avançant vers les gardes.*

Profanes, arrêtez, et respectez un roi.

SCÈNE VII.

THOAS, ORESTE, IPHIGÉNIE, ISMÉNIE,
PRÊTRESSES, ARBAS, GARDES.

ARBAS, *éperdu.*

Ah ! paraissez, seigneur ; une effroyable escorte...

THOAS.

Quel bruit horrible ! O ciel, on enfonce la porte.

Courons... Mais immolons avant à mon courroux...

IPHIGÉNIE, *s'avançant.*

Viens-tu braver les dieux qui combattent pour nous !

ORESTE, *repoussant avec force derrière lui Iphigénie ,
et s'offrant aux coups de Thoas.*

Ah ! laissez dans mon sang noyer sa barbarie.

THOAS, *le bras levé sur Oreste.*

Sois le premier objet, traître, de ma furie...

SCÈNE VIII.

THOAS, ORESTE, IPHIGÉNIE, ISMÉNIE,
PRÊTRESSES, ARBAS, GARDES, PYLADE,
TROUPE DE GRECS.

PYLADE, *s'élançant à la tête des Grecs sur la scène,*
arrétant d'une main Thoas, et le frappant de l'autre.

Arrête, et meurs, barbare, au pied de ces autels.

(aux gardes et aux prêtresses.)

Fuyez, tyrans sacrés des malheureux mortels.

(se précipitant dans les bras d'Oreste, et, l'instant d'après,
encore tout transporté :)

Ne crains plus rien. Tout finit ; la garde est dispersée

J'ai su tromper mon guide, et j'ai rejoint Alcée :

Guidé par l'amitié, secondé par les dieux,

Je rentre, avec les miens, triomphant dans ces lieux.

IPHIGÉNIE, *à Isménie avec transport.*

Cours délivrer ton père.

SCÈNE IX.

ORESTE, PYLADE, IPHIGÉNIE, TROUPE
DE GRECS.

ORESTE.

O moitié de ma vie !

PYLADE.

Vivez.

ORÈSTE.

Ah ! digne ami , revois Iphigénie.

PYLADE.

Iphigénie , ô ciel !

IPHIGÉNIE.

Vous apprendrez mon sort.

Mais les moments sont chers. De ce temple de mort ,
Où la vertu gémit sous le glaive abattue ,
Allons , avec respect , enlever la statue.
Tantôt vous m'avez dit qu'à son enlèvement
Les dieux bernoient le cours de votre affreux tourment.

ORÈSTE.

J'en sens déjà l'effet. Quel changement j'éprouve !
Dans quel calme profond soudain je me retrouve !
Je sens tous mes forfaits dans mon cœur expiés.
L'abyme dévorant se ferme sous mes pieds.
L'horreur me fuit ; tout semble autour de moi renaître ;
Dans un monde nouveau je prends un nouvel être.

IPHIGÉNIE.

O bienfaits inouïs ! je reconnois les dieux.
La loi de la nature est donc la loi des cieux.

PYLADE.

Alcée impatient , avec le vent propice ,
Nous attend sur ces bords. Marchons ; et sous l'auspice
Du ciel , fécond pour nous en miracles divers ,
Allons en étonner la Grèce et l'univers.

FIN D'IPHIGÉNIE EN TAURIDE.

HYPERMNESTRE,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

PAR LEMIERRE;

Représentée pour la première fois le 31 août
1758.

NOTICE

SUR LEMIERRE.

ANTOINE MARIN LEMIERRE naquit à Paris en 1723. On a de lui un poëme sur la peinture ; mais ce qui a le plus contribué à le faire connoître, ce sont ses tragédies. Il avoit vingt-cinq ans lorsqu'il composa la première, qui passe pour la meilleure. *Hypermnestre* parut pour la première fois le 31 août 1758, et eut douze représentations. Elle fut suivie, trois ans après, de *Térée*, que l'auteur crut devoir retirer le lendemain de la première représentation. Cet échec ne découragea pas Lemierre, il donna *Idoménée* le 13 février 1764. Cette nouvelle tentative ne fut guère plus heureuse. *Artaxerce*, qu'il mit au théâtre le 20 août 1766, eut dix représentations de suite, et douze autres à différentes reprises. *Guillaume Tell*, représenté pour la première fois le 17 décembre 1766, fut joué sept fois.

De toutes les tragédies de Lemierre, *la Veuve du Malabar* est celle qui obtint le plus de succès : elle n'eut cependant, dans sa nouveauté

que six représentations, dont la première est du 30 juillet 1770; mais à sa reprise, le 29 avril 1780, elle fut jouée trente fois de suite, et attira toujours la foule.

Céramis, tragédie, fut jouée quatre fois en 1786, et n'a point été imprimée.

Barnevelt, tragédie, dont le sujet est purement politique, reçut au Théâtre Français, mais suspendue pendant plus de vingt ans, par ordre supérieur, à eu quelques représentations au commencement de la révolution.

Lemierre mourut à Paris en 1793. Il y avoit alors six mois qu'il avoit perdu la mémoire.

PERSONNAGES.

DANAUS.

HYPERMNESTRE, fille de Danaüs.

LYNCÉE, gendre de Danaüs.

IDAS, }
ARASPE, } confidents de Danaüs.

ÉGINE, confidente d'Hypermnestre.

ÉROX, confident de Lyncée.

GARDES.

SOLDATS.

PEUPLES d'Argos.

La scène est à Argos, dans le palais de Danaüs

HYPERMNESTRE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

HYPERMNESTRE, LYNCEE.

LYNCEE.

Enfin, belle Hypermnestre, il luit ce jour heureux
Où l'hymen dans Argos va couronner mes vœux.
Je tremble cependant, et ma flamme inquiète
Ne me laisse goûter qu'une joie imparfaite :
Trop d'infortune est jointe à ma félicité,
Si je ne dois ici votre main qu'au traité,
Si votre ame à nos nœuds refuse de souscrire,
Et s'irrite ou gémit du bonheur où j'aspire.

HYPERMNESTRE.

Moi ! m'alarmer, seigneur ! Non ; mes vœux sont remplis :
Nos pères en ce jour sont enfin réunis :
Le trône, de la paix dans Argos ramenée,
S'élève et s'affermite sur l'autel d'hyménée.
C'est peu du bien public, né de ce calme heureux ;
Je sais vous estimer, puis-je craindre nos nœuds ?

LYNCÉE.

Quoi ! vous auriez , madame , oublié tant d'alarmes ?
 Je pourrois à vos yeux ne point coûter de larmes ?
 Vous ne m'imputez point ce ravage odieux
 Que mon bras fut contraint d'exercer en ces lieux ?
 En vous tyrannisant j'aurai pu trouver grace ?
 De quelle inquiétude à quel calme je passe !
 Ah ! si ce même instant , madame , où votre cœur
 Sans crainte et sans courroux consent à mon bonheur,
 D'un sort plus doux encore étoit l'heureux présage ,
 Si , quand je vous consacre un éternel hommage ,
 Plein du plus tendre amour mon cœur s'osoit flatter
 Qu'un jour... Vos yeux sur moi craignent de s'arrêter ;
 Vous laissez-vous toucher à l'amour de Lyncée ?
 Hélas ! de son espoir seriez-vous offensée ?
 Ai-je osé trop permettre à mes vœux abusés ?
 Je vous vois interdite... Eh quoi ! vous vous taisez ?

HYPERMNESTRE.

Souvent on cache un feu qu'on avoueroit sans honte.

LYNCÉE.

Hypermnestre !

HYPERMNESTRE.

Seigneur, ah ! peut-être trop prompte...

Mais non , vous-même ici venez de m'arracher
 L'aveu d'un sentiment que je n'ai pu cacher.
 Ma tendresse a paru , mon ame s'est montrée
 Tout entière à vos yeux , se croyant pénétrée :
 Je ne m'en repens point.

LYNCÉE.

O ciel ! qu'ai-je entendu !

Dans quel ravissement je reste confondu !
 Grands dieux ! à mes transports mon cœur suffit à peine
 Hypermnestre , est-il vrai ? Quelle bonté soudaine
 Vous rend si favorable au plus doux de mes vœux !
 Je ne suis point pour vous un objet odieux !

HYPERMNESTRE.

Vous le fûtes , Lyncée , et cette erreur peut-être
 Nos nœuds , vos sentiments que j'ai pu mieux connoître ,
 Ont dû hâter l'aveu qui vient de m'échapper.
 Ah ! pardonnez ; la haine avoit pu me tromper :
 Tout sembloit nous devoir séparer l'un et l'autre ;
 Mon père s'étoit vu renversé par le vôtre
 Du trône de Memphis , qu'il devoit partager ;
 Proscrit , forcé de fuir sous un ciel étranger ,
 Une trop juste haine en son cœur fut jurée ;
 Par l'excès de l'outrage elle étoit consacrée.
 Que dis-je ? vous veniez avec tous vos soldats
 Attaquer Danaüs dans ses nouveaux états ,
 Vous veniez allumer d'une main sanguinaire
 Le flambeau d'un hymen que rejetait mon père ;
 Je ne voyois en vous qu'un farouche guerrier ,
 A tant de violence entraîné le premier ;
 Jugez si du vainqueur je fuyois l'hyménée ,
 Moi , plutôt à son char qu'à son lit destinée ,
 Moi , dont la main étoit le prix de ses excès ,
 Moi , qu'opprimoit la guerre , et qui craignois la paix
 Vous hâtez de nos murs l'assaut inévitable ;
 Le premier sur la brèche , et le plus redoutable ,
 De vos frères suivi , vous entrez dans Argos ;
 J'attendois un tyran , et je vis un héros :

Je vous vis , vertueux , sensible à mes alarmes ,
Rougir de vos lauriers , et pleurer sur vos armes
Des fureurs de la guerre éclatant désaveu !
A ces généreux traits d'un cœur connu trop peu ,
De mes préventions je vis toute l'injure.
Que la haine fait honte au moment qu'on l'abjure !
Et que mon cœur plus juste , à votre aspect , seigneur.
Trop tard désabusé , détesta son erreur !

LYNCÉE.

Ah ! ce seul sentiment de votre ame attendrie ,
S'il eût fallu vous perdre , eût consolé ma vie ,
Et je vais être à vous ! Dieux ! j'obtiens en ce jour ,
Même après ma fureur , un bien que mon amour
Eût à peine espéré s'il vous avoit servie ;
Et , lorsque vous deviez punir ma tyrannie ,
C'est peu de consentir à ma félicité ,
Je vous dois à vous-même , et non pas au traité.

HYPERMNESTRE.

Je ne m'en défends pas ; oui , le ciel favorable
M'a fait aimer un nœud qui fut inévitable ;
Oui , la nécessité , dont l'inflexible main
Nous tient courbés sous elle avec un joug d'airain ,
Qui jette quelquefois dans notre esprit rebelle
Le dégoût du destin qu'on eût chéri sans elle ,
Ce tyran sur mes jours n'a qu'un pouvoir heureux ;
Il fixe mon bonheur en m'imposant ces nœuds.
J'oublie en les formant qu'Argos se vit forcée :
Elle cède au vainqueur , et je cède à Lyncée.
Mais , hélas ! un tel nœud n'est-il que pour nos cœurs ?
J'ai vu les noirs ennuis sur le front de mes sœurs.

Je ne sais quoi de sombre, une terreur secrète,
 Un silence pensif, de leur trouble interprète ;
 Leurs soins à m'éviter, comme si dans mes yeux
 Elles avoient surpris le secret de mes feux,
 Et que chacune, hélas ! en fuyant mon approche,
 M'enviât mon bonheur, ou m'en fit un reproche ;
 Tout semble nous montrer que nos divisions
 Ont trop dans leur esprit laissé d'impressions ;
 Tout trahit leur froideur, et m'est un témoignage
 Qu'au lieu de leur penchant le traité les engage.
 Et moi, tendre et sensible, et toute à mon ardeur,
 Prince, je comparois au vide de leur cœur
 Ce doux charme d'aimer, félicité première,
 Qui fait chérir la vie, et remplit l'ame entière ;
 Et mon cœur, en secret vous adressant ses vœux,
 Devançoit les serments que je vais faire aux dieux.
 Toutefois puis-je voir, seigneur, sans quelque peine,
 De l'hymen à regret mes sœurs former la chaîne ?
 Par quel destin fatal, près d'engager leur foi,
 Sont-elles aujourd'hui moins heureuses que moi ?
 Ah ! que toutes, cédant à des lois nécessaires,
 Des yeux dont je vous vois n'ont-elles vu vos frères !
 Puisse la haine au moins, respectant leurs liens,
 Aux flambeaux de l'hymen ne point joindre les siens !
 Dure à jamais ici la paix qui vient de naître !

LYNCÉE.

Qui pourroit la bannir ? Vos sœurs vont trop connoître ;
 Par le seul souvenir de nos troubles passés,
 Le danger des poisons que la haine a versés.
 Quel affreux sentiment ! toujours aussi funeste

Au malheureux qui hait, qu'à celui qu'on déteste !
Trop aveugles humains, de maux environnés,
Faut-il être à la haine encore abandonnés ?
Ah ! du moins écartant la discorde et la guerre,
C'étoit à l'amitié de consoler la terre.
Mais enfin un traité trop saint, trop solennel,
Sur la brèche signé, va l'être sur l'autel ;
Et les nœuds de vos sœurs, pour être involontaires,
Seront-ils moins sacrés pour elles, pour nos pères ?
Mais voici Danaüs.

SCÈNE II.

DANAUS, HYPERMNESTRE, LYNCÉE.

GARDES.

DANAUS.

Mes ordres sont donnés,
Seigneur, et les autels bientôt seront ornés.
D'Égyptus et de moi la querelle est éteinte ;
Argos enfin respire, et, bannissant la crainte,
Avec impatience elle attend tous ces nœuds
Qui vont m'unir à vous, à mes autres neveux.
Vous vous êtes ouvert ces remparts et ce temple ;
J'ai cédé : mais je veux donner un autre exemple,
Me vaincre ; et vous devrez peut-être à cet effort
Autant qu'à votre bras et qu'aux faveurs du sort.

LYNCÉE.

Ah, seigneur ! doutez-vous que mon ame empressée
Ne réponde aux bontés dont vous comblez Lyncée ?

Hélas ! j'aurois voulu ne devoir en ce lieu
 Rien au sort de la guerre et tout à votre avenu.
 Je vous parle en mon nom , je parle au nom d'un père
 Qu'une trop longue haine a séparé d'un frère ,
 Qui veut aux nœuds du sang rendre tout leur pouvoir.
 Qu'aujourd'hui pour jamais le monde puisse voir
 L'Inachus et le Nil couler d'intelligence !
 Seigneur, vous le voyez, je suis sans défiance :
 J'ai renvoyé l'armée avant que le traité
 Ici par son effet ait été cimenté ;
 Je suis sorti pour vous de l'usage contraire ,
 De tant de souverains politique ordinaire.
 Une telle prudence est honteuse entre rois :
 Quand l'honneur est garant, il suffit de sa voix ,
 Et j'ai cru , si la foi de la terre s'exile ,
 Que c'est au cœur des rois à lui servir d'asile.

DANAUS.

Seigneur, la défiance est l'effet du mépris ;
 La haine seule entra dans nos cœurs trop aigris.
 Elle irrite bien moins que le soupçon n'offense.
 Égyptus vers le Nil retourne en assurance ,
 Et sans autre ennemi que des voisins jaloux ,
 Dont il court prévenir ou repousser les coups.
 Témoin de nos adieux, vous m'avez vu sincère ,
 N'osant le retenir, m'en séparer en frère,
 Et vous savez pour lui tous les vœux que j'ai faits.

LYNÉE.

Il vous laisse ses fils.

DANAUS.

C'est combler mes souhaits ;

C'est montrer qu'en vos cœurs tout ressentiment cesse.
Cher Lyncée, entre nous que l'amitié renaisse.

LYNCÉE.

Vous voulez voir naître un sentiment si doux !
Ah ! d'Hypermnestre enfin connoissez donc l'époux.
Seigneur, le sang nous lie, et je suis votre gendre,
C'est peu. J'aime Hypermnestre. A l'amant le plus tendre
Jugez tout ce qu'inspire à jamais ce grand jour :
L'hymen, saint par lui-même, est plus saint par l'amour.
Oui, j'en jure les dieux et ma flamme immortelle,
Dans l'univers entier, mon cœur n'eût choisi qu'elle.
De vos mains sans regret vous formez un tel nœud...
Ah ! j'en suis plus heureux, l'étant par votre aveu.
Dieux ! quel charme pour moi de vous nommer mon père !
Qu'il est doux de chérir ceux qu'il faut qu'on révère !
Attendez tout, seigneur, du plus tendre respect.
Non, je ne puis vous être odieux ni suspect :
En accordant sans peine Hypermnestre à ma flamme,
Vous vous êtes acquis trop de droits sur mon ame.
Quoi que je fasse enfin, quand vous comblez mes vœux,
Je paraîtrai sensible, et vous seul généreux.

SCÈNE III.

DANAUS, LYNCÉE, HYPERMNESTRE,
IDAS, GARDES.

DANAUS.

Eh bien, Idas ?

IDAS.

Seigneur, tout est prêt dans le temple.

Le pompeux appareil que le peuple contemple
Est un signal de joie et de zèle pour eux.
On attend ce spectacle aussi nouveau qu'heureux,
De tant de fils de rois, destinés à vos filles,
Prêts d'unir deux états ainsi que deux familles.

DANAUS.

Allez donc les premiers remplir tant de souhaits,
Hâtez-vous de paroître à leurs yeux satisfaits.
Que vos frères, seigneur, et que ses sœurs vous suivent.
Les grands sont avertis, qu'avec vous ils arrivent.
Allez tous aux autels, je m'y rends sur vos pas.

SCÈNE IV.

DANAUS, IDAS.

DANAUS.

Demeure, j'attends tout de ta foi, cher Idas.
Il faut servir ton roi.

IDAS.

Mon ardeur empressée,
Vous le savez, seigneur...

DANAUS.

Tu vois sortir Lyncée.
De ses frères, de lui, sais-tu quel est le sort ?

IDAS.

Ils vont tous au temple.

DANAUS.

Oui; mais du temple à la mort.

IDAS.

Quoi! seigneur, ce traité, cette paix qui s'achève...

DANAUS.

Cette paix dans mon cœur n'est qu'une affreuse trêve :
Je veux l'ensanglanter ; je veux que ses horreurs
De la guerre aujourd'hui surpassent les fureurs.
Tu connois Égyptus et nos longues querelles ;
Tu vis au bord du Nil ses intrigues cruelles.
Il eut pour lui le peuple ; ô fatal souvenir !
De l'Égypte et du trône il osa me bannir.
Un tel outrage expose à trop d'ignominie :
Ami, l'injure croît tant qu'elle est impunie.
J'ai fui vers Inachus, j'ai conquis, j'ai régné,
Sans trouver de repos dans mon cœur indigné,
Ne voyant qu'un perfide, et méditant sa perte :
Enfin l'occasion par lui m'en est offerte ;
Assis insolemment au trône de Memphis,
Pour gendres c'est à moi qu'il propose ses fils.
Je rejette les nœuds et la paix qu'il présente :
Irrité d'un refus qui trompe son attente,
Il demande à ses fils ou ma tête ou ces nœuds,
Il les arme, il les presse, il accourt avec eux ;
Et tandis qu'au-dehors l'horreur et le carnage
Règnent devant ces murs qu'ose attaquer sa rage,
Des factions encor le feu plus redouté
Au sein même d'Argos est par lui fomenté.
Je suis son ennemi, je le suis dès l'enfance :
Il sembloit que mon cœur prévît sa violence.
Tu l'as vu me bannir, tu l'as vu m'assiéger :
J'ai cédé, j'ai promis, mais pour mieux me venger
Il est parti d'Argos, c'est moi qui lui suscite
L'ennemi dont il craint l'incursion subite.

Sans peine à l'éloigner ainsi j'ai réussi ;
 Mais je l'écarte, Idas, pour l'accabler ici,
 Pour ponvoir, lui cachant ma fureur vengeresse,
 Le frapper à loisir dans ses fils qu'il me laisse.
 L'hymen n'aura pour eux que funébres flambeaux,
 Et leurs lits, cette nuit, vont être leurs tombeaux.

IDAS.

Je frémis à-la-fois pour eux et pour vous-même.
 Eh ! pouvez-vous, seigneur, sans un péril extrême... ?

DANAUS.

Tu vas être étonné. Je ne puis, cher Idas,
 Donner, sans m'exposer, l'ordre de leur trépas.
 La force ouverte ici seroit trop dangereuse ;
 D'assassins trop nombreux la foi seroit douteuse ;
 Les traits qu'il faut lancer retomberoient sur moi.
 Pour préparer mes coups, pour frapper sans effroi,
 J'ai des ressorts plus prompts, j'ai de plus sûres trames ;
 Contre tous ces époux j'arme en secret leurs femmes.
 Eh ! quelle joie, Idas, et quel triomphe heureux
 De les livrer aux mains qu'ils forcent à ces nœuds !
 Quel plaisir de punir leur audace effrénée,
 En renversant sur eux les autels d'hyménée !
 D'Égyptus c'est ainsi qu'on me verra vengé,
 Et si ce n'est en roi, c'est en frère outragé.

IDAS.

Mais, seigneur, à vos vœux si vos filles rebelles
 Traversoient vos projets...

DANAUS.

Elles seront fidèles.
 Toutes, hors Hypermnestre, ont appris mon dessein,

Embrassent ma vengeance, et m'ont promis leur main.
D'avance à tous ces nœuds leur cœur étoit contraire;
Elles saivront leur haine autant que ma colère.
Mais connois un projet où tu vas me servir:
Leur haine étoit trop peu pour me les asservir,
Trop peu pour m'assurer de leur obéissance;
Ces préjugés d'hymen, trahissant ma vengeance,
Au moment de frapper pouvoient glacer leur main.
Sans vous, leur ai-je dit, un oracle certain
Condamne votre père à périr par un gendre;
Vous seules du trépas vous pouvez me défendre:
Qui vous donna le jour doit le tenir de vous;
Choisissez entre un père et d'odieux époux.
Je leur ai peint ces coups cruels, mais légitimes;
J'ai plaint leur sort, le mien, et jusqu'à mes victimes;
Enfin, ai-je ajouté, mes jours sont à ce prix.
Alors l'incertitude a quitté leurs esprits,
Et je leur ai soudain distribué sans peine
Tous les poignards vengeurs aiguisés par la haine.
D'aucun secret remords loin d'être combattu,
Leur cœur se fait du meurtre un acte de vertu.
Hlas, pour rompre ainsi les nœuds de deux familles,
J'ai le peuple à tromper encor plus que mes filles.
Signale ici ton zèle : un fourbe sert mes vœux,
Il m'a vendu sa voix, son honneur et ses dieux.
Songe à le seconder, et que demain l'on dise:
Danaüs s'est vengé, mais le ciel l'autorise.
Ce n'est pas sans rongir qu'aux yeux des nations
Je paroîtrai soumis aux superstitions;
Mais mon cœur sacrifie, aux haines qu'il renferme,

L'orgueil de se montrer moins crédule et plus ferme.
Pour subjuguier le peuple et pour mieux l'aveugler,
Souvent en apparence il faut lui ressembler.

IDAS.

Seigneur, vous connoîtrez ma prudence et mon zèle.
Mais Hypermnestre....

DANAUS.

Ami, je puis compter sur elle.
Le dépit de ses sœurs éclatoit devant moi ;
J'ai saisi ces moments pour captiver leur foi.
Hypermnestre , plus jeune , à ses nœuds moins contraire ,
Baisse un front plus soumis sous un joug nécessaire ;
Mais son respect pour moi , l'exemple de ses sœurs ,
Vont la déterminer à servir mes fureurs.
Je venois la chercher , quand j'ai trouvé Lyncée :
Il l'aime , il lui parloit de sa flamme insensée.
Ma fille , devant moi muette à cet aveu ,
A paru n'écouter ni condamner son feu :
Mais si je me trompois , si ma fille infidèle
En un si grand complot m'osoit être rebelle ,
Un dernier ennemi ne m'échapperoit pas ,
Je saurois les moyens d'assurer son trépas.
Au temple , où tout est prêt , c'est trop me faire attendre.
Ma fille dans une heure en ce lieu va se rendre ;
Éloigne alors Lyncée , et , si ton roi t'est cher ,
Que la foudre ne parte , ami , qu'avec l'éclair.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

HYPERMNESTRE, ÉGINE.

ÉGINE.

Ah ! pardonnez , madame , à mon trouble mortel ;
Où portez-vous vos pas au sortir de l'autel ?

HYPERMNESTRE.

Mon père dans ces lieux m'ordonne de l'attendre ;
D'un pareil entretien quel effroi peux-tu prendre ?

ÉGINE.

Tout sert à m'alarmer, et mon cœur incertain
N'ose de votre hymen rendre grace au destin ;
J'en conçois malgré moi je ne sais quels ombrages.
Ne redoutez-vous point de funestes présages ?
A peine on a frappé les taureaux palpitants ,
Le sang prêt à couler s'est glacé sur leurs flancs :
Des oiseaux consultés l'aile foible et tremblante ,
Par un sinistre vol , a semé l'épouvante ;
De nuages sanglants les airs ont paru teints ;
Les flambeaux sur l'autel trois fois se sont éteints ;
Dans ce moment encor le feu luit , l'encens fume :
Mais la flamme trop lente à regret le consume ;

Et d'accord avec elle il semble que les vents
Écartent de l'autel cet odieux encens.
Même on dit qu'on a vu le dieu de l'hyménée
S'enfuir, le front voilé, loin d'Argos étonnée ;
Et, laissant craindre ici quelques complots obscurs,
Junon dans un nuage abandonner nos murs.

HYPERMNESTRE.

Va, d'aucune frayeur mon ame n'est atteinte ;
Va, le peuple a cru voir, il est né pour la crainte.
Le reste s'est offert sous des traits trop douteux
Pour glacer mes esprits, pour alarmer mes feux.
J'ai peu même observé tout ce qu'on nomme auspice ;
J'épousais mon amant, tout m'a paru propice.
Mais quand un nœud moins cher eût engagé ma foi,
Égine, j'aurois vu sans trouble et sans effroi
Ces objets qu'en présage un peuple aveugle érige :
Le hasard à mes yeux ne peut être un prodige ;
Je ne fais point l'honneur à notre orgueil jaloux
D'oser croire aucun ordre interrompu pour nous ;
Ni cette injure aux dieux, de pensèr qu'ils attachent
A des signes si vains l'avenir qu'ils nous cachent ;
Et que la vérité, par leur pouvoir trompeur,
Soit livrée au prestige, et la terre à l'erreur.
Chère Égine, j'ai lu sur le front de mon père,
J'ai lu la foi, la paix et l'amitié sincère.
Dans le flanc des taureaux l'œil est trop abusé ;
C'est au front des mortels ouvert ou déguisé
Que toute vérité se cache ou se présente ,
Et qu'on doit de son sort déterminer l'attente.

ÉGINE.

Puisse ma crainte, hélas ! n'être ici qu'une erreur !

HYPERMNESTRE.

Égine, vois plutôt l'excès de mon bonheur.

Tu connois quel destin de tout temps fut le nôtre ;
Nous naissons sous un ciel pour régner sous un autre,
Pour renoncer sans cesse à nos vœux les plus doux.
L'amour et le bonheur semblent fuir loin de nous :
A la cause commune esclaves immolées ,
Sur un trône étranger avec pompe exilées ,
De la paix des états si nous sommes les nœuds ,
Souvent nous payons cher cet honneur malheureux ;
Et quand le bien public sur notre hymen se fonde ,
Nous perdons le repos que nous donnons au monde.
Le destin pour moi seule en ordonne autrement ;
Par la raison d'état je suis à mon amant.
La paix entre mon père et celui de Lyncée
Dans Argos, chère Égine, il est vrai, fut forcée ;
J'ai craint, je l'avouerai, jusqu'au moment heureux
Où les autels m'ont vue en resserrer les nœuds ;
Mais, l'hymen achevé, quelle seroit ma crainte ?
La paix est dans ces lieux trop solide et trop sainte.
Elle est fondée ailleurs sur des nœuds incertains ;
La politique change, et rend les traités vains :
L'hymen ne peut changer, l'hymen stable et sévère
Imprime à cette paix le même caractère,
Et mon père fût-il dans sa haine obstiné,
Par nos nœuds qu'il permet, lui-même est enchaîné.
Non, dans cet heureux jour, rien n'altère ma joie ;
Mon bonheur est certain, tout veut que je le croie.

On s'avance en ces lieux, sans doute c'est le roi.

ÉGÈNE.

Madame, c'est lui-même.

HYPERMNESTRE.

Égène, éloigne-toi.

SCÈNE II.

DANAUS, HYPERMNESTRE.

HYPERMNESTRE.

Ah! je vous attendois avec impatience,
Mon père; vous savez si mon obéissance
Est fidèle à remplir jusqu'à vos moindres lois.

DANAUS.

C'est cette obéissance aussi que tu me dois,
C'est ta fidélité, qu'aujourd'hui je réclame.

HYPERMNESTRE.

Quoi que mon père ordonne, il peut tout sur mon ame :
Je rends grâce au destin qui, comblant mes souhaits,
Entre Égyptus et vous a rétabli la paix.
Ne craignez point, seigneur, que de votre famille
Les nœuds que j'ai formés détachent votre fille;
Vous me verrez soumise ainsi que mon époux...

DANAUS.

Tu sais que dans ces lieux tout tomboit sous ses coups,
Quand j'ai, pour arrêter son audace effrénée,
Avec cet ennemi conclu ton hyménée.
Lyncée est ton époux, et ses frères vainqueurs
Comme un bien de conquête ont obtenu tes sœurs
Penses-tu qu'un traité né de la violence

Soit le ferme soutien d'une telle alliance?
Le fer levé sur moi, ma rage y souscrivit;
La guerre dure encor quand la haine y survit.
Je pourrois cependant oublier mon injure,
Je céderois peut-être à mon sort sans murmure,
Si de l'astre fatal dont je fus poursuivi
Le courroux à la fin paroissoit assouvi.
Mais c'est peu du passé, l'avenir me menace,
Je ne puis respirer d'une longue disgrâce;
Et lorsqu'à ces revers ton père infortuné
A dû croire qu'au moins son outrage est borné,
De secrets ennemis, de lâches parricides,
Méditent ma ruine.

HYPERMNESTRE.

Eh! qui sont ces perfides?

DANAUS.

Mes gendres.

HYPERMNESTRE.

Dieux!

DANAUS.

Le ciel, m'éclairant sur mon sort,
M'avertit d'éviter mon trépas par leur mort.

HYPERMNESTRE.

Ciel! ô ciel!

DANAUS.

Tu frémis!

HYPERMNESTRE.

Malheureuse! ah! qu'entends-je?

DANAUS.

Tu pâlis d'un destin aussi cruel qu'étrange;

Chaque mot, chaque instant ajoute à ton effroi;
 La nature te parle et t'attendrit pour moi:
 Plus que moi tu ressens le péril qui me presse.
 Je n'ai que trop prévu ton trouble et ta tendresse:
 Je reconnois ma fille. Ose donc me servir; •
 Assure-moi le jour qu'on cherche à me ravir:
 Je n'ai recours qu'à toi; tu connois la victime.
 Prends ce fer et l'immole.

(*Il lui présente un poignard.*)

HYPERMNESTRE.

O trahison! ô crime!

DANAUS.

Le crime est prévenu, je suis trop sûr de toi:
 Tes sœurs vont m'obéir, toutes s'arment pour moi

HYPERMNESTRE.

Quoi! mes sœurs! quoi! leurs bras...!

DANAUS.

Elles sortent du temple
 Dans ce dessein; va, cours, donne ou reçois l'exemple;
 Que l'odieux Lyncée expire cette nuit.
 Tu détournes les yeux!

HYPERMNESTRE, *à part.*

Quelle horreur me saisit!

DANAUS.

Tu te tais! Aurois-tu trompé mes espérances?

HYPERMNESTRE.

Est-ce vous qui parlez?

DANAUS.

Est-ce toi qui balances

HYPERMNESTRE.

Sur un époux, grands dieux ! oser porter mes coups !

DANAUS.

Quoi ! dans mon ennemi tu peux voir un époux ,
Le préférer... ?

HYPERMNESTRE.

Qui ? moi ! eroire servir mon père
En levant sur Lyncée une main mentrière !
La nature m'armer contre l'hymen ! Ah ! dieux !
Je serois à-la-fois l'opprobre de tous deux.

DANAUS.

Perfide ! jusque-là tu trahis ma vengeance !
Avec mes ennemis es-tu d'intelligence ?

HYPERMNESTRE.

Ah ! daignez imposer à mon cœur abattu
Des lois que puisse suivre et chérir ma vertu.
Mon père , bannissez une terreur frivole ;
Songez qui vous voulez que votre fille immole ,
Ce qu'il faut renverser de lois, de sentiments ,
Ce qu'il faut violer de droits et de serments.
Non , je ne puis fixer les yeux sur de tels crimes :
Quoi ! prendre sans pitié vos gendres pour victimes !
Quoi ! demander, pour mieux assurer leur trépas...
Non , vous-même , seigneur, ne vous connoissez pas.
Sans reculer d'horreur, me verriez-vous, sanglante,
Du flanc de mon époux retirer dégouttante
La main , la même main qu'aux yeux des immortels
Je lui viens d'engager par des nœuds solennels ?
Quel calme attendez-vous de cet affreux carnage ?
Pourriez-vous de leur mort souffrir l'horrible image ?

Pourriez-vous soutenir mes cruels entretiens,
Mes reproches, mes cris, vos remords et les miens,
Tous ces noms odieux que, dans les pleurs baignée,
Je vous verrois donner par la terre indignée?
C'est vous servir, seigneur, que vous désobéir;
En vous obéissant, mes sœurs vont vous trahir.
Mon père, épargnez-leur un repentir horrible;
Aux larmes d'Hypermnestre, à la pitié sensible,
De Lyncée et des siens détournez de tels coups,
Quittez un noir dessein fatal même pour vous.
Seigneur, au nom des dieux...

DANAUS.

Eh ! ce sont ces dieux même

Qui de verser le sang donnent l'ordre suprême.
Leur ministre a parlé; non, ce n'est point ma voix,
C'est le ciel qui commande, il te dicte ses lois.
A ses arrêts sacrés prétends-tu mettre obstacle?
Veux-tu ma mort? veux-tu justifier l'oracle?
Veux-tu par ton époux voir mon sang répandu?

HYPERMNESTRE.

Non, c'est trop m'opposer un devoir prétendu.
Un péril supposé par un oracle impie.
Si quelque vrai danger menaçoit votre vie,
J'en atteste le ciel qui préside à nos jours,
Mon père m'e verroit voler à son secours,
A travers mille morts courir pour le défendre,
Heureuse que pour lui mon sang pût se répandre!
Mais où sont vos dangers, et quel est votre effroi!
Quand un prêtre a parlé, tremblez-vous sur sa foi?
Cette inspiration que son visage a feinte,

Ces cheveux hérissés d'une horreur qu'on croit sainte,
 Ces regards égarés, ces sons de voix plus lents,
 Peuvent-ils imposer un moment à vos sens?
 Avez-vous vu sur lui la vérité descendre?
 Danaïs, a-t-il dit, périra par un gendre.
 D'où le sait-il? Ce fourbe a-t-il le droit affreux
 De rendre l'un coupable et l'autre malheureux?
 La vertu de Lyncée, inébranlable et pure,
 Doit porter dans votre ame un jour qui la rassure;
 Il sera tel toujours qu'il se montre aujourd'hui;
 Il est sûr de son cœur, l'avenir est à lui.
 Eh! quel seroit, grands dieux! notre sort déplorable,
 Si vous forciez notre ame à devenir coupable,
 Si la vertu n'étoit qu'un don mal assuré
 Que le ciel nous laissât ou reprît à son gré,
 Si tel étoit le sort des mortels qu'elle anime,
 De vivre en frémissant dans l'attente du crime!

DANAÛS.

J'ai pitié des erreurs où ton cœur est livré;
 Tu t'égares toi-même, et me crois égaré,
 Et tu ne songes pas que ta bouche profane
 Offense, en m'irritant, les dieux dans leur organe.
 Tu méconnois l'avis que les dieux ont dicté!
 Crois-tu l'ancêtre par l'incrédulité?
 N'a-t-on pas vu cent fois la mort ou les disgraces
 Des oracles trop vrais confirmer les menaces?

HYPERMNESTRE.

Ah, seigneur! si jamais un oracle fut faux,
 C'est lorsqu'il rend suspect un grand cœur, un héros.
 Si l'on vit s'accomplir plus d'un sinistre oracle,

L'image du malheur, l'ardeur d'y mettre obstacle,
 L'effroi, le trouble aveugle, une autre illusion
 Créa l'évènement pour la prédiction.
 Non, non, n'en doutez point, sans la foiblesse humaine,
 Et toujours curieuse et toujours incertaine,
 Ces oracles menteurs languiroient sans crédit :
 La foiblesse consulte, et la crainte accomplit.
 C'est trop vous arrêter : qu'il paroisse à ma vue
 Ce fourbe, dont la langue au mensonge vendue
 Veut, en prenant sur vous ce funeste ascendant,
 Paroitre vous servir en vous intimidant,
 Qui fait sortir ici la haine de ses cendres,
 Qui veut par le beau-père assassiner les gendres,
 Qui vous croit, pour les perdre, assez foible et cruel,
 Qui, supposant le crime, est lui seul criminel.
 Oui, je le confondrai; craignez, mais de le croire,
 Mais de suivre un dessein qui souille votre gloire,
 Mais d'armer contre vous par tant de cruautés
 Et la nature entière et les dieux irrités.

DANAUS.

C'est trop de résistance, et ma bonté se lasse :
 L'amour, je le vois trop, te porte à tant d'audace;
 Ce lâche amour lui seul t'a rendue à-la-fois
 Dénaturée, impie et rebelle à mes lois.
 C'est assez; tes refus m'out dicté ma conduite.
 Il te tarde déjà que ton père te quitte,
 Tu brûles de sauver un proscrit odieux;
 Mais on va t'observer, j'aurai par-tout les yeux.
 Je sais ce que je dois ordonner de Lyncée;
 Tremble pour lui, pour toi, crains ta flamme insensée;

Redoute d'autant plus mon courroux inquiet,
Que je t'ai vainement confié mon secret...
Écoute : je conserve un reste d'indulgence ;
Tout libre qu'est Lyncée, il est en ma puissance ;
Tu me désobéis sans sauver ton époux ;
Tu peux fléchir encor ma colère : résous ;
Je te laisse y penser.

SCÈNE III.

HYPERMNESTRE.

A quelle horreur livrée,
Me vois-je en un moment d'abîmes entourée !
Quel étrange destin , quelle soudaine erreur
A jeté dans son sein le trouble et la fureur !
Père barbare ! il faut qu'Hypermnestre te craigne,
Te condamne, t'offense, et te brave et te plaigne.
Malheureuse ! du sort j'épuise tous les coups.
J'irrite un père, ô ciel ! et je perds un époux !...
Non : il vivra ! que dis-je ? ô poursuite ennemie !
Dieux ! à qui confier ma douleur et sa vie ?

SCÈNE IV.

HYPERMNESTRE, ÉGINE.

HYPERMNESTRE.

Est-ce toi, chère Égine ?

ÉGINE.

Un poignard dans vos mains !

HYPERMNESTRE.

Je l'ai pris, je l'ai dû.

ÉGINE.

Quels sont donc vos desseins ?

HYPERMNESTRE.

Le roi veut...

ÉGINE.

Dans quel trouble...

HYPERMNESTRE.

Il faut tromper mon père.

ÉGINE.

Que veut donc Danaüs ?

HYPERMNESTRE.

Que ma main sanguinaire

Sur Lyncée...

ÉGINE.

Ah ! qu'entends-je ? ô comble des horreurs !

HYPERMNESTRE.

Il faut m'aider, te dis-je, à tromper ses fureurs.

Mes sœurs sur leurs époux, comme autant d'Euménides,

Vont lever cette nuit des glaives parricides :

Que deviens-je au milieu des coups qu'on va porter ?

Mais quoi ! je délibère, et je dois tout tenter.

On trame, cher Lyncée, on hâte ta ruine ;

Si je tarde un moment, c'est moi qui t'assassine

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre est dans la nuit.

SCÈNE I.

LYNCÉE.

Quoi ! du pied des autels... ! Quelle est donc cette fuite ?
Quel noir pressentiment me saisit et m'agite ?
Je cherche sa retraite , on arrête mes pas ;
J'interroge , on hésite , on ne me répond pas ;
Ici tout m'est suspect , et je le suis moi-même :
On m'observe , on me fuit : quel affreux stratagème !
Ciel !.. Érox m'avoit dit qu'elle étoit dans ces lieux ,
Le roi l'entretenoit. Quel soin mystérieux... !
Veut-on me l'enlever ? Je frémis. Roi barbare ,
Me l'enlever , ô dieux ! Plutôt qu'on m'en sépare .
Périssent Danaüs ! tombent ces murs affreux ,
Où l'on rompt les traités , où l'on trahit mes feux .
Danaüs me trahir !... Non , je ne le puis croire ;
Non , il n'a pu former une trame si noire :
Saints nœuds , serments sacrés , seriez-vous superflus ?
Sortez , honteux soupçons , de mon esprit confus ;
C'est trop m'abandonner au trouble qui m'agite ;
Mais qui s'avance ici ? Quelle alarme subite ?

SCÈNE II.

LYNCÉE, ÉROX.

ÉROX au fond du théâtre.

Ah dieux !

LYNCÉE.

Qu'entends-je ? Érox ?

ÉROX.

Seigneur, ah ! quelle horreur !

Vos frères ont péri.

LYNCÉE.

Mes frères !

ÉROX.

Tous, seigneur,

Par l'ordre du tyran , par la main de leurs femmes.

LYNCÉE.

O dieux ! qu'ai-je entendu ! Quelles affreuses trames !

ÉROX.

Le lit de l'hyménée est l'autel de la mort.

Au bruit qui se répand d'un si funeste sort,

Je frémis et j'accours : dans son sang chacun nage ;

L'un jette un cri plaintif , l'autre un soupir de rage ;

Celui-ci se relève , et retombe expirant ;

Cet autre est étendu le poignard dans le flanc.

Un seul presque échappé de ce carnage impie

Traînoit d'un pas tremblant les restes de sa vie :

Je vole à son secours , mais sa femme en fureur

L'entend , court , me devance , et lui perce le cœur ;

Il tombe, il reconnoît son épouse homicide,
Pleure, et d'un œil mourant suit encor la perfide.
Toutes courent en foule à leur père inhumain,
L'entourent; le poignard fume encor dans leur main.
Le tyran les embrasse, applaudit à leurs crimes;
Lui-même, impatient de compter ses victimes,
Il accourt, il repaît ses yeux étincelants
Du spectacle cruel de tant de corps sanglants:
On dit que sa fureur d'un oracle s'appuie.
Venez, suivez mes pas, trompez sa perfidie,
Fuyez; de votre sang un barbare altéré...

LYNCÉE.

Ami, c'en est assez; ce bras désespéré...

ÉROX.

Où courez-vous, seigneur?

LYNCÉE, *à part.*

Tu ne jouiras guères...

Où je cours, cher Érox?... Je cours venger mes frères,
Venger mon père, moi, l'hymen, l'humanité,
Les dieux, la foi trahie, et l'hospitalité;
Tout ce qui fut sacré, tout ce qu'un monstre outrage.
Oui, tyran, contre toi tu m'as donné ta rage;
J'en ai besoin : frémis... Que j'aurai de plaisir!
Je vais dans ton vil sang me baigner à loisir,
Et, t'arrachant ce cœur né pour la barbarie,
Te rendre tous les coups qu'ordonna ta furie.

ÉROX.

Dans un danger certain c'est trop vous engager.
Vous périssez, seigneur; fuyez, pour vous venger.
Et que pouvez-vous seul dans ce palais funeste?

Vos frères ne sont plus.

LYNCÉE.

Mon désespoir me reste.

Ma fureur ne peut craindre un tyran odieux;
Et pour moi, contre lui, j'ai ce fer et les dieux.

ÉROX.

Sougez dans quel abyme une rage si vive...

LYNCÉE.

N'arrête point mes pas.

ÉROX.

Souffrez que je vous suive

SCÈNE III.

HYPERMNESTRE, *tenant un poignard d'une main,
et une lampe de l'autre*; LYNCÉE, ÉROX.

LYNCÉE, *reculant avec un étonnement mêlé
d'horreur*.

Ciel! que vois-je?... Hypermnestre un poignard à la main!
Dieux! viendrait-elle aussi pour me percer le sein.
Pour rejoindre Lyncée à ses malheureux frères?

HYPERMNESTRE.

Je cherche ici Lyncée.

LYNCÉE, *désespéré*.

Achève mes misères,

Ose trancher mes jours.

HYPERMNESTRE, *jetant le poignard*.

Je viens pour te sauver.

Quels soupçons! que d'horreurs! Dieux! c'est trop m'éprouver.

(*précipitamment.*)

Pour défendre tes jours j'ai su tromper mon père ;
Oui, j'ai pris dans sa main ce fer, dont sa colère
Alloit sur mon refus armer un autre bras.
Quitte ces lieux cruels où l'on vent ton trépas.
A promettre ta mort j'ai pu forcer ma bouche ,
Juge si ton danger m'épouvante et me touche.
Fuis, hâte-toi.

LYNCÉE.

Pardonne un instant de fureur
A ce cœur abymé dans l'excès du malheur.

HYPERMNESTRE, *rapidement.*

Fuis, dis-je. On veut ta mort ; saisis pour t'en défendre
Les instants qu'on me laisse ici pour te surprendre :
Le roi dans ce dessein s'est éloigné de moi.
Vers ces murs une issue est ouverte pour toi ;
Cours : je n'ai, cher Lyncée, à tant de maux réduite,
D'espoir que dans la nuit, et de bien que ta fuite.

LYNCÉE, *avec impétuosité et fureur.*

Moi, que je fuie ? O ciel ! que me proposes-tu ?
Peux-tu dans ces moments soupçonner ma vertu ?
Quoi ! d'horreurs entouré sous ces lambris profanes,
De mes frères sanglants j'entends gémir les mânes ,
Ici dans tous les miens je me vois égorger,
Et je les trahirois ! Non : je cours les venger.

HYPERMNESTRE.

Les venger ! et sur qui ?

LYNCÉE.

L'ignores-tu ?

HYPERMNESTRE, *avec horreur.*

Barbare!

Quoi! sur mon père? ciel! quelle rage t'égare?

Toi, mon époux, son gendre!... Ah dieux!

LYNCÉE, *furieux.*

Oui, c'est sur lui.

Sur lui-même, ou je suis son complice aujourd'hui :

J'irois jusqu'aux enfers, dans ma fureur extrême,

L'arracher aux tourments, pour me venger moi-même.

Laisse-moi.

HYPERMNESTRE, *tombant aux pieds de son mari, les bras tendus vers lui, tandis qu'il tombe lui-même dans les bras d'Érox, accablé de la douleur de sa femme et de sa propre fureur.*

Ciel! arrête, et vois mon juste effroi :

Je tombe à tes genoux pour un père et pour toi.

LYNCÉE, *relevant sa femme.*

Tu trembles, tu pâlis. Je succombe à tes larmes :

Je vois en frémissant tes mortelles alarmes.

Quoi! ce lâche tyran, cet infame assassin,

Ce monstre impunément m'aura percé le sein?

Je reprends ma fureur : cesse de le défendre.

Tu m'arrêtes, cruelle!

HYPERMNESTRE.

Ah dieux!

LYNCÉE.

Je vais l'attendre.

(précipitamment, de manière qu'Hypermnestre ne puisse pas l'interrompre.)

Le perfide! abuser des serments solennels,

Verser le sang des miens à l'ombre des autels,
 Briser les plus saints nœuds qu'il a formés lui-même,
 Faire servir le ciel à son noir stratagème!
 Eh! ne va point, d'un traître excusant les fureurs,
 M'opposer un oracle et de vaines terreurs.
 Au milieu des forfaits que ce monstre accumule,
 Il ne fut ni craintif, ni foible, ni crédule :
 Il est fourbe et féroce, il est né pour haïr;
 Pour ordonner le crime, il eut l'art de trahir ;
 Il se consulta seul dans les horreurs qu'il ose :
 L'oracle est le prétexte, et sa haine est la cause.

HYPERMNESTRE, *rapidement.*

Non, ne lui prête point cet excès de fureur ;
 L'oracle l'épouvante, et j'ai vu sa frayeur.
 Avec moi jusque-là mon père n'a pu feindre :
 Même en le haïssant, c'est à toi de le plaindre
 Daigne au moins l'éviter.

LYNGÉE, *toujours avec impétuosité.*

Non, je n'écoute rien ;

Il faut que son sang coule, ou qu'il verse le mien.
 De ses noirs attentats l'horreur est découverte ;
 Tous les perfides soins qu'il prendroit pour ma perte,
 Sa garde, ses soldats, rien ne peut m'ébranler :
 Même lorsqu'il peut tout, c'est au crime à trembler.

HYPERMNESTRE, *hors d'elle.*

Je ne me connois plus... Quoi! craindre, en ma misère,
 Le père pour l'époux, et l'époux pour le père!
 Entre quels ennemis suis-je placée? Eh quoi!
 N'aurai-je pu fléchir ni mon père ni toi?
 Toi, t'exposer, te perdre! Ah! puis-je te survivre?

toi, massacrer mon père!... Eh! pourrois-je te suivre.
Voir entrer dans mon lit un parricide époux?

(*plus rapidement.*)

Mais je perds trop de temps à calmer ton courroux;
J'oublie, en te parlant, ton danger que j'augmente
Cruel, vois à quel sort tu réduis ton amante;
Je meurs, si tu péris par un père inhumain;
Mais je renonce à toi, s'il périt par ta main,
Si tu ne pars.

LYNCÉE, *éperdu.*

O dieux! ah! quelle violence!

Ote-moi donc ma haine, en m'ôtant ma vengeance;
Rends-moi les miens, cruelle; au moins étouffe en moi
Leurs lamentables cris que je trahis pour toi.

SCÈNE IV.

HYPERMNESTRE, LYNCÉE, ÉGINE.

ÉGINE, *précipitamment.*

Ah, madame!... Ah, seigneur! vous dans ces lieux encore!
Précipitez vos pas.

HYPERMNESTRE.

Sauve ce que j'adore.

Adieu

LYNCÉE.

Nous séparer! Viens sous un ciel plus doux:
Tu ne fuis qu'un tyran, et tu suis ton époux.

ÉGINE, *toujours rapidement.*

J'ai vu le roi pensif, impatient; je tremble.

HYPERMNESTRE.

C'est un nouveau danger que d'oser fuir ensemble.
Je saurai te rejoindre, et t'en donne ma foi.
Quitte sans moi ces lieux; tu n'y crains rien pour moi :
J'y dois rester encor pour assurer ta fuite.
Je dois, trompant le roi, retarder sa poursuite.
Adieu. Veux-tu te perdre? Ah! cher époux, va, cours :
Je meurs, s'il faut trembler plus long-temps pour tes jours.

LYNCÉE.

Eh bien! je pars, je cède, et je le dois peut-être;
Peut-être ici ma rage échoueroit contre un traître.
Je puis rejoindre encor mon père et nos soldats :
Je pars, mais je revole avec eux sur mes pas;
Mais je reviens ici, sous des dieux moins contraires,
T'enlever, perdre un monstre, et venger tous mes frères.

SCÈNE V.

HYPERMNESTRE, ÉGINE.

HYPERMNESTRE.

Égine, ah! que je crains qu'il ne parte trop tard!
On ne t'observe point; quitte-moi, vois s'il part :
Que le fidèle Érox le conduise et l'entraîne.
Cours, les moments sont chers.

SCÈNE VI.

HYPERMNESTRE.

Ah! je respire à peine.

Grands dieux, veillez sur lui, rassurez mon amour;
Épaississez la nuit, et retardez le jour:
Ces murs, théâtre affreux de malheurs et de crimes,
Ne regorgent que trop de sanglantes victimes;
Éloignez Danaüs, dans ce moment d'effroi.
O cher Lyncée!... ô ciel! si surpris par le roi,
Si, passant par des lieux teints du sang de ses frères,
A ce spectacle horrible, oubliant mes prières,
Lui-même il s'élançoit au-devant du danger!
Je frissonne... Le roi... Que dois-je en présager?
Je n'ose aller vers lui... Je frémis de l'attendre.
Mais quels accents au loin semblent se faire entendre?
Porteroit-on les coups que j'ai crus détournés?
Mes yeux sont obscurcis... mes pas sont enchaînés...
Tous mes sens sont glacés. Où suis-je... Un glaive brille!
Arrête, roi cruel... prends pitié de ta fille.
Mes cris hâtent le coup! Dieux! qu'est-ce que je voi?
Cher époux, ton sang coule, il rejaillit sur moi.
Je me meurs.

SCÈNE VII.

HYPERMNESTRE, DANAUS; IDAS, GARDES.
portant des flambeaux.

DANAUS, *dans le fond du théâtre, à Idas.*

Avançons, j'entends sa voix ; c'est elle.

Je vois à ses sanglots que son bras m'est fidèle :
Elle reste immobile, et ses sens oppressés
Demeurent suspendus, par la douleur glacés.

(Ils s'approchent d'Hypermnestre.)

Hypermnestre, réponds. Suis-je obéi ?

HYPERMNESTRE, *égarée, restant assise.*

Mon père...

Vous voyez... c'en est fait... O douleur trop amère !
Je me suis séparée... Avez-vous pu vouloir... ?
J'ai perdu mon époux ! Je suis au désespoir !
Sort fatal ! Nuit d'horreurs ! Oracle affreux !...

DANAUS.

Va, cesse

D'abandonner ton cœur au remords qui le presse.
Tu viens de m'assurer le repos et le jour,
Tu m'as prouvé ta foi, ton zèle et ton amour :
Tu m'osois résister et trahir ma famille ;
Je ne m'en souviens plus, tu redeviens ma fille.

(Hypermnestre se lève.)

Oublie au sein d'un père un mortel odieux
Que tu n'as immolé que par l'ordre des dieux.
Tu frémis dans mes bras !... D'un vain regret saisie.

Te repens-tu du soin que tu prends de ma vie?
Ne regarde qu'un père, imite en tout tes sœurs.

HYPERMNESTRE.

Ces moments sont affreux, pardonnez à mes pleurs;
Je ne puis retenir ma douleur et ma plainte.

(à part.)

(à Danaüs.)

Je crains de me trahir. De tant de maux atteinte,
Souffrez du moins, seigneur, que j'aïlle loin de vous
Renfermer mes regrets, et pleurer mon époux.

SCÈNE VIII.

DANAUS, IDAS.

DANAUS.

Oui, de ce dernier coup ma haine étoit jalouse;
Il falloit qu'il pérît de la main d'une épouse.
Cet accord d'Hypermnestre avec toutes ses sœurs,
Comme un arrêt du ciel consacre mes fureurs.
Mais c'est peu que ses pleurs m'assurent de son crime :
Pour me croire vengé, je veux voir ma victime.

SCÈNE IX.

DANAUS, IDAS, ARASPE.

ARASPE, *arrivant avec précipitation.*

Seigneur, on vous trahit. Lyncée est échappé.

DANAUS.

Lyncée ! ô ciel ! Lyncée !...

ARASPE.

Oui, vous étiez trompé.

Érox en ces moments hors de ces murs le guide.

DANAUS.

Insensé ! qu'ai-je fait ! O sort ! ah ! la perfide !

Suis-moi. Courons, Idas, réparer mon erreur.

Que cette même nuit le rende à ma fureur.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

Le théâtre est toujours dans la nuit.

SCÈNE I.

HYPERMNESTRE, ÉGINE.

HYPERMNESTRE.

Eh bien! est-il parti? Faut-il que je respire,
Chère ÉGINE?

ÉGINE.

Oui, madame; Érox l'a su conduire
Hors de ces lieux cruels par des secrets chemins.

HYPERMNESTRE.

Ah! je redoute encor mon père et ses desseins.
ÉGINE, il crie aux siens d'une voix formidable :
« Je suis trompé, trahi ; qu'on cherche le coupable. »
Il veut son sang ; il court, de cette soif pressé,
D'autant plus furieux qu'il le croyoit versé,
Qu'il voit que dans ces lieux toute recherche est vaine ;
Et peut-être déjà quelque troupe inhumaine...

ÉGINE.

Bannissez cet effroi, la nuit sert vos souhaits ;
J'ai su, prompt à servir de si chers intérêts,
A déguiser son nom résoudre son courage,
Pour mieux tromper le roi, pour égarer sa rage ;

J'ai même à votre époux pris soin de ménager,
Hors des murs de la ville et loin de tout danger,
Un refuge assuré que le soldat ignore:
Lyncée y prévient le retour de l'aurore.
N'en doutez point, madame, il est en sûreté.

HYPERMNESTRE.

Ah! tu rends quelque calme à mon cœur agité.
Je le perds, mais il vit; je sens moins ma misère.
On se fait, chère Égine, en un sort si contraire,
D'une moindre infortune une ombre de bonheur.

ÉGINE.

Je ne crains que pour vous votre père en fureur :
Vous pardonnera-t-il cet heureux artifice
Qui soustrait sa victime à sa noire injustice,
Et, malgré tant de morts, lui rendant ses terreurs,
Ravit à ses desseins le fruit de tant d'horreurs?
En quels cruels transports va s'exhaler sa rage!
Et comment loin de vous détourner cet orage?
Quel sera votre asile à cet affreux moment?

HYPERMNESTRE.

Je n'ai point cru sauver Lyncée impunément.
J'ai dû tromper mon père. Ah! qu'il me persécute;
Je crains moins son courroux, m'y voyant seule en butte

ÉGINE.

Qu'entends-je? je frissonne. Il s'avance en ces lieux.
Fuyez encor sa vue; il entre furieux.

SCÈNE II.

HYPERMNESTRE, DANAUS, ÉGINE;
GARDES, *portant des flambeaux.*

DANAUS.

Arrête, ingrate, arrête.

ÉGINE.

O rigueur inhumaine!

DANAUS.

Gardes, obéissez, qu'elle-même on l'enchaîne.
Vous, tandis que Lyncee est cherché hors des murs,
Volez, suivez d'Argos tous les détours obscurs;
Et vous, de l'Inachus parcourez les rivages,
Observez les chemins et les secrets passages.
Hâtez-vous; sur vos soins mon salut est fondé,
Toujours pour mon repos vous anez trop tardé.

(*Les gardes sortent.*)

Perfide, je te dois ces alarmes funestes;
Tu sauves un proscrit; c'est moi que tu détestes.
Mes projets, mes périls, mon courroux, mon effroi,
Et les avis des dieux sont méprisés par toi.
Tu me désobéis; c'est peu de cette injure,
Je me vois le jouet de ta lâche imposture:
Tu me promets le sang dont je dois m'abreuver,
Tu cours vers ma victime, et c'est pour la sauver.
Tu m'exposes, cruelle, à la fureur d'un gendre;
Ce que j'en avois crain, je dois bien plus l'attendre.
Sans l'armer contre moi peux-tu le protéger?

L'oracle fût-il faux, suis-je moins en danger?
Et quand j'échapperois à mon sort déplorable,
Fille dénaturée, en es-tu moins coupable?
'Tu deviens parricide après m'avoir bravé,
Et déjà dans ton cœur le crime est achevé.
Peut-être à ce perfide as-tu promis ma tête,
Et tu m'assassinois sans ce bras qui t'arrête.

HYPERMNESTRE.

Vous me faites frémir par ces discours affreux.
D'un forfait inouï nous soupçonner tous deux!
Quoi! vous m'imputeriez... quoi! vous auriez pu croire...
Ah dieux! prenez ma vie, et laissez-moi ma gloire.

DANAUS.

Elle étoit d'obéir sans rien examiner,
Non de juger ton père et de l'abandonner.
Si je te commandois un meurtre illégitime,
Moi seul, devant les dieux, j'étois chargé du crime:
Aveugle que j'étois, sur la foi de tes pleurs
Je croyois te devoir encor plus qu'à tes sœurs;
Bien loin de soupçonner tes plaintes d'artifice,
J'estimois par l'effort le prix du sacrifice.
Pour calmer ta douleur je daignois m'empresser:
Et toi contre mon sein tu te laissois presser;
Et quand tu jouissois de ta feinte hardie,
Je ne te consolais que de ta perfidie.
Tu m'as osé trahir; crains un père irrité,
Crains la peine qu'il doit à l'infidélité.
Parmi mes ennemis faut-il que je te compte!
Tranquille en ma présence, infidèle, sans honte,
Loin du juste remords que tu dois ressentir,

Ne sais-tu que tromper, et non te repentir?

HYPERMNESTRE.

Me repentir! de quoi? D'une trop juste crainte?
 D'un artifice même où vous m'avez contrainte;
 Me repentir, ô dieux! lorsque j'ai préféré
 A de si noirs forfaits un devoir si sacré!
 Moi, mériter qu'un jour avec mes sœurs cruelles
 L'univers me confonde en son horreur pour elles,
 Et maudissant mon nom sans cesse avec le leur,
 Dise: Hypermnestre aux fers a souillé son malheur,
 Par un lâche retour elle s'est démentie,
 Elle a sauvé Lyncee, et s'en est repentie!
 Non, ne l'esperez pas; non, dans ce jour d'effroi,
 Les reproches du cœur ne sont pas faits pour moi.
 Non, ce n'est qu'à mes sœurs d'être en proie aux furies,
 Aux remords dévorants, vautours des cœurs impies;
 Peuvent-elles goûter un instant de repos,
 Elles de leurs époux exécrables bourreaux,
 Elles de qui la main meurtrière et parjure
 A fait rougir l'hymen et frémir la nature?
 Je erois voir chaque époux, plaintif, pâle et sanglant,
 S'offrir les nuits en songe à leur esprit tremblant;
 Je les vois se lever, fuir ces objets funèbres;
 Mais les spectres les suivre à travers les ténèbres,
 Les suivre avec le fer que leurs bras forcenés
 Ont plongé dans le flanc de tant d'infortunés.
 Pour moi, mon seul tourment est la haine d'un père;
 Je souffre d'exciter malgré moi sa colère,
 Mais, punissant sur moi cet époux que je sers,
 Dussiez-vous resserrer, appesantir mes fers,

Me prescrire l'exil, ordonner mon supplice,
L'exil, les fers, la mort, n'ont rien dont je frémissé;
Quand je salue un époux, quand j'ai dû le servir,
Rien ne peut m'arracher même un feint repentir.

DANAUS.

Rebelle! quand ta main m'a refusé sa tête,
Oses-tu bien encor...? Je ne sais qui m'arrête,
Téméraire! oses-tu jusque-là devant moi
Insulter à tes sœurs qui m'ont gardé leur foi;
Et, dans la passion dont s'aveugle ton ame,
Me vanter ta vertu qui n'est rien que ta flamme?

HYPERMNESTRE.

Ma flamme!.. Ah! l'honneur seul dans mon cœur aujourd'hui
De Lyncée en danger auroit été l'appui.
Mais, de ce que j'ai fait, quoique mon cœur m'avoue,
Je ne m'applaudis point, ni ne veux qu'on me loue:
J'ai dû servir l'hymen; mes sœurs l'ont profané,
C'est de leur crime seul qu'on doit être étonné.
Je me suis plainte au ciel, au ciel inexorable,
Qui m'imposoit la loi de paroître coupable;
J'ai rougi qu'il fallût feindre de m'abreuver
De ce sang malheureux que je courois sauver;
J'ai rougi d'employer contre vous l'artifice,
De mes sœurs j'ai craint d'être un instant la complice;
Je hais trop leur fureur pour me la déguiser;
Je ne puis que les plaindre, et non les excuser.

SCÈNE III.

DANAUS, HYPERMNESTRE, IDAS.

IDAS.

On a couru par-tout dans Argos, hors la ville;
La recherche, seigneur, est encore inutile.
Vous le dirai-je? Argos n'a vu qu'en murmurant
Jusque dans ses foyers le satellite errant.
Peut-être sur la mer qui vit périr Égée
Sa barque vole au loin, par les vents protégée;
Peut-être en nos murs même un asile secret
A l'œil qui le poursuit le cache et le soustrait.
Lorsqu'aux rayons du jour la nuit aura fait place,
On pourra du proscrit mieux découvrir la trace;
De vos autres soldats on attend le retour.

DANAUS.

Sors, et viens m'avertir.

HYPERMNESTRE, *à part.*

Dieux, servez mon amour.

SCÈNE IV.

HYPERMNESTRE, DANAUS.

DANAUS.

Ton espoir, infidèle, augmente avec mon trouble;
Tremble d'oser braver un courroux qui redouble.

HYPERMNESTRE.

Ah! peut-être les dieux, témoins de mon effroi,

Veulent dans vos desseins vous tromper après moi.
 Peut-être en ces moments leur justice empressée
 Se jette à ma prière entre vous et Lyncée.
 Une seconde fois ne puis-je le sauver ?
 Votre fille éperdue est loin de vous braver :
 Mais comptez-vous pour rien une nuit si funeste ,
 Si de ce sang proscrit vous ne versez le reste ?
 L'oracle qui l'exige est assez obéi :
 Vous immolez Lyncée en m'arrachant à lui.
 Vos filles plus que vous paroîtront criminelles ,
 D'avoir exécuté vos vengeances cruelles :
 Mais d'un dernier forfait tout le crime est sur vous.
 Souffrez mes vœux au ciel pour qu'il pare vos coups ,
 Pour que de vos fureurs il sauve la victime ,
 Moi d'une affreuse image, et vous d'un nouveau crime.
 Oui, je me flatte encor.
 (*Ici le jour commence à reparoître.*)

SCÈNE V.

LYNCÉE, *enchaîné* ; HYPERMNESTRE,
 DANAUS, GARDES, SOLDATS.

HYPERMNESTRE, *se retournant au bruit, et désespérée.*

Ciel ! quelle horreur me suit !

LYNCÉE, *éperdu.*

(*aux gardes.*)

Dieux ! que vois-je ? Ah, cruels ! où m'avez-vous conduit ?

HYPERMNESTRE.

Lyncée ! ah, malheureux ! coup affreux qui m'accable !

Cher époux !

LYNCÉE.

(à *Hypermnestre.*) (à *Danaüs.*)

Toi, des fers!... Tyran impitoyable!

DANAUS.

As-tu cru m'échapper, tromper, braver un roi?

LYNCÉE.

As-tu cru que je fusse aussi lâche que toi?

Que , timide témoin du trépas de mes frères ,

Par ta fureur livrés à des mains meurtrières ,

Quand par flots jusqu'à moi j'ai vu leur sang couler ,

Mon dessein fût de fuir?... Il fut de t'immoler.

J'y courois; Hypermnestre en pleurs, sur mon passage ,

A retenu mon bras, t'a sauvé de ma rage :

Tu ne dois qu'à ses éris, tu ne dois qu'à ses pleurs

La lumière du jour souillé par tes fureurs ;

Et lorsque son secours t'arrache à ma vengeance ,

Les fers, la mort peut-être en est la récompense!...

Ah dieux!... non , sans mourir je ne puis y penser.

Tyran ! c'est dans tes mains que j'ai pu la laisser!

C'est moi, c'est, par tes coups, son époux qui l'opprime.

(*se retournant vers Hypermnestre.*)

Quel prix de ta vertu!

DANAUS.

Tu vis : voilà son crime.

LYNCÉE.

Voici mon sein, cruel; frappe, que tardes-tu?

Frappe, délivre-la; va, ce coup m'est bien dû.

Je t'ai laissé le jour; j'ai livré mon amante;

J'ai voulu ton trépas; rends ta rage contente;

Frappe, dis-je; ôte-moi ce spectacle d'horreur
De mon épouse aux fers, et d'un tigre en fureur.

DANAUS.

Que tu vas payer cher ton insolente rage!
C'est trop peu de ce fer pour venger mon outrage.
Tu voulois mon trépas; de ce coupable vœu
Toi-même devant moi viens de faire l'aveu :
Tu confirmes ici, par ta fureur ouverte,
Les oracles des dieux qui demandoient ta perte.
Ma haine à mes sujets doit compte de ta mort;
C'est au supplice seul à terminer ton sort.
Holà, gardes.

HYPERMNESTRE.

Mon père!...

LYNCÉE.

Imposteur exécrable,
Tu veux que je paroisse un vil traître, un coupable!
Ah, perfide!

DANAUS.

Soldats, qu'on l'entraîne.

HYPERMNESTRE, *se jetant au-devant des soldats.*

Arrêtez,

Barbares; que d'horreurs! quelles extrémités!
Où me réduisez-vous? tout mon cœur se déchire.
Ah! s'il vous faut du sang, qu'il vive et que j'expire.
Hélas! de tous les siens en apprenant le sort,
Lyncée étoit en proie au plus affreux transport,
Sa rage d'aucun frein ne sembloit retenue;
Mais, seigneur, quand il vit son épouse éperdue
Combattre par des pleurs son courroux trop aigri,

Quand il me vit trembler, il en fut attendri :
 Tout plein de son injure, il promit à mes larmes
 De n'oser se venger que par le sort des armes.
 Les larmes d'une épouse arrêtoient son courroux ;
 Les mêmes pleurs ici ne pourront rien sur vous ?
 De la pitié Lyncée écoutoit le murmure ;
 Il cédoit à l'amour, cedez à la nature.

DANAUS.

Tu m'implores en vain, elle est muette en moi ;
 Ma loi, le nom de père, ont été vains pour toi.
 Me venger, te punir est l'espoir qui me flatte :
 Tu l'aimes, il mourra. C'est perdre trop, ingrate ,
 Ma vengeance en menace et le temps en délais.
 Préparez son supplice aux portes du palais,
 Redoublez son escorte : allez, qu'on les sépare.

LYNCÉE.

Adieu : ma mort te laisse au pouvoir d'un barbare ,
 Mon supplice est affreux.

HYPERMNESTRE.

Je meurs, si tu pérís.

SCÈNE VI.

DANAUS, IDAS.

DANAUS.

Toi, ne perds point de temps, cours, prévien les esprits.
 Répands par-tout le bruit que dans leur perfidie
 Lyncée et tous les siens attentoient à ma vie :
 Qu'instruites du complot mes filles ont pâli ,

Que sans elles l'oracle alloit être accompli ;
Qu'Hypermnestre , insensible à ma perte annoncée ,
Séduite par l'amour , faisoit grace à Lyncée.
De la pitié publique il faut vaincre le cri ;
C'est peu de son trépas ; que son nom soit flétri.
Après ce que j'ai fait , osons tout par prudence ;
Que la raison d'état assure ma vengeance.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

DANAUS, IDAS.

DANAUS.

Eh bien ! pour son supplice a-t-on tout préparé ?

IDAS.

Le bûcher est déjà par le peuple entouré,
Seigneur ; Lyncée y monte en ce moment peut-être.

DANAUS.

C'est peu de son supplice ; as-tu servi ton maître ?
Que produira l'oracle, et ces bruits confirmés
Que ta voix dans Argos par mon ordre a semés ?
De quel œil aujourd'hui sur l'odieux Lyncée
Les peuples verront-ils ma vengeance exercée ?

IDAS.

Par-tout, seigneur, mon zèle a répandu des bruits
Dont vous allez connoître et recueillir les fruits.
On a su que, d'Argos préparant la conquête,
Égyptus à ses fils demanda votre tête,
Et l'on pense aisément que vos gendres cruels
Formoient contre vos jours des complots criminels,
Que de ces attentats le chef ou le complice,
Lyncée, est en effet trop digne du supplice.

D'ailleurs, dit-on, l'oracle exigeoit tant de morts :
Un sang suspect aux rois est versé sans remords ;
L'épargner, quand le ciel l'a montré redoutable ,
C'est se rendre à-la-fois malheureux et coupable.
Mais quelques uns, seigneur, moins superstitieux ,
Osent plaindre Lyncée, et condamner les dieux.

DANAUS.

Que m'importent, Idas, ces discours téméraires !
Peu les tiendront, il est trop d'esprits nés vulgaires ,
Que même avec peu d'art on trompe en sûreté.
Combien sont absorbés sous leur stupidité ,
Ou, des vains préjugés esclaves volontaires ,
Se font de leurs erreurs des vertus nécessaires !
Tout me sert , cher Idas ; l'absence d'Égyptus ,
Des crimes supposé , d'heureux bruits répandus.
Ah ! quel doux sentiment dans mon cœur se déploie !
Lyncée expire, ami, je le sens à ma joie :
Je suis vengé ; je suis au comble de mes vœux.

IDAS.

A pas précipités on s'avance en ces lieux :
Vous êtes délivré d'une race ennemie.

SCÈNE II.

DANAUS, IDAS, ARASPE.

DANAUS.

Araspe, eh bien ! Lyncée a-t-il perdu la vie ?

ARASPE.

Non, seigneur. La révolte est prête à s'allumer.

DANAUS.

Ciel!... Eh bien! je saurai prévenir ou calmer...

ARASPE.

On murmure, seigneur, on s'attendrit, on doute
Du crime de Lyncée; et pour vous je redoute
Ces meurtres de la nuit, votre courroux vengeur,
Les amis de Lyncée, et plus encor, seigneur,
Les fers de votre fille au désespoir livrée,
Devant un peuple ému dont elle est adorée.
Je tremble d'autant plus que ce peuple indompté
A la sédition trop souvent fut porté.
A la pitié qu'il sent se joint un air farouche:
Le cri de la vengeance est dans plus d'une bouche.
Peut-être si Lyncée avoit déjà paru...
J'ai frémi de ce trouble, et je suis accouru.

DANAUS.

Qu'on m'amène Hyperimèstre, allez.

ARASPE.

Et le supplice?

Voulez-vous qu'à l'instant...?

DANAUS.

Si je veux qu'il périsse?

Oui, courez, et soudain qu'on l'immole à leurs yeux,
Que son trépas impose à ces séditions...

Non, ne hasardez rien... Revenez. Oui, qu'il meure,
Mais aux fers, en secret. Obéissez sur l'heure.

(*Araspe sort.*)

SCÈNE III.

DANAUS, IDAS.

DANAUS.

Oui, qu'Argos aujourd'hui, me croyant apaisé,
Nomme clémence en moi ce courroux déguisé.
Et toi, cours, cher Idas; tiens prêtes mes cohortes;
Sur-tout que du palais on défende les portes.
(*Idas sort.*)

SCÈNE IV.

DANAUS.

Quoi! ce vil peuple oser s'armer contre son roi!
Quoi! l'objet du mépris inspire encor l'effroi!
Mais non. J'aurai bientôt arrêté sa furie;
Esclave des objets, sa foiblesse varie;
Au hasard il s'irrite; aveugle en ses efforts,
Et tyran d'un moment, il n'a que des transports.
J'ai cru d'un ennemi par un coup politique
Autoriser la perte en la rendant publique;
Mais puisque son supplice excite leur pitié,
Loin de leurs yeux qu'il meure, et qu'il meure oublié.
Qu'il tarde cependant au courroux qui m'anime
Qu'on ait déjà frappé ma dernière victime!

SCÈNE V.

HYPERMNESTRE, DANAUS.

HYPERMNESTRE, *enchaînée.*

J'accours à vos genoux, seigneur. Qu'ai-je entendu?
Est-ce un songe? est-il vrai que tout est suspendu?
Est-il vrai que votre ame à demi désarmée
Au cri de ma douleur cesse d'être fermée?
Quel secourable dieu, calmant votre courroux,
Veut me rendre à-la-fois mon père et mon époux?...
Mais quoi! vous rappelez votre fille éperdue,
Et de ses pleurs, hélas! vous détournez la vue!
Pardonnez; je frémis, seigneur, en vous parlant:
Le cœur des malheureux n'espère qu'en tremblant.
Terminez-vous mes maux, délivrez-vous Lyncée?

DANAUS.

Qu'oses-tu demander à mon ame offensée?
Moi révoquer l'arrêt! moi suspendre mes coups!
Non, non, il va périr, connois mieux mon courroux.

HYPERMNESTRE.

Il va périr! Eh bien! bravez donc ma prière,
Étouffez les remords, et comblez ma misère;
Sur un dernier proscrit étendez sans pitié
Les étranges fureurs de votre inimitié;
Et dans vos cruautés croyez ne pouvoir prendre
D'espoir que dans sa mort, de paix que sur sa cendre.
Mais vous qui menacez, cruel, tremblez pour vous.
Vous brûlez de verser le sang de mon époux :

Voyez votre danger en ordonnant qu'il meure.
 Vous me l'avez donné, je le perds, je le pleure;
 Tout malheureux qu'il est, sans espoir, sans appui,
 Peut-être votre sort dépend encor de lui;
 Craignez de l'immoler dans Argos attendrie;
 Craignez de soulever tout un peuple en furie.
 Je dois vous avertir, et lui garder ma foi;
 Lyneée est mon époux, Lyncée est tout pour moi.
 Vous n'êtes plus mon roi, vous n'êtes plus mon père;
 Vous-même en abjurez le sacré caractère,
 Et, livrée aux fureurs qu'ici vous exercez,
 Si je sors du respect, c'est vous qui m'y forcez.

(*On entend un bruit de sédition.*)

DANAUS.

Qu'entends-je? ciel! quel bruit! quel tumulte! Perfide,
 C'est toi, c'est ta fureur qui les arme et les guide.

HYPERMNESTRE.

Quels coups vont éclater?

SCÈNE VI.

DANAUS, HYPERMNESTRE, IDAS.

DANAUS.

Est-ce toi, cher Idas?

Mes soldats sont-ils prêts?

IDAS.

Ils marchent sur mes pas.

DANAUS.

Fais avancer ma garde, et revole avec elle.

SCÈNE VII.

HYPERMNESTRE; DANAUS, à la tête de sa garde;
LYNCÉE, à la tête du peuple; ÉROX, IDAS.

LYNCÉE, au peuple.

Arrêtez un moment, au nom de votre zèle;
Je ne veux point, amis, qu'on périsse pour moi.
Érox, veille sur eux, qu'ils soient guidés par toi.
(Ici la garde arrive, Idas à sa tête.)

(à Danaüs.)

Le ciel est juste enfin, il m'arrache à ta haine;
Tyran, tu me vois libre, et ta fureur est vaine:
Ce peuple est soulevé contre tous tes forfaits;
Il a brisé mes fers, il remplit ce palais.
Bourreau de tous les miens, pour combler mon outrage,
Mon épouse est aux fers, mourante par ta rage.
Sans te reprocher rien, je devrois me venger,
T'accabler... Je devrois...

(Il veut s'avancer sur Danaüs. Hypermnestre étend les
bras pour l'arrêter.)

Je tremble à l'affliger.

Elle respecte un nom qui te rend plus infame.
Je l'adore, mais crains d'abuser de ma flamme.
Frémis encor, tyran... Je ne te réponds pas...
Regarde tout ce peuple, il accourt sur mes pas;
Je puis seul arrêter ou pousser sa furie.

HYPERMNESTRE.

Dieux!

LYNCÉE.

Rends-moi mon épouse, ou tremble pour ta vie.

HYPERMNESTRE.

Ah, Lyncée!

DANAUS.

A quel point m'abaissent les destins!

Défendez votre roi, contenez ces mutins.

(*La garde fait un mouvement plus près de Danaüs.*)

LYNCÉE.

Rends-la-moi, dis-je.

HYPERMNESTRE.

Ciel!... Ah, Lyncée! ah, mon père!

Où vous emporte, ô dieux, cette aveugle colère?

Dans cet affreux moment qu'allez-vous hasarder?

DANAUS.

Penses-tu me fléchir, et toi m'intimider?

LYNCÉE.

Quoi! ta rage, barbare...

HYPERMNESTRE.

O jour, ô sort horrible!

DANAUS.

Tu menaces en vain.

LYNCÉE.

C'est trop, monstre inflexible.

Délivrons Hypermnestre, amis, secoudez-moi.

Tremble.

(*Le peuple s'avance et s'arrête.*)

DANAUS.

Tremble toi-même, et d'un plus juste effroi.

(*Il lève le poignard sur sa fille.*)

Ou retiens tout ce peuple, ou voici ma victime.

LYNCÉE, désespéré.

Cruel ! arrête ! O dieux !

DANAUS, *le fer toujours levé.*

Tu me forces au crime :

Fuis avec ces mutins ; fuis , te dis-je , ou frémis.

LYNCÉE, *troublé.*

Où suis-je ? ah , malheureux !

(*Le peuple fait un mouvement en avant.*)

Un moment , chers amis ;

N'avancez pas , voyez mon désespoir extrême ,

Regardez ce poignard levé sur ce que j'aime.

Ah ! tout mon sang se glace en cet affreux danger.

O dieux ! je tiens ce fer , et ne puis me venger.

Ah , barbare !

(*On entend un nouveau bruit de sédition du côté du tyran.*)

SCÈNE VIII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, ARASPE.

ARASPE.

Seigneur , cette porte est forcée ,

Vous n'avez que la fuite ; on couronne Lyncée.

(*Lyncée saisit cet instant de trouble , se précipite vers Hypermnestre par le devant du théâtre. Erox avec le peuple croise la garde de Danaus , le désarme. Danaüs , repoussé du côté opposé , se jette sur l'épée de son confident. Erox l'arrête en lui tenant la pointe du fer sur la poitrine ; Hypermnestre est dans les bras de Lyncée ; le tyran veut ranimer ses soldats , le peuple les met en fuite.*)

LYNCÉE, *s'élançant vers Hypermnestre.*

Échappe à ton tyran.

DANAUS, *arrachant le fer d'Araspe.*

Secondez mes fureurs,

(*Il se tue.*)

Soldats... C'en est donc fait ! tu l'emportes, je meurs.

HYPERMNESTRE, *s'approchant de Danaüs.*

Ah, mon père !

DANAUS.

Ote-toi. Tu redoubles ma rage :

De ton indigne amour ma ruine est l'ouvrage.

J'ai voulu me venger d'Égyptus sur ses fils ;

Je suppose un oracle, et toi tu l'accomplis.

Traîtres qui m'entourez ! Vain courroux ! jour terrible !

O vengeance inutile ! ô destin trop horrible !

Araspe, entraîne-moi de ces funestes lieux,

Je mourrois trop de fois expirant à leurs yeux.

(*On l'emmène.*)

SCÈNE IX.

LYNCÉE, HYPERMNESTRE.

LYNCÉE, *à Hypermnestre qui veut suivre son père.*

Où vas-tu, chère épouse ?

HYPERMNESTRE.

Ah, Lyncée ! il expire,

Je succombe à l'horreur que ce moment m'inspire.

LYNCÉE, *détachant les fers d'Hypermnestre.*

Ah ! du moins, dans ce jour marqué par nos malheurs,

Aux mains de ton époux laisse essuyer tes pleurs.

SCÈNE X.

LYNCÉE, HYPERMNESTRE; ÉROX, *à la tête
d'une troupe d'Argiens.*

ÉROX.

Seigneur, tout est calmé. Les peuples vous demandent :
Vous entendez leurs cris ; venez, ils vous attendent.
Hâtez-vous de répondre à leurs vœux les plus chers :
Argos vous doit un sceptre, ayant brisé vos fers.

LYNCÉE.

Je te suis, cher Érox... Viens, hâtons-nous de rendre
Aux miens que j'ai perdus ce qu'on doit à leur cendre.

FIN D'HYPERMNESTRE.

LA VEUVE
DU MALABAR,
OU
L'EMPIRE DES COUTUMES,
TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,
PAR LEMIERRE;

Représentée pour la première fois le 30 juillet
1770.

AUX
MANES DE DORAT,
MORT

LE JOUR DE LA PREMIÈRE REPRÉSENTATION

DE LA VEUVE DU MALABAR.

O mon ami, tu meurs! Atteinte pressentie!
 Mais dans quel jour je la reçois!
 Époque vraiment inouïe!
Dure fatalité qui dut marquer ma vie,
 Et qui force à parler de soi
 Quand la douleur veut qu'on s'oublie.
Ta dernière pensée a donc été pour moi,
 Et ton dernier vœu pour ma gloire¹!
Ce trait peut-il jamais sortir de ma mémoire
 Et de ce cœur qui fut à toi?
La peine et le plaisir, telle est la loi commune,
S'étoient toujours suivis, précédés tour-à-tour:
Le bonheur pour moi seul est dans le même jour
 Étouffé sous mon infortune.
Quelle joie en mon ame eût pu trouver accès?
Mon laurier!... Qu'ai-je dit? la tige en est flétrie,

¹ « Qu'on m'apprenne le plus tôt qu'il se pourra le succès
« de la *Veuve du Malabar*, cela me fera passer une bonne
« nuit. » *Voilà les dernières paroles de M. DORAT.*

J'en ai vu sortir ton cyprès;
J'ai bu la céleste ambrosie
Dans le vase amer des regrets.

Absent, je te cherchois d'un œil involontaire,
A ce spectacle où tu cueillis
La palme du *Célibataire*,
En dépit de tes ennemis;
A ce théâtre où le suffrage

De ton esprit exempt des mouvements jaloux
Eût au destin de mon ouvrage
Ajouté des charmes si doux.
Mais tu n'es plus, et de ténèbres

J'ai vu couvrir la scène en ces cruels moments :
Au lieu des applaudissements,
Je n'ai plus entendu que des hymnes funèbres;
Au lieu de jouir, j'ai frémi.

La douleur remplissoit mon ame;
Et des pleurs que peut-être a fait verser mon drame,
J'ai détourné le cours vers l'urne d'un ami.
Eh! quel mortel, ô gloire, épris de ton phosphore,
Par la publique voix aux cieux fût-il porté,
Dans les pertes du cœur peut respirer encore
Les parfums de la vanité?

Malheur irréparable! ami doux et facile,
Nouveau Quintilius à jamais regretté,
Tu manqueras sans cesse à mon cœur attristé:
Par ma douleur au moins j'imiterai Virgile.

Lorsque privé de Colardeau,
Tu jetois des fleurs sur sa cendre,
Ah! comme lui dans le tombeau,

Tu devois donc sitôt descendre!
Comme lui, jeune encor, dans ta course arrêté,
Objet d'intérêt et d'alarmes,
Tu devois pour les arts, pour la société,
Rouvrir une source de larmes!
Aussi fécond qu'Ovide, et souvent son rival,
En graces où trouver ton maître,
En honnêteté ton égal?
Déjà ton nom célèbre, et si digne de l'être,
Ornoit mes vers. Ah! dans ce jour de deuil
Devoit-il donc y reparoître,
Pour t'y montrer dans le cercueil?

PERSONNAGES.

LANASSA, veuve du Malabar.

FATIME, confidente de la veuve.

LE GRAND BRAMINE.

LE JEUNE BRAMINE.

UN BRAMINE.

LE GÉNÉRAL FRANÇAIS.

UN OFFICIER FRANÇAIS.

UN OFFICIER INDIEN.

BRAMINES.

PEUPLE indien.

OFFICIERS français.

SOLDATS.

La scène est dans une ville maritime, sur la côte
du Malabar.

LA VEUVE DU MALABAR, TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

LE GRAND BRAMINE, LE JEUNE BRAMINE,
UN BRAMINE.

LE GRAND BRAMINE.

Un illustre Indien a terminé sa vie :
Sachez donc si sa veuve, à l'usage asservie,
Conformant sa conduite aux mœurs de nos climats,
Dès ce jour met sa gloire à le suivre au trépas.
C'est un usage saint, inviolable, antique ;
Et la religion, jointe à la politique,
Le maintient jusqu'ici dans ces états divers
Que traverse le Gange et qu'entourent les mers.
Allez. Je vous attends.

(*Le bramine sort.*)

SCÈNE II.

LE GRAND BRAMINE, LE JEUNE BRAMINE.

LE GRAND BRAMINE.

Oui, c'est vous dont le zèle
Conduira de sa mort la pompe solennelle.

LE JEUNE BRAMINE.

Quoi ! les Européens, accourus vers nos ports,
De leurs vaisseaux nombreux investissent ces bords ;
Tant de foudres lancés sur les murs de la ville
De leurs coups redoublés ébranlent notre asile ;
Et c'est peu qu'aujourd'hui la guerre et ses fureurs
Fassent de ce rivage un théâtre d'horreurs !
Au milieu des dangers, au milieu des alarmes ,
Que répand dans nos murs le tumulte des armes ,
Nous préparons encore un spectacle cruel ,
Qui me plonge d'avance en un trouble mortel ;
Nous dressons ces bûchers, consacrés par l'usage ,
Qui font du Malabar fumer au loin la plage !
Non, je dois l'avouer, je ne pourrai jamais
Accoutumer mes yeux à de pareils objets.
Eh ! ne peut-on sauver la victime nouvelle ?
Son époux dans ces lieux n'est point mort auprès d'elle :
Elle ne l'a point vu dans ces derniers moments ,
Si puissants sur notre ame et sur nos sentiments ,
Où d'une épouse en pleurs l'époux qui se sépare
Exige de sa foi cette preuve barbare ;
Où, dans l'illusion d'un douloureux ennui,

Elle voit comme un bien de mourir avec lui.

LE GRAND BRAMINE.

Qu'importe qu'en mourant il n'ait point reçu d'elle
Le serment de le suivre en la nuit éternelle?
Pensez-vous que, du sang dont on sait qu'elle sort,
Elle puisse à son gré disposer de son sort?
Au nom de son époux, sa famille inquiète,
L'environne déjà pour exiger sa dette;
L'affront dont en vivant elle se couvrirait
Sur ses tristes parents à jamais s'étendrait,
Et, de sa propre gloire une fois dépouillée,
Que faire de la vie après l'avoir souillée?
Où seroit son espoir? Sans honneur et sans biens,
Devenue et l'esclave et le rebut des siens,
Vile à ses propres yeux, dans cet état servile,
Ou plutôt dans l'horreur de cette mort civile,
Elle ne traîneroit que des jours languissants,
S'abreuveroit de pleurs, et mourroit plus long-temps.

LE JEUNE BRAMINE.

Il est vrai; cependant, pour peu qu'on soit sensible,
Avouez avec moi qu'il doit paroître horrible
Qu'on réserve à la femme au si funeste sort,
Et qu'elle n'ait de choix que l'opprobre ou la mort.
Les lois mêmes contre elle ont pu fournir ces armes!
La femme en ces climats n'a pour dot que ses charmes,
Et l'époux s'en arroe un empire odieux,
Qu'il laisse à ses enfants lorsqu'il ferme les yeux.
Il faut qu'elle périsse, ou bien leur barbarie
Ose lui reprocher d'avoir aimé la vie,
L'en punir, la priver avec indignité

Des droits toujours sacrés de la maternité.
Eh quoi ! pour honorer la cendre de leur père,
Ont-ils donc oublié que sa veuve est leur mère ?

LE GRAND BRAMINE.

Et vous, ignorez-vous sous quel sceptre d'airain
L'usage impérieux courbe le genre humain ?
Observez le tableau des mœurs universelles,
Vous verrez le pouvoir des coutumes cruelles.
L'empereur japonois descendant chez les morts
Trouve encor des flatteurs pour mourir sur son corps ;
Les enfants, pour périr ou vivre au choix du père,
Ailleurs sont désignés dans le sein de leur mère.
Le Massagète immole, et c'est par pitié,
Son père qui languit sous la caducité ;
Le sauvage vieilli, dans sa douleur stupide,
De son fils qu'il implore obtient un parricide ;
Sur les bords du Niger l'homme est mis à l'encaen ;
En montant sur le trône, on a vu le sultan
Au lacet meurtrier abandonner ses frères ;
Et dans l'Europe même, au centre des lumières,
Au reste de la terre un honneur étranger,
De sang froid, pour un mot, force à s'entr'égorgier.

LE JEUNE BRAMINE.

Ainsi l'exemple affreux des coutumes barbares
Autorise et maintient des excès si bizarres ;
Ainsi, quand des autels la femme ose approcher,
Les flambeaux de l'hymen sont ceux de son bûcher.
Du destin qui l'attend l'horreur anticipée
Se présente sans cesse à son ame frappée ;
Esclave de l'époux, même lorsqu'il n'est plus,

Liée encor des nœuds que la mort a rompus,
Entendez-la crier d'une voix lamentable :
Cruels, qu'avez-vous fait par un arrêt coupable ?
Hélas ! déjà le ciel nous impose en naissant
Un tribut de douleurs dont l'homme fut exempt ;
Et votre aveugle loi, votre ame injuste et dure,
Ajoute encor pour nous au joug de la nature ;
Et, bien loin d'adoucir, de plaindre notre sort,
C'est vous qui nous donnez l'esclavage et la mort !

LE GRAND BRAMINE.

Quel langage inouï ! quelle erreur te domine !
N'es-tu donc dans le cœur Indien ni bramine ?
La femme naît pour nous, et, par un fol égard,
Tu veux que dans l'hymen elle ait ses droits à part !
Prends-tu les préjugés des nations profanes ?
On doit tout à l'époux, on doit tout à ses mânes.
Elle-même a senti dans ses attachements
Le prix qu'elle doit mettre à ces grands dévouements :
L'appareil des bûchers et leur magnificence
Ne peut appartenir qu'à la fière opulence ;
Mais la veuve du pauvre accompagne le mort,
Se couvre de sa terre, et près de lui s'endort.
Même dans ces cantons, où la loi moins sévère
Se relâche en faveur de l'épouse vulgaire,
Celle qui croit sortir d'un assez noble sang
Réclame les bûchers comme un droit de son rang.
Reculé dans les temps, et vois dans l'Inde antique
Combien l'on a brigué ce trépas héroïque.
Souge au fils de Porus ; remets-toi sous les yeux
Des veuves de Cèteus le combat glorieux :

L'une, à qui de l'hymen aucun gage ne reste,
Tire son droit de mort d'un état si funeste;
L'autre, du gage même enfermé dans son sein;
Et celle que la loi force à céder enfin,
Qui se voit enlever le trépas qu'elle envie,
N'entend qu'avec horreur sa sentence de vie.
Tu les plains de mourir, toi qui connois nos lois,
Ces victoires sur nous, ces maux de notre choix!
Ici tout est extrême. Eh! vois nos solitaires,
Des fakirs, des joghis les tourments volontaires.
Vois chacun d'eux dans l'Inde à souffrir assidu;
L'un, le corps renversé, dans les airs suspendu,
Sur les feux d'un brasier, pour épurer son ame,
L'attiser de ses bras balancés dans la flamme;
Les autres, se servant eux-mêmes de bourreaux,
Se plaire à déchirer tout leur corps par lambeaux;
L'autre habiter un antre ou des déserts stériles;
Sous un soleil brûlant plusieurs vivre immobiles;
Celui-ci sur sa tête entretenir les feux
Qui calcinent son front en l'honneur de nos dieux.
Vois sur le haut des monts le bramane en prières,
Pour vaincre le sommeil s'arracher les paupières;
Quelques uns se jeter au passage des chars,
Écrasés sous la roue, et sur la terre épars :
Tous abrégér la vie, et souffrir sans murmure;
Tous braver la douleur, et dompter la nature.

LE JEUNE BRAMINE.

Ah! du moins à souffrir aucun d'eux n'est contraint,
Ne gémit de ses maux, et ne veut être plaint :
Mais ici par l'honneur la femme est poursuivie;

:



Il la force, en tyran, d'abandonner la vie.
 Pardonnez, j'avois cru qu'exposés aux malheurs,
 Sans appeler à nous la mort ni les douleurs,
 Ce devoit être assez pour la constance humaine,
 De supporter les maux que la nature amène :
 D'explicables lois, par de secrets liens,
 Sur la terre ont uni les maux avec les biens ;
 Mais de l'insecte à l'homme on peut assez connoître
 Que le soin de soi-même est l'instinct de chaque être.
 Les dieux comme immortels, et sur-tout comme heureux,
 A tout être sensible ont inspiré ces vœux :
 L'homme, l'homme lui seul, dans la nature entière,
 A porté sur lui-même une main meurtrière ;
 Comme s'il étoit né sous des dieux malfaisants,
 Dont il dût à jamais repousser les présents.
 Ah ! la secrète voix de ces êtres augustes
 Crie au fond de nos cœurs, soyez bons, soyez justes ;
 Mais nous demandent-ils ces cruels abandons,
 Ce mépris de nos jours, cet oubli de leurs dons ?
 Cette haine de soi n'est-elle point coupable ?
 Qui se hait trop lui-même aime peu son semblable :
 Et le ciel pourroit-il nous avoir fait la loi
 D'aimer tous les humains, pour ne haïr que soi ?

SCÈNE III.

UN BRAMINE, LE GRAND BRAMINE, LE
JEUNE BRAMINE.

LE GRAND BRAMINE.

Eh bien ! qu'avez-vous su ? Cette veuve fidèle
Aux mânes d'un époux se sacrifiera-t-elle ?
A-t-elle enfin promis ?

LE BRAMINE.

Même dès aujourd'hui
Elle va s'immoler et se rejoindre à lui.
Ses parents l'entouroient et ne l'ont point quittee ;
Mais leur voix ne l'a pas long-temps sollicitée :
De l'hymen qui l'engage elle sent le pouvoir ;
En apprenant sa perte , elle a vu son devoir.
La femme à nos bûchers , fière ou pusillanime ,
Ou s'avance en triomphe , ou se traîne en victime ;
Celle-ci , sans mêler par un bizarre accord
Les marques de la joie aux apprêts de sa mort ,
Mais aussi sans gémir et sans être abattue ,
Paroît à son trépas seulement résolue :
Quoique si jeune encor , d'un cœur ferme , dit-on ,
Elle fait de sa vie un sublime abandon.

LE GRAND BRAMINE.

Je n'espérois pas moins ; et je vois sans surprise ,
Sur-tout dans ces moments , sa conduite soumise.
Le siège avance , amis ; l'Européen jaloux ,
Au métier des combats plus exercé que nous ,

Plus habile en effet, ou plus heureux peut-être,
 Dans nos remparts forcés est près d'entrer en maître :
 De la loi des bûchers maintenons la rigueur,
 Et qu'après la conquête elle reste en vigueur.
 Cette veuve bientôt se rendra-t-elle au temple?

LE BRAMINE.

Oui, vous allez la voir donner un grand exemple.
 Tout le peuple s'empresse autour de ces lieux saints.

LE JEUNE BRAMINE.

Elle va donc mourir ! Hélas ! que je la plains !
 Brillante encor d'attraits, et dans la fleur de l'âge,
 Ah ! qu'il est douloureux d'exercer ce courage,
 Et d'éteindre au tombeau des jours remplis d'appas,
 Que la nature encor ne redemandoit pas !
 Des usages ainsi l'innocence est victime :
 Ce n'est point seulement par la haine et le crime
 Que la cruauté règne, et proscriit le bonheur ;
 C'est sous les noms sacrés de justice, d'honneur,
 De piété, de loi ; la coutume bizarre
 A su légitimer l'excès le plus barbare ;
 Et, par un pacte affreux, le préjugé hautain
 A soumis l'être foible au mortel inhumain.
 Pour le bonheur commun ils n'ont point su s'entendre :
 Au lieu de s'entr'aider par l'accord le plus tendre,
 Aux peines de la vie ils n'ont fait qu'ajouter ;
 Ils ont mis leur étude à se persécuter.
 Non, les divers fléaux, tant de maux nécessaires,
 Dont le ciel en naissant nous rendit tributaires,
 Dont l'homme ne peut fuir ni détourner les traits,
 Ne sont rien près des maux que lui-même il s'est faits.

LE GRAND BRAMINE.

Entends une autre voix qui te parle et te crie :
Qu'attends-tu de ce monde ? est-ce là ta patrie ?
Nous naissons pour les maux , n'en sois point abattu ;
Apprends que sans souffrance il n'est point de vertu.
De Brama , dans ce temple , entends la voix terrible :
Tu deviens sacrilège , et tu te crois sensible.

LE JEUNE BRAMINE.

Ah ! si dans d'autres mains ici vous remettiez...

LE GRAND BRAMINE.

Vous êtes le dernier de nos initiés ;
C'est à vous au bûcher de guider la victime ,
Et d'affermir encor le zèle qui l'anime.
Cet honneur vous regarde ; allez donc aux lieux saints
L'attendre , et suivre en tout mes ordres souverains.
La loi veut , il suffit ; courbez-vous devant elle ;
Soyez humble du moins , si vous n'êtes fidèle.

(Le jeune bramine sort.)

SCÈNE IV.

UN BRAMINE, LE GRAND BRAMINE, UN
OFFICIER DU GOUVERNEUR.

LE GRAND BRAMINE.

Quel sujet si pressant vous amène vers nous ?

L'OFFICIER.

L'ordre du gouverneur.

LE GRAND BRAMINE.

Eh bien ! qu'annoncez-vous ?

L'OFFICIER.

Il pense et vous prévient qu'il faut que l'on diffère
L'appareil du bûcher, pour ne pas se distraire
Du soin plus important de défendre nos murs;
Il croit que ces moments sont déjà trop peu sûrs.
D'ailleurs, vous le voyez, ce temple, votre asile,
S'élève entre le camp et les murs de la ville;
Du bûcher allumé les feux étincelants
Brilleroient de trop près aux yeux des assiégeants.
Le gouverneur craindrait une cérémonie
Qui de l'Européen révolte le génie.

LE GRAND BRAMINE.

Allez, dans un moment je vais l'entretenir.

SCÈNE V.

LE GRAND BRAMINE ET LES BRAMINES.

LE GRAND BRAMINE, *aux bramines.*

Attendre! différer ce qu'il faut maintenir!
Quel est donc son dessein? quand on craint la conquête,
A conserver nos mœurs est-ce ainsi qu'on s'apprête?
De sa fausse prudence il faut nous défier,
Lui-même à mon dessein je le vais employer.
Oui, quoi que dans ce jour le gouverneur propose,
De Brama sur ces bords soutenons mieux la cause;
Loin que le sacrifice en ces lieux attendu,
Pour le siège un moment doive être suspendu,
Ah! n'est-ce pas plutôt par de tels sacrifices
Qu'il faut à nos guerriers rendre les dieux propices?

Cet usage établi par la nécessité
Par la religion fut encore adopté,
Et la loi des bûchers une fois rejetée,
Où s'arrêteroit-on? Une coutume ôtée,
L'autre tombe; nos droits les plus saints, les plus chers,
Nos honneurs sont détruits, nos temples sont déserts.
Plus la coutume est dure, et plus elle est puissante;
Toujours devant ces lois de mort et d'épouvante
Les peuples étonnés se sont courbés plus bas :
Si ces étranges mœurs n'étoient dans nos climats,
Quel respect auroit-on pour le bramane austère?
Des maux qu'il s'imposa la rigueur volontaire
Seroit traitée alors de démente et d'erreur;
Mais quand d'autres mortels, imitant sa rigueur,
Portent l'enthousiasme à des efforts suprêmes,
Et savent comme nous se renoncer eux-mêmes,
Alors le peuple admire, il adore et frémit;
L'ordre naît, l'encens fume, et l'autel s'affermir.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

LA VEUVE, FATIME.

FATIME.

Madame, à quelle loi vous êtes-vous soumise !
Je frémis d'y penser !

LA VEUVE.

Reviens de ta surprise.

Tu naquis dans la Perse, et sous un ciel plus doux ;
Tu conçois peu les mœurs que tu vois parmi nous.
Mais, Fatime, à son sort Lanassa dut s'attendre :
Dans ces tombes de feu d'autres ont su descendre ;
Je n'en puis être exempte ; et ces murs, ces rochers,
Sont noircis dès long-temps par les feux des bûchers.

FATIME.

Votre malheur m'accable, et vous semblez tranquille.

LA VEUVE.

Mon époux ne vit plus ; de la terre il m'exile.

FATIME.

Les regrets qu'il vous laisse ont-ils pu, dans ce jour,
Jusque-là de la vie éteindre en vous l'amour ?

Qu'importe à votre époux, à son ombre insensible,
De vos ans les plus beaux le sacrifice horrible?
Autant que vous l'aimiez s'il vous aimoit, hélas!
Auroit-il exigé...

LA VEUVE.

Tu ne m'entendois pas :

L'honneur est mon tyran, il asservit mon ame;
On vivre dans la honte, ou mourir dans la flamme,
Je n'ai point d'autre choix, c'est la loi qu'on nous fit

FATIME.

Elle est injuste, affreuse.

LA VEUVE.

Eile existe, il suffit.

FATIME.

Comment a-t-on souffert cette loi meurtrière?
Quelle femme assez foible y céda la première,
Et prit, sur le bûcher de son barbare époux,
Ce parti de douleur, embrassé jusqu'à vous?
L'époux traîne à la mort son épouse fidèle;
Mais lui, lorsqu'il survit, s'immole-t-il pour elle?
Au-delà du tombeau lui garde-t-il sa foi?
Quel droit de vivre a-t-il, que d'avoir fait la loi?
Sans peine il l'imposa sur un sexe timide,
Tandis qu'il s'affranchit de ce joug homicide.

LA VEUVE.

Je renonce à la vie, ainsi le veut l'honneur.
Hélas! j'ai renoncé dès long-temps au bonheur;
Tu vois ma destinée et ma douleur profonde,
Lanassa n'a connu que des malheurs au monde.
Le veuvage et l'hymen, tout est affreux pour moi.

FATIME.

Qu'entends-je? ma surprise égale mon effroi.
Eh quoi! dans votre hymen vous n'étiez point heureuse?

LA VEUVE.

Non : tu ne connois pas mon infortune affreuse.

FATIME.

Au fond de votre cœur quel désespoir j'ai lu!
Vous me cachez vos pleurs.

LA VEUVE.

Le ciel n'a pas voulu...

FATIME.

Parlez : quelle douleur trop long-temps renfermée...

LA VEUVE.

Fatime, il est trop vrai, j'aimois, j'étois aimée.
Jour sinistre où, du Gange abandonnant les ports,
Nous partîmes d'Ougly pour habiter ces bords.
Vaisseau non moins funeste, où le sort qui m'accable
M'offrit, pour mon malheur, un guerrier trop aimable.
Tu viens de m'arracher le secret de mes pleurs,
Je t'ai trop découvert l'excès de mes douleurs.
Malheureuse! pourquoi, dans les mœurs malabares,
Tous les Européens nous semblent-ils barbares?
Fatime, ah! que mon père avec un étranger,
Sans violer nos lois, n'a-t-il pu m'engager!
Ou pourquoi força-t-il sa fille infortunée
A former les liens d'un cruel hyménée?

FATIME.

Grands dieux! Et votre époux vous immole aujourd'hui!
Quoi! vous ne l'aimiez point, et vous mourez pour lui!
Son trépas rompt le cours de vos jeunes années;

Il dévore en un jour toutes vos destinées !
Votre bûcher, dressé sous cet horrible ciel,
Va servir de trophée aux mânes d'un cruel ;
Le sort vous en délivre, et sa faveur est vaine !

LA VEUVE.

Ta plainte l'est bien plus.

FATIME.

Vous redoublez ma peine

Mais où vit votre amant ?

LA VEUVE.

J'ignore son destin ;

Mais je sais qu'il m'aima, qu'il desira ma main ,
Qu'il me fut arraché, qu'il fallut me contraindre ,
Étouffer un amour que je ne pus éteindre ;
Que ce fatal amour, vainement combattu ,
Malgré moi se réveille, et trouble ma vertu.
Dans tout autre pays, hélas ! si j'étois née,
Je cessois d'être esclave et d'être infortunée :
Celui qui m'eût contrainte à passer dans ses bras
M'auroit laissée au moins libre par son trépas ;
J'aurois eu quelque espoir, fût-il imaginaire ,
De retrouver un jour celui qui m'a su plaire ;
Et cette illusion , soulageant mon ennui ,
M'eût encor tenu lieu du bonheur d'être à lui.
Aujourd'hui, tout m'accable et tout me désespère ;
Mes vœux, mes souvenirs, une image trop chère ,
L'hymen qui m'enchaîna, le nœud qui m'étoit dû ,
Et ce que j'ai souffert, et ce que j'ai perdu ;
Pour celui que j'aimois lorsque je n'ai pu vivre ,
C'est un autre au tombeau qu'en ce jour je vais suivre.

Je meurs , c'est peu , je meurs dans un affreux tourment ,
Pour rejoindre l'époux qui m'ôta mon amant.

FATIME.

Ah ! que m'apprenez-vous ?

LA VEUVE.

J'en ai trop dit , Fatime.

Excuse , époux cruel , excuse ta victime :
Ce cœur toujours soumis , quoique tyrannisé ,
Suit l'étrange devoir par ta mort imposé ;
Je ne balance point à mourir sur ta cendre ,
N'exige point de moi de sentiment plus tendre.
Si tu fis mes malheurs , qu'il te suffise , hélas !
Que je te sois fidèle au-delà du trépas :
Je t'ai fait de ma vie un premier sacrifice ,
Qui de ma mort peut-être égale le supplice :
J'ai pendant mon hymen dévoré mes ennuis ,
Et la plainte est permise à l'état où je suis.

FATIME.

Après un tel hymen , quel étrange partage !

LA VEUVE.

Si tu m'aimes encor , laisse-moi mon courage :
J'en ai besoin , Fatime , et n'ai plus d'autre bien.
Mais ne révèle point ce funeste entretien :
Ah ! j'atteste le ciel que j'aurois avec joie
Subi pour mon amant la mort où l'on m'envoie.
Et qu'on m'eût vue alors , perdant tout sans retour.
Sans consulter l'honneur , m'immoler à l'amour.
Du moins celui , Fatime , à qui je fus ravie
N'est pas témoin des maux qui terminent ma vie ;
Il ne saura jamais , je meurs dans cet espoir ,

Ce que m'aura coûté mon funeste devoir.

FATIME.

Ciel ! je vois de ce temple avancer un ministre :
Je lis la cruauté dans son regard sinistre.

SCÈNE II.

LE JEUNE BRAMINE, LA VEUVE,
FATIME.

FATIME, *au jeune bramine.*

Eh bien ! qu'annoncez-vous ? Sans doute le trépas,
Le deuil et la terreur, accompagnent vos pas :
Venez-vous réclamer une affreuse promesse ?
Venez-vous de mes bras arracher ma maîtresse ?

LA VEUVE.

Laisse-nous.

SCÈNE III.

LE JEUNE BRAMINE, LA VEUVE.

LE JEUNE BRAMINE.

Je reçois ainsi des deux côtés
Des reproches cruels et si peu mérités.
Vous me croyez, madame, inhumain, inflexible,
Tandis qu'à notre chef je paroiss trop sensible.
Ses regards, attachés au séjour éternel,
Semblent ne plus rien voir dans le séjour mortel ;
Et, devant les objets que les cieux lui retracent,
Les peines de ce monde et la pitié s'effacent.
Je ne m'en défends point, je suis trop loin de lui ;
Je sens que je suis né pour souffrir dans autrui :

J'obéis à mon cœur, et quand je le consulte,
 Je ne crois point trahir mon pays ni mon culte.
 Mais sur mes sentiments quel douloureux effort!
 C'est moi qui dois, grands dieux! vous conduire à la mort,
 Moi qui, rempli d'horreur pour ce barbare office,
 Renverserois plutôt l'autel du sacrifice,
 Cet odieux bûcher, le premier qu'en ces lieux
 Une aveugle coutume aura mis sous mes yeux.
 Hélas! plus je vous vois, plus mon ame attendrie
 Répugne à cet arrêt qui vous ôte la vie.

LA VEUVE.

Quel est cet intérêt qui vous parle pour moi?
 Est-ce à vous dans ce temple à montrer tant d'effroi?
 Comment à ces autels celui qui se destine
 Prend-il l'engagement sans l'esprit du braminc?
 Ou comment, né sensible, est-on associé
 A des cœurs qui font vœu d'étouffer la pitié?

LE JEUNE BRAMINE.

Hélas! de ses destins quel mortel est le maître?
 Je fus infortuné du jour qui me vit naître.
 Faut-il que le mortel qui prévint mon trépas
 M'ait ici du Bengale apporté dans ses bras?
 Faut-il avoir sitôt, pour voir votre misère,
 Perdu l'infortuné qui m'a servi de père?
 Orphelin par sa mort, à moi-même livré,
 Dans ces murs, dans ce temple à peine suis-je entre
 Je trouve donc par-tout un usage sinistre;
 J'échappe à l'un, de l'autre on me fait le ministre.

LA VEUVE.

Eh! qui vous poursuivoit?

LE JEUNE BRAMINE.

L'usage meurtrier

Qui trois jours fait suspendre aux branches d'un palmier
Tout enfant nouveau-né dont la lèvre indocile
Fuit le premier soutien de son être fragile.
Qu'il refuse le sein par trois fois présenté,
Dans les ondes du Gange il est précipité.
J'allois périr ! Où vont mes plaintes importunes ?
Je ne dois m'attendrir que sur vos infortunes,
Et c'est de mes malheurs que je vous entretiens.

LA VEUVE.

Le récit de vos maux vient d'ajouter aux miens.
De ma famille, ô ciel ! quelle est la destinée !
Loin de ces tristes bords, aux lieux où je suis née,
Au temps dont vous parlez, un des miens moins heureux
Fut proscrit sans pitié par cet usage affreux.
Je vais être à mon tour d'un autre usage étrange
Victime au Malabar, comme lui sur le Gange ;
Et nous aurons péri dans des lieux différents,
Mon frère à son aurore, et moi dans mon printemps.

LE JEUNE BRAMINE.

Votre frère, madame ! il périt au Bengale ?
Telle étoit dans Ougly mon étoile fatale.

LA VEUVE.

Dans Ougly ? quel rapport !

LE JEUNE BRAMINE.

C'est là que je suis né.

LA VEUVE.

C'est là que pour souffrir le jour me fut donné.

LE JEUNE BRAMINE.

Eh! qui donc êtes-vous?

LA VEUVE.

Lanassa fut mon père.

LE JEUNE BRAMINE.

Ah, ma sœur!

LA VEUVE.

Dieux!

LE JEUNE BRAMINE.

Embrasse et reconnois ton frère.

LA VEUVE.

Toi, mon frère! ô surcroît de rigueur dans mon sort!

Je t'ai donc reconnu quand je vais à la mort!

Où sommes-nous? Ah dieux!

LE JEUNE BRAMINE.

Le ciel se manifeste.

LA VEUVE.

En quel jour nous rejoint la colère céleste!

Ah, cruel! dont le sort vient de m'être éclairci,

Rends-moi cet inconnu qui me plaignoit ici.

LE JEUNE BRAMINE.

Que me dis-tu?

LA VEUVE.

Vois donc, vois quelle est ma misère!

Tu dois vouloir ma mort, si tu naquis mon frère.

LE JEUNE BRAMINE.

Moi vouloir ton trépas! quel délire! ah, ma sœur!

LA VEUVE.

Si je le suis, commence à me fermer ton cœur.

Le frère exhorte ici la sœur au sacrifice;

Mon honneur et le tien veulent qu'il s'accomplisse.
Ma famille t'attend autour de mon bûcher;
Il ne t'est plus permis de te laisser toucher.
Le droit du sang n'est rien, tu dois être barbare :
Ce qui rapproche ailleurs est ce qui nous sépare ;
L'ordre de la nature est renversé pour nous ;
Et de frère et de sœur les noms toujours si doux
Perdent entre nous deux leur charme, leur empire,
Se tournent contre nous, et veulent que j'expire.

LE JEUNE BRAMINE.

Mes yeux sont dessillés, je te dois mon secours;
Je ne connois plus rien que le soin de tes jours.
Que m'importent vos lois? que me fait votre usage?
De tout braver pour toi je me sens le courage.
Tu m'opposes en vain l'exemple des cruels
Qui, pour hâter ta mort, t'assiègent aux autels.
Tu l'as vu, de ta fin la douloureuse attente,
Quoique étranger pour toi, me glaçoit d'épouvante;
Et cette humanité dont j'écoutois la voix
Mélée au cri du sang auroit perdu ses droits!
Si l'homme a sur ces bords renversé la nature,
Rétablissons pour nous la loi qu'il défigure :
Non, ce n'est pas à moi, sans doute, après mon sort,
A devoir respecter des coutumes de mort.
Si j'ai pensé jadis périr loin de ces plages,
Victime comme toi des barbares usages,
De malheurs entre nous cette conformité,
Va, ne me permet point l'insensibilité.
Je ne suis point ce frère inflexible et barbare
Qu'endurcissent nos mœurs, que la demence égare;

Je suis par la nature un cœur simple entraîné,
Je suis le frère enfin que le ciel t'a donné.

LA VEUVE.

Ta sensible amitié me rend, ô mon cher frère !
Le jour plus desirable et ma fin plus amère.
Crois qu'il m'en coûte assez, dans mes vives douleurs,
Pour combattre le sang, ma tendresse et tes pleurs :
Mais que sert en ce jour qu'une sœur te revoie ?
J'appartiens à la mort, qui réclame sa proie.
De ton cœur attendri vois mieux l'illusion,
Changeras-tu l'usage ou bien l'opinion ?
Si j'évite la mort, la honte est mon partage,
Et de ma lâcheté ton opprobre est l'ouvrage ;
Plus je te suis, et moins tu te dois attendrir,
Moins tu dois balancer à me laisser mourir :
Les miens vont te forcer à te mettre à leur tête.

LE JEUNE BRAMINE.

Qu'oses-tu m'annoncer ?

LA VEUVE.

Viens, suis mes pas.

LE JEUNE BRAMINE.

Arrête.

LA VEUVE.

De ta douleur sans fruit veux-tu donc m'accabler ?

LE JEUNE BRAMINE.

Quoi ! tant de fanatisme a-t-il pu t'aveugler ?

LA VEUVE.

La honte que je crains peut-elle être bravée ?

LE JEUNE BRAMINE.

Dois-je me plaindre au ciel de t'avoir retrouvée ?

LA VEUVE.

Sois aujourd'hui mon frère en me laissant mon sort.

LE JEUNE BRAMINE.

Cesse d'être ma sœur, si ce nom veut ta mort.
Attends du moins, attends d'un esprit plus tranquille
Que la guerre ait fixé le sort de notre ville,
Et que ce droit qu'ici tu crois avoir perdu,
Ce droit de vivre, enfin, te puisse être rendu.

LA VEUVE.

Et si l'Européen succombe sous nos armes,
J'aurai donc laissé voir ma faiblesse et mes larmes !
Et pour en avoir cru ta douleur au hasard,
Je n'en mourrois pas moins, et je mourrois trop tard !
Si je tarde d'un jour, je perds mon sacrifice :
Au lieu d'un dévouement, ma mort n'est qu'un supplice.
J'ai promis, en un mot ; je ne puis désormais,
Sans me déshonorer, recourir aux délais,
Et d'une mort enfin que la gloire eût suivie
Je paroîtrois indigne autant que de la vie.

LE JEUNE BRAMINE.

Eh bien, ma sœur, eh bien, terminons ce débat ;
Change de destinée en changeant de climat :
Ces effroyables mœurs parmi nous consacrées,
Ce devoir que tu suis ne tient qu'à nos contrées ;
Fuyons l'Inde, et si loin que de féroces lois
Ne puissent jusqu'à nous faire entendre leur voix.
Nous n'avons, de tes jours pour ne rendre aucun compte,
Qu'à mettre l'Océan entre nous et la honte :
Contre l'opinion, dans des climats plus doux,
Il est, si tu le veux, des asiles pour nous ;

Là nous suivrons ces mœurs, à jamais conservées,
Que chez tous les humains la nature a gravées,
Ces vrais devoirs sentis et non pas convenus,
Immuables par-tout, et par-tout reconnus,
Lois que le ciel, non l'homme, à la terre a prescrites,
Et qui n'ont ni les temps ni les mers pour limites.

LA VEUVE.

De quel frivole espoir ton cœur est animé !
Comment quitter ces bords ? l'univers m'est fermé :
Si tu veux m'arracher à ce climat funeste,
Empêche donc qu'aussi ma mémoire n'y reste,
Qu'elle n'y reste infame ; empêche, sur ce bord,
Que ma famille entière, à qui je dois ma mort,
N'osant lever les yeux, et jamais consolée,
Dans son propre pays ne se trouve exilée ;
Que, vengeant mon époux, un peuple furieux
Ne me laisse en partant ses clameurs pour adieux,
Et qu'une telle image, attachée à ma fuite,
Ne me suive par-tout où tu m'aurois conduite.

LE JEUNE BRAMINE.

Poursuis, respecte encore une homicide loi,
Crains l'époux comme un dieu prêt à tonner sur toi.
Hélas ! moi seul des tiens je t'aime et je te reste,
Je ne te suis connu que de ce jour funeste ;
De l'horreur de ton sort ton frère a beau souffrir,
Non, cruelle ! il n'a pas le droit de t'attendrir ;
Mais j'ai celui du moins, dans ce péril extrême,
D'oser te secourir contre ton aveu même.
Tu me parles d'honneur ! le mien est de quitter
Ces profanes autels que je dois détester :

J'y vais rester encor pour te sauver la vie ;
Mais une fois ici mon attente remplie ,
Il n'est mer, ni désert, ni climat si lointain ,
Qui me sépare assez de ce temple inhumain.

SCÈNE IV.

LA VEUVE.

Quel est donc son projet ? que va-t-il entreprendre ?
Des soins de sa tendresse aurois-je à me défendre ?

SCÈNE V.

LA VEUVE, FATIME.

FATIME.

Ah, madame ! une trêve avec ces étrangers
Arrête le carnage et suspend les dangers :
Il est vrai qu'on la borne au cours d'une journée ;
Mais j'en ai plus d'espoir, plus la trêve est bornée.
Dans nos murs la terreur et le trouble est par-tout ,
Et sans doute à céder l'Indien se résout.
Le général français, sans dépouiller l'audace ,
Avec le gouverneur traite devant la place ,
Et le ton dont il parle annonce qu'au plus tôt
La ville doit se rendre ou s'attendre à l'assaut.
Et, prête à voir changer la loi qui vous accable ,
Vous précipiteriez votre fin déplorable !
Vous n'en pouvez douter, madame, vous vivrez

Du moment qu'aux Français ces murs seront livrés.
Mais quel trouble nouveau vous presse et vous domine?
Sans doute l'entretien de ce jeune bramine,
Qui dans la fleur des ans porte un cœur si cruel,
Jette dans votre esprit ce désespoir mortel.

LA VEUVE.

Ah! tu ne connois pas... Cache bien ce mystère:
Fatime, qui l'eût cru? ce bramine est mon frère.
Oni, je l'ai retrouvé dans ce temple de mort;
Il vit pour s'opposer aux rigueurs de mon sort.

FATIME.

Et vous voulez mourir dans d'horribles souffrances!
De vos autres parents les barbares instances
L'emportent dans ce cœur tristement affermi!
Un frère en vain vous aime!

LA VEUVE.

Hélas! j'aurois gémi

De marcher au bûcher conduite par un frère,
Et je gémis de voir qu'il cherche à m'y soustraire:
Dénaturé, Fatime, il m'eût percé le cœur;
Sensible, il me déchire, il veut mon déshonneur.
Telle est ici ma gloire et cruelle et bizarre,
Qu'il en est l'ennemi pour n'être point barbare.
N'étoit-ce point assez qu'il me fallût bannir
De mon ame attendrie un trop cher souvenir,
Sans avoir à combattre encor dans ma misère
La voix de la nature et les secours d'un frère?

FATIME.

Eh! pourquoi vous tracer sous de noires couleurs
Ce qui peut au contraire abrégier vos malheurs?

Pourquoi désespérer? tout vous presse de vivre,
La trêve qu'en ces lieux la conquête peut suivre,
Un frère retrouvé; le dirai-je! un espoir
Plus cher à votre cœur, et qu'il peut concevoir.
Eh! qui sait dans le camp s'ils n'ont pas connoissance
De cet Européen dont vous pleurez l'absence?

LA VEUVE.

Je saurois son destin!... dieux! quel espoir m'a lui!
Heureuse Lanassa! tu pourrois aujourd'hui...!
Mon ame, en ces moments ouverte à l'espérance,
Chancelle en son dessein et perd de sa constance.
Moi, je m'immolerois, quand, pouvant être à moi,
Il me conserveroit son amour et sa foi!
Moi, libre désormais d'un funeste hyménée,
Maîtresse de ma vie et de ma destinée!...
Fatime, où m'égaré-je? Ai-je donc oublié...!
Quel songe vient m'offrir ton aveugle amitié!
A quel espoir trompeur ton zèle me rappelle!
Tu veux me consoler? tu m'accables, cruelle!
L'inexorable honneur tient mon cœur engagé;
Pour être suspendu, mon sort n'est point changé.
Respecte en ces moments ma constance, ma gloire,
Ma résolution; enfin, laisse-moi croire,
Assure-moi plutôt que ce jeune Français
A mon amour, à moi, fut ravi pour jamais;
Épargne-moi le trouble où son seul nom me jette
Qu'il ignore mon sort, et je meurs satisfaite.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

LE GÉNÉRAL FRANÇAIS, UN OFFICIER
FRANÇAIS.

LE GÉNÉRAL.

La trêve que je viens d'accorder à la ville
A nos guerriers ici laisse un accès facile ;
Hors des murs ce parvis et ce temple bâtis
Sont un lieu de franchise ouvert aux deux partis :
La foi de l'Indien ne peut m'être suspecte ,
Et la guerre a des lois que par-tout on respecte.

L'OFFICIER.

Je sais que de ce temple, à Brama consacré ,
L'honneur a fait pour nous un asile assuré ;
Mais par le gouverneur la trêve demandée
Seulement pour un jour lui vient d'être accordée.
Un jour suffira-t-il pour enlever les corps
Des guerriers malheureux qu'ont vus périr ces bords ,
Indiens ou Français , victimes du carnage ,
Sans sépulture encor sur ce triste rivage ?

LE GÉNÉRAL.

En mettant à la trêve un terme aussi prochain ,
En menaçant ces murs de l'assaut pour demain ,

Je sers les assiégés, et pour eux je profite
Des extrémités même où leur ville est réduite.
Déjà de trop de sang ce rivage est baigné,
Sauvons celui du moins qui peut être épargné.
Quelque avantage, ami, qu'on cherche dans la guerre
Compense-t-il les maux qu'elle apporte à la terre?
A regret cependant je vois ce peuple entier
En esclave asservi par le bramine altier;
Son art est d'échauffer les esprits en tumulte,
Et de les alarmer sur les mœurs, sur le culte.
Je les ai rassurés : ils ont su que mon roi,
En m'envoyant vers eux, n'exige que leur foi,
Qu'il n'est rien dans leurs lois qu'il veuille qu'on renverse;
Qu'il ne veut seulement, pour les soins du commerce,
Qu'un port où ses vaisseaux partis pour l'Indostan
Puissent se reposer sur le vaste Océan.
Mais apprends sur ces bords quel autre soin m'amène,
Que j'aime, que j'adore une jeune Indienne;
Que trois ans sont passés depuis qu'en ces climats
Un voyage entrepris me fit voir tant d'appas;
Que dans ces mêmes murs, malgré l'usage austère,
Je la vis quelquefois de l'aveu de son père;
Que je lui plus, qu'épris du plus ardent amour
Je conçus le projet de l'épouser un jour;
Que je vis vers moi seul sa jeune ame entraînée
Du moins avec tout autre éluder l'hyménée;
Qu'en France rappelé par les lettres des miens,
Je partis eperdu, j'emportai mes liens;
Et que si j'ai brigué l'honneur de l'entreprise
Par qui cette cité nous doit être soumise,

Ce fut encore , ami , pour revoir un séjour
Où j'étois en secret rappelé par l'amour.
Mais c'est trop t'arrêter ; cours , informe-toi d'elle ;
Son nom est Lanassa ; j'attends tout de ton zèle.

L'OFFICIER.

Mais au sein de ces murs il faudroit pénétrer ;
Par les lois de la guerre on n'y sauroit entrer :
Comment puis-je savoir...?

LE GÉNÉRAL.

Même hors de la ville
Tu peux t'en informer, et c'est un soin facile ;
Va , ne perds point de temps pour en être éclairci ,
Il suffira pour toi de la nommer ici ;
La caste dont elle est , dans l'Inde est la première ,
Et met avec son nom ses destins en lumière.
(L'officier sort.)

SCÈNE II.

LE GÉNÉRAL FRANÇAIS.

Toi que le ciel dérobe encore à mes regards ,
Ma chère Lanassa ! vis-tu dans ces remparts ?
As-tu pu rester libre ? Un cruel hyménée
Sous son joug , malgré toi , t'auroit-il enchaînée ?
Pardonne , ô mon pays , si je donne en ce jour ,
Parmi les soins guerriers , un moment à l'amour.
Pardonne , Lanassa , si , troublant ton asile ,
Je viens porter la flamme et le fer en ta ville ,
Plains-moi sans me haïr ; les ordres de mon roi ,
L'honneur même aujourd'hui me fait voler vers toi.

SCÈNE III.

LE GÉNÉRAL FRANÇAIS, UN OFFICIER
FRANÇAIS.

LE GÉNÉRAL.

Eh bien ! quel est son sort, et que viens-tu me dire ?
Sais-tu si Lanassa...

L'OFFICIER.

Je n'ai pu m'en instruire.

LE GÉNÉRAL.

Qui peut donc t'arrêter ?

L'OFFICIER.

Un spectacle d'horreur,
Que du cruel bramine apprête la fureur ;
Le peuple , dont la foule inonde ce rivage ,
De tout autre chemin m'a fermé le passage.

LE GÉNÉRAL.

Comment ! explique-toi, parle.

L'OFFICIER.

En ces mêmes lieux ,
Seigneur, le croirez-vous ? dans une heure, à nos yeux ,
Ciel ! une veuve, au gré de leur féroce attente ,
Dans les feux dévorants va se plonger vivante.
La coutume l'ordonne et soutient sa vertu ;
Elle suit son époux...

LE GÉNÉRAL.

Ah, Dieu ! que me dis-tu ?

L'OFFICIER.

Dans le temple déjà la victime est entrée ;

Cette cérémonie effroyable et sacrée
Est une fête aux yeux de ce peuple insensé,
Qui croit voir un autel dans le bûcher dressé.
Les riches ornements dont la veuve se pare
Avant que de marcher à cette mort barbare,
L'or et les diamants, les perles, les rubis,
Dont le pompeux éclat relève ses habits,
Offrande à ces autels, et butin du bramine,
N'entretiennent que trop la soif qui le domine ;
C'est le triomphe ici de la cupidité,
Celui du fanatisme et de la cruauté.

LE GÉNÉRAL.

Et la religion consacre leur furie !
Nous pourrions, nous Français, souffrir leur barbarie !
Elle iroit à la mort, et j'en serois témoin !

L'OFFICIER.

Pardonnez si par vous chargé d'un autre soin...

LE GÉNÉRAL.

Oublions mon amour ; l'humanité m'appelle ;
Ces moments sont trop chers, sont trop sacrés pour elle :
De ma defense, ami, l'infortune a besoin ;
Voler à son secours, voilà mon premier soin ;
Et j'atteste le ciel, et ce cœur qui m'anime,
Que je vais tout tenter pour sauver la victime.
Viens, courons, suis mes pas.

L'OFFICIER.

Eh ! que prétendez-vous ?
Que pouvons-nous pour elle ? et quels droits avons-nous ?
Comment du fanatisme écarter les injures ?

SCÈNE IV.

LE GRAND BRAMINE, *suivi de ses BRAMINES*; LE
GÉNÉRAL FRANÇAIS, DEUX OFFICIERS
FRANÇAIS.

LE GRAND BRAMINE.

Superbe Européen , quels sont donc ces murmures ?
De l'époux qui n'est plus cet hommage attendu ,
Ce digne sacrifice est presque suspendu ;
Au mépris de la trêve on répand les alarmes ,
Les tiens même ont parlé de courir à leurs armes ;
Sans respect pour le temple , en ce parvis sacré ,
En tumulte par eux je viens d'être entouré.

LE GÉNÉRAL.

Ah ! je les reconnois au vœu qui les enflamme !

LE GRAND BRAMINE.

Tu leur donnois cet ordre ?

LE GÉNÉRAL.

Il étoit dans leur ame.

(à l'officier français.)

Cours , suspends en mon nom les transports des Français ?
Qu'ils n'entreprennent rien ; ils seront satisfaits.

SCÈNE V.

LE GÉNÉRAL FRANÇAIS, LE GRAND
BRAMINE.

LE GÉNÉRAL.

Barbare, il est donc vrai, ces mœurs abominables
Que les Européens traitent encor de fables,
Tant ils ont peine à croire à leur férocity,
C'est toi qui les maintiens par ton autorité!
Des temples protecteurs les enceintes tranquilles
Aux malheureux mortels doivent servir d'asiles;
Les ministres des cieux sont des anges de paix,
Il ne doit de leurs mains sortir que des bienfaits;
C'est par l'heureux emploi de consoler la terre
Qu'ils honorent le temple et leur saint ministère,
Et que le sacerdoce, auguste et respecté,
Sans crime avec le trône entre en rivalité.
Et toi, honte des dieux qu'ici tu représentes,
Ne levant vers le ciel que des mains malfaisantes,
Tu fais des cruautés une loi de l'état,
Et l'apanage affreux de ton pontificat!
C'est au pied des autels que les bûchers s'allument,
Qu'on livre la victime aux feux qui la consomment;
Des prêtres ont ouvert ces horribles tombeaux;
L'encensoir est ici dans la main des bourreaux.
Ainsi donc, d'un œil sec tu verras une femme
S'élancer à ta voix dans des gouffres de flamme!
Ton oreille entendra les cris de sa douleur!

Je ne la connois point, je connois son malheur,
Je cōnois la pitié; mon cœur est né sensible
Autant qu'on voit le tien se montrer inflexible:
Dans l'excès des tourments elle est prête à périr,
Contre vos mœurs et toi je viens la secourir,
Déchirer le bandeau de cette erreur stupide
Qui force en ces climats la femme au suicide,
Et faire dire un jour à la postérité:
Montalban sur ces bords fonda l'humanité.

LE GRAND BRAMINE.

Quelle est donc ton audace?

LE GÉNÉRAL.

Apprends à nous connoître.

LE GRAND BRAMINE.

Es-tu vainqueur ici, pour nous parler en maître?

LE GÉNÉRAL.

Je parle en homme.

LE GRAND BRAMINE.

Et moi comme organe des cieux,
Comme un prêtre, un mortel inspiré par ses dieux.

LE GÉNÉRAL.

Tes dieux t'exciteroient à tant de barbarie!

LE GRAND BRAMINE.

Quel es-tu pour juger des mœurs de ma patrie,
Pour vouloir renverser et plonger dans l'oubli
Sur des siècles sans nombre un usage établi?
Crois-tu déraciner de ta main foible et fière
Cet antique cypès qui couvre l'Inde entière?

LE GÉNÉRAL.

J'y porterai la hache.

LE GRAND BRAMINE.

Et l'effort sera vain.

Le temps autour de l'arbre a mis un triple airain.

LE GÉNÉRAL.

Dis autour de ton cœur : plus l'usage est antique,
Plus il est temps qu'il cesse, et plus, cœur fanatique,
Tu devrois commencer à sentir les remords
Qu'avant toi tes pareils n'ont point eus sur ces bords.
Barbare ! de quel nom faut-il que je te nomme ?
Toi prêtre ! toi bramine ! et tu n'es pas même homme.
La douce humanité, plus instinct que vertu,
Ce premier sentiment qui ne s'est jamais tu,
Né dans nous, avec nous, et l'ame de notre être,
Ce qui fait l'homme enfin, tu peux le méconnoître !
De quel souffle, en naissant, fus-tu donc animé ?
Quel monstre ou quel rocher dans ses flancs t'a formé ?
Tu n'as donc, malheureux, jamais versé de larmes,
De l'attendrissement jamais senti les charmes ?
Il m'a fallu venir sur ces bords révoltants
Pour t'apprendre qu'il est des cœurs compatissants.
Je te rends grace, ô ciel, dont la voix tutélaire
M'appeloit dans ce temple ou plutôt ce repaire.
Tigres, j'arrêterai vos excès inhumains ;
Vos infames bûchers par moi seront éteints.

LE GRAND BRAMINE.

Éteindras-tu l'amour ? éteindras-tu le zèle,
Le courage fondé sur la base immortelle
De la religion qui confond dans ces lieux
Le respect de l'époux et le respect des dieux ?
Un généreux amour, conservé dans les âmes,

De la mort parmi nous fait triompher les femmes ;
Si de ce dévouement leur grand cœur est jaloux ,
Crois-tu que nous soyons plus indulgents pour nous ?
Sais-tu pourquoi je suis le premier des bramines ?
Je parvins à ce rang par des chemins d'épines ;
J'ai déchiré ce sein de blessures couvert ;
Sans courir à la mort , j'ai fait plus , j'ai souffert .
Quant à la loi cruelle où la veuve est soumise ,
Autant que la raison , l'équité l'autorise ;
Les femmes autrefois (ne l'as-tu point appris ?)
Hâtoient par le poison la mort de leurs maris .

LE GÉNÉRAL.

Non , je ne te crois pas ; ces épouses fatales ,
L'enfer ne les vomit qu'à de longs intervalles .
Le crime sur la terre est toujours étranger :
Comme tous les fléaux , il n'est que passager ;
C'est le premier bourreau des cœurs dont il s'empare .
La femme est moins cruelle , et toi seul es barbare .
Écoute : vos bûchers , vos spectacles d'horreur ,
N'ont que trop justement excité ma fureur ;
Je marche dans ces lieux sur des monceaux de cendre ,
De l'indignation je n'ai pu me défendre ;
Mais songe que demain ces remparts sous nos coups
Peut-être vont tomber , et la ville être à nous .
Prends un peu de nos mœurs ; si tu n'es pas sensible ,
Ne sois pas inhumain , l'effort n'est pas pénible ;
Trop sûr que tu dois l'être en ces funestes lieux ,
Qu'on n'y souffrira plus un usage odieux :
De celles qu'opprimoit votre loi meurtrière
Souffre au moins qu'aujourd'hui je sauve la dernière .

Que dis-je? applaudis-moi, quand je lui tends la main ;
Laisse là ta coutume, il s'agit d'être humain.

LE GRAND BRAMINE.

Tu te flattes en vain que ton bras la délivre ;
Qu'assez lâche aujourd'hui pour consentir à vivre ,
Elle aille sous ses pieds disperser sans remords
La cendre de l'époux qui l'attend chez les morts.
A-t-elle un père , un frère? eh bien ! de la nature
Leur juste fermeté fait taire le murmure ;
A leur exemple ici sois donc moins effrayé :
Ils domptent la nature, étouffe la pitié.

LE GÉNÉRAL.

Oui, tyran ! je vois trop que ton ame inflexible
A toute émotion veut être inaccessible ;
Je vois trop dans ce temple, ouvert au préjugé,
Ton endurcissement en système érigé.
Puisque rien ne fléchit ton cruel caractère ,
Ce que ma voix n'a pu , nos armes le vont faire ;
Et l'Inde , malgré toi , verra marquer mes pas
Par cette humanité que tu ne connois pas.
Je jure sur ce fer, ce fer que mon courage
Ne sauroit employer pour un plus digne usage ,
Je jure dans ce temple où tu répands l'effroi ,
De sauver la victime , et d'abolir ta loi.

SCÈNE VI.

UN BRAMINE, LE GÉNÉRAL FRANÇAIS,
LE GRAND BRAMINE.

UN BRAMINE.

La veuve a déponillé dans l'enceinte sacrée
Les pompeux ornements dont elle étoit parée;
On vous attend, on veut remettre entre vos mains
Les offraudes.

LE GRAND BRAMINE.

Sortons.

LE GÉNÉRAL.

Arrêtez, inhumains!

Il n'est point de moyens qu'en ces lieux je n'emploie;
Oui, dès ce moment même, il faut que je la voie.

LE GRAND BRAMINE.

Modère ce transport, et quitte cet espoir;
Se soustraire aux regards est pour elle un devoir:
Jamais un étranger ne peut approcher d'elle;
Et, dans la solitude où ce moment l'appelle,
Des expiations, des soins religieux,
Deroberont même encor sa présence à nos yeux.

LE GÉNÉRAL.

Elle ne mourra point : malgré ton artifice,
Je saurai la soustraire aux horreurs du supplice.
Tyran d'un sexe foible ! ah ! tu ne sais donc pas
Combien il nous est cher et dans tous les climats !
Nos chevaliers français, remplis du même zèle,

Mille fois en champ clos vengèrent sa querelle ;
Même sans le lien des amoureux penchans ,
Nous sauvâmes sa vie ou sa gloire en tout temps.

LE GRAND BRAMINE.

Et c'est où je l'arrête ; oui , c'est sa gloire même
Qui de mourir ici lui fait la loi suprême.
Penses-tu qu'oubliant tout ce qu'elle se doit ,
Pour l'intérêt de vivre , elle en perde le droit ?
Elle a promis sa mort ; la pitié qui te presse
Ne peut rien sur son ame , et rien sur sa promesse.
Loin de plaindre son sort , admire son grand cœur ;
Ne le soupçonne point de faiblesse ou d'erreur ;
L'honneur engage enfin cette épouse fidèle :
Quand je te céderois , tu n'obtiendrois rien d'elle.

SCÈNE VII.

LE GÉNÉRAL FRANÇAIS, UN OFFICIER
FRANÇAIS.

L'OFFICIER.

J'accours vers vous , seigneur : ah ! savez-vous les vœux ,
Les soins du gouverneur , et ses complots affreux ?

LE GÉNÉRAL.

Précipiteroit-on cet appareil tragique ?

L'OFFICIER.

O superstition ! l'Indien fanatique
Ne demandoit la trêve , en ces funestes lieux ,
Que pour favoriser un spectacle odieux ,
Pour laisser au bramine , impunément barbare ,

Le loisir d'attiser le bûcher qu'il prépare.

LE GÉNÉRAL.

J'apprétois ce triomphe au bramane endureci !

Pour la faire périr on me jouoit ainsi !

Ah ! d'indignation tout mon cœur se soulève.

Retournons vers mon camp, et que la guerre achève

De purger ces climats d'un peuple aussi pervers ;

Allons : les perdre, amis, c'est servir l'univers...

Mais la trêve subsiste, et ma foi n'est point vaine.

L'honneur me tient aussi dans sa funeste chaîne,

Et sa loi tyrannique accable en même temps

L'innocence qui souffre, et moi qui la défends.

Que je tiennne à l'honneur, l'humanité murmure ;

Que je veuille être humain, il faut être parjure ;

Que dis-je ? exterminer cette triste cité,

Tout un peuple, est-ce là servir l'humanité ?

Non ; du lâche bramane et de son artifice

J'ai peine à croire encor le gouverneur complice ;

De tant de perfidie il n'a pu se noircir ;

Près de lui, sans tarder, courons nous éclaircir :

J'attends un autre soin de l'honneur qui l'anime ;

Le nôtre est de défendre un sexe qu'on opprime.

Viens donc ; et, prévenant de féroces excès,

Servons les malheureux, et montrons-nous Français.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

LA VEUVE, *vêtue de lin.*

Voilà donc mon destin ! voilà donc mon partage !
J'achèverai de vivre à la fleur de mon âge.
Le ciel me rend un frère, et c'est dans ces moments
Qu'il faut que je m'arrache à ses embrassements ;
Et je n'en puis goûter l'émotion si douce :
La nature m'attire, et l'honneur me repousse.
Une autre voix me charme et m'accable à son tour ;
Victime de l'hymen , victime de l'amour,
Il me faut renfermer cette secrète flamme ,
Ce profond sentiment qui maîtrise mon ame ;
Et , la mort dans le cœur, marcher le front serein
Au bûcher où m'entraîne un époux inhumain.
Il semble à mes douleurs que sa rigueur extrême
Une seconde fois m'arrache à ce que j'aime.
Il a fait tous mes maux , et je dois aujourd'hui
Paroitre heureuse encor de m'immoler pour lui :
Ma destinée entière est-elle assez cruelle !
O toi que j'adorai , toi qu'en vain je rappelle ,
Toi dont le souvenir, si cher à mon amour,
M'aïda dans mes ennuis à supporter le jour,

De tout ce que j'aimois sans retour séparée,
Par ta fatale absence au désespoir livrée,
Aide-moi maintenant à quitter sans effroi
Ce jour que Lanassa n'eût aimé que pour toi.

SCÈNE II.

LE GRAND BRAMINE, LA VEUVE.

LE GRAND BRAMINE.

La parole, madame, à vos parents donnée
Ne laisse aucun retour à votre ame enchaînée.
Au sang dont vous sortez votre vertu répond;
Et si j'en crois la paix qu'on voit sur votre front,
Vous chérissez sans doute une promesse austère,
Qui ne vous permet plus un regard vers la terre.
Votre ame a déjà pris, dans ses devoirs pressants,
Un courage au-dessus des révoltes des sens;
Elle s'élance aux cieux, où, pure et sans mélange,
Sa source fut cachée avec celle du Gange.
Si vous quittez la vie et ses vaines douceurs,
Vous honorez nos lois, vous consacrez nos mœurs;
Vous en raffermissez les profondes racines;
Vous transmettez l'exemple à d'autres héroïnes;
Vous conservez l'honneur de ceux qui vous sont chers;
Du bûcher vous réglez jusque sur les enfers;
Et si, pour expier jusqu'aux moindres sonillures,
Votre époux est tombé dans ces lieux de tortures,
Votre mort le rachète, et votre dévouement
En un bonheur sans fin va changer son tourment.

C'est peu de joindre ici votre image aux statues
De celles que l'effroi ni la mort n'ont vaincues ;
Tandis que votre nom sur la terre vivra ,
Du pays malabare aux sommets d'Eswara ,
Dans des astres sercins vous rejoindrez ces veuves
Qui de la foi promise ont su donner ces preuves ,
Et qui pour leurs époux n'ont pas cru dans le ciel
Trop payer de leur mort un repos éternel.

LA VEUVE.

Sans savoir par quels biens un dieu juste répare
Les horreurs de la mort que la loi me prépare ,
Et sans vouloir chercher, par un soin superflu ,
Quel sera mon destin dans un monde inconnu ,
Je me sacrifierai , puisque enfin tout l'exige ,
La loi , l'honneur des miens , mon propre honneur ; que dis-je !
Le dégoût de la vie est au fond de mon cœur.
Je ne reproche aux dieux que leur trop de rigueur :
Hélas ! en prononçant ma sentence mortelle ,
Ils pouvoient m'accorder une fin moins cruelle ,
Et , s'ils vouloient ma mort à l'âge où je me voi ,
En charger la nature et non pas votre loi.
J'aurois pu différer d'un an mon sacrifice ;
Mais j'ai craint des soupçons l'ordinaire injustice ;
J'ai craint que l'on n'osât , sur ce retardement ,
Du refus de mourir m'accuser un moment.
Et puisque dans mon cœur j'étois déterminée
A subir cette mort où je suis condamnée ,
J'ai mieux aimé courir au-devant du trépas
Que de le voir vers moi s'avancer pas à pas.
Je ne fais qu'un seul vœu du fond de cet abyme :

C'est d'être de l'honneur la dernière victime,
Et que l'humanité, dont il blesse les lois,
Reprenne en ces climats son empire et ses droits.

LE GRAND BRAMINE.

Qu'osez-vous souhaiter? qu'avez-vous dit, madame?
Étouffez un tel vœu dans le fond de votre ame.

L'humanité! Foiblesse, impuissance du bien,
Des mortels corrompus chimérique lien.

Ce vœu trop indiscret dont votre ame est séduite
De votre sacrifice affoiblit le mérite:

Mais je vous connois mieux; de vous-même jamais
Vous n'auriez pu former ces aveugles souhaits.

Ces fiers Européens jusqu'en nos esprits même
Ont soufflé le poison de leur lâche système;

Mais plus ces étrangers, nous infectant d'erreurs,
Vendent nous inspirer leur doctrine et leurs mœurs,

Plus il faut, par l'éclat des exemples sublimes,
Combattre et repousser de funestes maximes:

D'une ame haute et ferme au-dessus de son sort,
Telle enfin que la vôtre, on attend cet effort;

Songez en ces moments que l'Inde vous contemple,
Et de votre courage exige un grand exemple.

SCÈNE III.

LA VEUVE.

Où fuir? ou me sauver d'un horrible trépas?

La flamme me poursuit, je la vois sous mes pas,

Je la sens... Que de maux avant de cesser d'être!

Dans quels affreux climats j'eus le malheur de naître!

SCÈNE IV.

LA VEUVE, LE JEUNE BRAMINE.

LE JEUNE BRAMINE.

J'accours vers toi, ma sœur; tu vas changer de sort.
 Connois mon espérance, et renonce à la mort.
 Du chef des assiégeants la généreuse envie
 Anprès du gouverneur hautement t'a servie :
 Tu vivras, il l'exige; un dieu consolateur
 De ce vaillant guerrier fait ton libérateur.

LA VEUVE.

Il ne s'informoit point quelle étoit la victime?

LE JEUNE BRAMINE.

Non: l'humanité seule et l'inspire et l'anime.
 Avec quelle chaleur sa pitié, son courroux,
 Son indignation éclatoit devant nous!
 Il n'auroit point montré d'ardeur plus véhémence
 Pour défendre une sœur, ou sauver une amante.
 A de si beaux transports je brûlois d'applaudir;
 Mais aux yeux du bramine à ce point m'enhardir,
 C'étoit faire à des cœurs dont le mien se défie
 Soupçonner l'intérêt que je prends à ta vie.
 Qu'il est dur de cacher la pitié dans son sein,
 Et de dissimuler pour paroître inhumain!
 Hélas! l'Européen, ne pouvant me connoître,
 Me voyoit du même œil qu'il voyoit le grand-prêtre
 Ah! combien j'en souffrois! Il court au gouverneur;
 A te sauver la vie il a mis son honneur,

Et sans tes surveillants, dans sa fureur extrême,
Il viendrait en ce lieu t'en arracher lui-même.

LA VEUVE.

Ah ! détourne ses pas ; tu connois trop la loi,
Il ne peut en ces lieux paroître devant moi :
Les yeux d'un étranger souilleroient la victime ;
De sa seule présence on me feroit un crime.
Mais peut-être en ce jour, quoiqu'il soit mon soutien,
Ton intérêt pour moi t'exagère le sien :
Il a pris ma défense, il suivoit dans son zèle
Un premier mouvement de pitié naturelle ;
Mais cet Européen , envoyé par son roi ,
N'a-t-il pas d'autres soins que de penser à moi ?
Peut-il prendre ma cause et ne pas me connoître ?

(à part.)

D'ailleurs puis-je accepter ? Un seul mortel peut-être...

LE JEUNE BRAMINE.

J'ai vu l'instant, te dis-je, où, pour l'humanité,
Des lois de l'honneur même il se fût écarté ;
Oui, prêt à tout oser, prêt à rompre la trêve,
Plutôt que de souffrir que ton bûcher s'élève. :
Aux transports vertueux de sa noble fureur,
Je prenois l'Inde entière et nos lois en horreur.

SCÈNE V.

FATIME, LA VEUVE, LE JEUNE BRAMINE.

FATIME.

Vous n'avez point, madame, à craindre la présence
Du chef des assiegeants qui prend votre défense,
Et n'ayant pu vous voir, ni même l'espérer,
Il ne vous cherchera que pour vous délivrer.
Mais contre la rigueur d'un usage barbare,
Trop hautement, pour vous, ce guerrier se déclare.
Ce héros dans ces lieux n'est point en sûreté :
J'ai vu le fanatisme, et ce peuple irrité ;
Le bramine, jaloux de garder sa victime,
Contre cet étranger lui-même les anime ;
Il le peint dans nos murs comme un monstre odieux,
L'ennemi de nos lois, l'ennemi de nos dieux.
Je crains de ces clameurs quelque suite sanglante.

(*au jeune bramine.*)

Engagez-le à cacher l'appui qu'il vous présente ;
Ou les soins du guerrier qui vous sert aujourd'hui,
Peut-être vains pour vous, vont tourner contre lui.

LA VEUVE.

Eh quoi ! malgré la trêve, il périroit, Fatime !
J'ai trop tardé, sans doute, à livrer la victime.
Je cours de mon bûcher ordonner les apprêts.

FATIME.

O ciel ! qu'allez-vous faire ?

LE JEUNE BRAMINE.

Et je le souffrirois !

LA VEUVE.

Voyez à quels périls mon intérêt l'expose :
Il peut perdre la vie , et j'en serois la cause.
Je crains pour lui l'appui qu'il daigne me prêter ;
Quel que soit son secours, je n'en puis profiter :
Mais si je me dérobe aux soins de son courage ,
Je dois le garantir d'un peuple qui l'outrage ,
De tous ces furieux détourner le poignard ,
Et mettre entre eux et lui mon bûcher pour rempart.

LE JEUNE BRAMINE.

Ton danger fait le sien : ma sœur, consens à vivre ,
Et ce peuple aujourd'hui cesse de le poursuivre.

LA VEUVE.

Mon trépas le sert mieux , et je cours à la mort
Autant pour le sauver que pour remplir mon sort.
On ne me verra point, en prolongeant ma vie ,
Favoriser moi-même une aveugle furie ;
Oui, mon cœur va répondre à la grandeur du sien :
Je vole à son secours, comme il voloît au mien.

SCÈNE VI.

LE JEUNE BRAMINE, FATIME.

LE JEUNE BRAMINE.

Ne l'abandonnez pas : pour chercher le grand-prêtre ,
Le général français ici va reparoître ;
J'attendrai ce guerrier, j'obtiendrai qu'aujourd'hui
Il dissimule encor pour ma sœur et pour lui.

SCÈNE VII.

LE JEUNE BRAMINE.

Ainsi le fanatisme aveugle ses victimes !
Héroïque mortel , plein de transports sublimes ,
Faut-il donc pour toi-même avoir à redouter
Le généreux appui que tu veux nous prêter !

SCÈNE VIII.

LE JEUNE BRAMINE, LE GÉNÉRAL
FRANÇAIS.

LE JEUNE BRAMINE.

Seigneur, où courez-vous ? Je mérite peut-être...

LE GÉNÉRAL.

Que me veux-tu ?

LE JEUNE BRAMINE.

Qu'au moins vous daigniez me connoître.

LE GÉNÉRAL.

J'ai vu le chef des tiens, c'est te connoître assez.

LE JEUNE BRAMINE.

Ah ! je diffère d'eux plus que vous ne pensez.

LE GÉNÉRAL.

Que m'importe ?

LE JEUNE BRAMINE.

Je plains le destin déplorable
De celle qu'en ces lieux notre coutume accable.

LE GÉNÉRAL.

Au-devant de mes pas t'auroit-on envoyé?
De toi tout m'est suspect, et jusqu'à la pitié;
Laisse-moi.

LE JEUNE BRAMINE.

Non, seigneur; que mon cœur vous révèle
Quel puissant intérêt m'est inspiré par elle.
A la mort qui l'attend vous voulez la ravir;
Je le veux plus que vous, et puis vous y servir.
Connoissez en un mot toute ma destinée:
J'ai retrouvé ma sœur dans cette infortunée.

LE GÉNÉRAL.

Ta sœur! elle?

LE JEUNE BRAMINE.

Elle-même.

LE GÉNÉRAL.

Ah Dieu! s'il est ainsi,
Barbare, ses dangers en sont plus grands ici.

LE JEUNE BRAMINE.

Ils le sont moins, seigneur.

LE GÉNÉRAL.

Je sais trop votre rage,
A quelle cruauté le nom de frère engage.

LE JEUNE BRAMINE.

Ne me confondez point, par grace, avec les miens;
Non, je sais mieux du sang respecter les liens:
Ma sœur prête à périr par des lois inhumaines,
Sur un bûcher! ah dieux! son sang crie en mes veines.
Pour un objet si cher je pourrai tout braver;
Je suis Européen dès qu'il faut la sauver;

Attendez tout de moi, seigneur.

LE GÉNÉRAL.

Vous l'avez vue :

Est-il vrai qu'à la mort elle soit résolue ?

LE JEUNE BRAMINE.

Vous en seriez surpris, vous en seriez touché.

A son cruel devoir son cœur est attaché ;

Devoir d'autant plus dur à son ame asservie,

Qu'on croit que cet hymen qui lui coûte la vie

N'étoit point le lien que son cœur eût choisi.

LE GÉNÉRAL.

Et celui qu'elle aimoit, d'un lâche effroi saisi,

Souffrira sous ses yeux cet horrible spectacle !

A la mort d'une amante il n'ose mettre obstacle !

Son sort me touche, moi, qui lui suis étranger ;

Comme homme seulement je viens la protéger.

Le lâche ! que fait-il ? qu'est-ce qu'il appréhende ?

Comment peut-il souffrir qu'un autre la défende ?

LE JEUNE BRAMINE.

Sans doute en d'autres lieux le ciel l'a retenu.

Mais qu'avec mes destins mon cœur vous soit connu :

Autant que je le puis, je répare l'injure

Qu'en ce climat barbare on fait à la nature ;

Loin d'exhorter ma sœur à subir le trépas,

C'est moi qui vous cherchois, c'est moi qui sur vos pas

Venois me joindre à vous pour lui sauver la vie.

J'ai tout tenté près d'elle, et ne l'ai point fléchie ;

Mais je suis trop heureux, dans ces moments d'effroi,

Puisqu'elle trouve en vous même intérêt qu'en moi.

Vous êtes né sensible, et le ciel nous ordonne

De sauver, s'il se peut, des jours qu'elle abandonne;
Arrachons Lanassa...

LE GÉNÉRAL.

La foudre m'a frappé!

Quel nom!

LE JEUNE BRAMINE.

Quel eri, seigneur, vous est donc échappé?

LE GÉNÉRAL.

Lanassa la victime!

LE JEUNE BRAMINE.

Elle vous est connue?

LE GÉNÉRAL.

Lanassa pour mourir dans ces lieux retenue!

Et j'ignorois mes maux, je venois de si loin

Pour être de sa mort l'infortuné témoin!

Je veux la voir.

LE JEUNE BRAMINE.

Seigneur...

LE GÉNÉRAL.

J'y vole à l'instant même.

Veux-tu donc que je laisse immoler ce que j'aime?

LE JEUNE BRAMINE.

Vous l'aimeriez? qui? vous!

LE GÉNÉRAL.

N'arrête point mes pas.

LE JEUNE BRAMINE.

D'impénétrables murs ne vous permettront pas...

Et la trêve interdit, seigneur, la force ouverte.

Oui, ce seroit courir vous-même à votre perte:

N'allons point rendre vains par d'aveugles transports
Les prodiges qu'un dieu fait pour nous sur ces bords.

LE GÉNÉRAL.

Eh! que peux-tu pour elle en ce péril extrême?

LE JEUNE BRAMINE.

Il est un souterrain caché dans ces murs même,
Et par où l'on m'a dit qu'une femme autrefois
Fut soustraite à prix d'or à la rigueur des lois:
Il répond dans ces lieux à cette fosse ardente
Où doit s'ensevelir la victime innocente;
Et par d'autres détours à la mer il conduit.
Bientôt la trêve expire, et le meurtre la suit;
Si le bramine altier presse le sacrifice,
Au défaut de la force employons l'artifice.
Moi du sein de ce temple avec vous au-dehors,
Le ciel, c'est mon espoir, va servir nos efforts.

LE GÉNÉRAL.

Si près, et si loin d'elle! ah! chaque instant me tue.
Je frissonne d'horreur; mon oreille éperdue,
Dans des feux dévorants, croit entendre ses cris

LE JEUNE BRAMINE.

Ah, seigneur! commandez encore à vos esprits.
Redoutez aujourd'hui ce zèle fanatique,
D'où sortiroit bientôt la révolte publique;
Avec nous, dans ce temple, on sait votre entretien;
Les esprits soulevés n'écouteront plus rien.
Pour sauver Lanassa quelque soin que je prise,
Vous-même vous feriez presser le sacrifice.
Regagnez votre camp, pour Lanassa, pour vous;

Dérobez-vous sur-tout à de perfides coups.

LE GÉNÉRAL.

Eh bien ! je veux t'en croire, et suis sans défiance :
Mais de ton zèle ici pour première assurance ,
Viens donc chez le grand-prêtre abjurer devant moi
Le ministère affreux qu'il n'a commis qu'à toi.

LE JEUNE BRAMINE.

Que dites-vous ? Non , non ; il me faut , au contraire ,
Feindre eucor de garder ce fatal ministère :
Il seroit aussitôt remis en d'autres mains.
Le délai nous sert mieux contre des inhumains.

LE GÉNÉRAL.

Je cède à tes raisons ; ton zèle me rassure.
Je servirai l'amour ; cours servir la nature.

LE JEUNE BRAMINE.

Ma sœur me résistoit ; mais je vais l'informer .
Quel bras en sa faveur aujourd'hui va s'armer.
Le grand-prêtre s'avance ; adieu , seigneur ; je tremble
Que le barbare ici ne nous surprenne ensemble ;
Adieu , comptez sur moi.

SCÈNE IX.

LE GÉNÉRAL FRANÇAIS, LE GRAND
BRAMINE.

LE GÉNÉRAL.

Vas-tu donc la chercher ?

Vas-tu dans ta fureur la traîner au bûcher ?

LE GRAND BRAMINE.

Profane , crois-tu donc que sa vertu constante...

LE GÉNÉRAL.

Je n'aurai point en vain retardé ton attente.

LE GRAND BRAMINE.

Quand tu vois que son sort et même ses souhaits...

LE GÉNÉRAL.

Son sort d'elle et de toi dépend moins que jamais.

Le dessein que j'ai pris n'est que trop légitime ;

Tu ne connoissois pas le prix de la victime,

Cruel ! tu l'apprendras. Engagé par ma foi,

De la trêve en ces lieux je respecte la loi ;

Mais si dans ma fureur je cherche à me contraindre,

Épargne la victime, ou je vais tout enfreindre.

Aux transports violents où tu me vois livré

Crois que tout est possible, et que rien n'est sacré.

J'aurai les yeux par-tout : avant que tu l'immoles,

Toi, cruel ! tous les tiens, tes autels, tes idoles,

Je n'épargnerai rien ; mon bras, pour elle armé,

Sauvera tout son sexe avec elle opprimé.

Parmi les flots de sang qu'on m'aura fait répandre,

Je l'enlève au travers de cette ville en cendre ;

Et, vengeant les malheurs que ta rage enfanta,

On cherchera la place où ton temple exista.

SCÈNE X.

LE GRAND BRAMINE, LES BRAMINES.

LE GRAND BRAMINE.

Quel est donc cet excès de démence et de rage ?

Jusqu'au pied des autels l'insolent nous outrage.

De la religion il attaque les droits ;

Pour sauver la victime il veut changer nos lois.
Ne perdons point de temps, écartons la tempête :
Que dis-je, l'écarter ? tournons-la sur sa tête ;
Et par sa perte, amis, vengeons avec éclat
Nos usages, nos lois, et ce temple, et l'état.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

Le théâtre représente le parvis de la pagode des bramines, entouré de rochers; un bûcher est dressé au milieu de la place; on voit au loin la mer.

SCÈNE I.

LE JEUNE BRAMINE, FATIME.

FATIME.

Où portez-vous vos pas, et quel soin vous anime?

LE JEUNE BRAMINE.

Ma sœur n'a plus d'appui, tout est perdu, Fatime.
Vous avez cette nuit entendu vers le fort
Quels éclats ont soudain retenti sur le port :
Des traîtres, corrompus par les dons du bramine,
Sur la flotte ont porté la flamme et la ruine,
Et du camp aux vaisseaux, volant à leur secours,
Leur chef dans ce désastre a terminé ses jours;
L'escadre européenne, à demi consumée,
De ses tristes débris laisse la mer semée,
Et sur quelques vaisseaux tout le camp remonté,
D'une fuite rapide, au loin s'est écarté.

FATIME.

Ainsi toute espérance est pour jamais détruite !

LE JEUNE BRAMINE.

De cet événement voyez déjà la suite ;
Le bûcher est dressé.

FATIME.

Quel spectacle d'horreur !

LE JEUNE BRAMINE.

On va me commander d'y conduire ma sœur ;
Mais avant d'obéir, de me séparer d'elle,
Dût fondre sur ma tête une foule cruelle,
Loin d'être de sa mort le ministre odieux,
Il faudra que moi-même on m'immole en ces lieux.

FATIME.

Et loin d'elle au moment...

LE JEUNE BRAMINE.

Sa prudence inquiète
M'interdit avec soin l'accès de sa retraite,
Tant elle a craint mon zèle, et sur-tout les secours
De cet Européen qui protégeoit ses jours !
Courez vers elle encor, portez-lui la prière,
La résolution, le désespoir d'un frère.
Fatime, assurez-la que de tout mon effort,
Aux yeux du peuple entier, j'empêcherai sa mort.

SCÈNE II.

LE JEUNE BRAMINE.

Dans un si beau dessein cet étranger succombe ;
Ma déplorable sœur dans l'abyme retombe.
J'espérois que son cœur, qui me brave aujourd'hui,
Balanceroit au moins entre la mort et lui.

Cruelle ! avec transport je courois pour t'apprendre
Que le bras d'un amant s'armoit pour te défendre !
Heureuse maintenant d'ignorer quelle main
Te prêtoit un secours que le ciel rend si vain !

SCÈNE III.

LE GRAND BRAMINE, LE JEUNE BRAMINE,
PEUPLE INDIEN.

LE GRAND BRAMINE.

Peuples, soyez en paix ; c'est moi qui vous délivre
De ces Européens ardents à vous poursuivre.
Une fois dans la ville entrés victorieux,
Ils y changeoient nos mœurs, ils en chassoient nos dieux.
Pour mieux exécuter le dessein que j'achève,
J'ai devancé l'instant qui terminoit la trêve ;
Mais si j'étois réduit à cette extrémité,
J'accordoïis la justice et la nécessité.
Voyez nos citoyens immolés sur ces rives :
C'est du pied de ces murs que tant d'ombres plaintives
Semblent en se levant m'avouer de concert
Du coup inattendu qui les venge et vous sert.
J'ai vu de vos esprits la révolte soudaine,
Au premier bruit semé que d'une main hautaine
Le chef des assiégeants prétendoit arracher
Une fidèle veuve aux honneurs du bûcher ;
Brama, qui la protège, et dont l'Inde est chérie,
Raffermit la coutume en sauvant la patrie ;
Il repousse par moi d'audacieux mortels,
Il conserve vos murs, et venge vos autels.

(au jeune bramine.)

C'est vous que j'ai chargé d'amener la victime;
Allez, ne tardez pas.

LE JEUNE BRAMINE.

Qui? moi! qu'après ton crime,
Soumis à tes fureurs, je cours la chercher!
Que je traîne une femme à ce fatal bûcher!
Tu violes la trêve et ces lois mutuelles,
Ce droit des nations au fort de leurs querelles;
Et, lâche incendiaire, odieux destructeur,
Tu voudrois me paroître un dieu libérateur!
Ah! lorsque ta fureur et ta haine couverte
Du chef de ces Français précipite la perte,
Connois-moi tout entier, et sache qu'aujourd'hui,
Pour sauver Lanassa, je me joignois à lui.

LE GRAND BRAMINE.

Qu'entends-je? tu formois une trame si noire,
Et m'oses insulter, toi, traître?

LE JEUNE BRAMINE.

Et j'en fais gloire.

Je l'étois envers toi, non comme toi, cruel,
Pour commettre le crime à l'ombre de l'autel;
Je l'étois pour sauver d'une mort effroyable
Un sexe infortuné que ta coutume accable.

LE GRAND BRAMINE.

Vois donc où t'a conduit une folle pitié:
Tu livrois ton pays!

LE JEUNE BRAMINE.

J'en sauvois la moitié,
La moitié la plus foible et la plus malheureuse;

Celle que poursuivoit une loi monstrueuse ;
Celle qu'en tous les temps, d'un si cruel accord,
Notre sexe opprima par le droit du plus fort ;
Celle pourtant qu'on voit , à nos destins unie ,
Nous aider à porter les peines de la vie ,
Et dont le charme inné , toujours victorieux ,
Par-tout adoucit l'homme , excepté dans ces lieux.

LE GRAND BRAMINE.

Effroyable blasphème , outrage inconcevable !
Brama ne tonne point sur ta tête coupable !

LE JEUNE BRAMINE.

Tu ne sais pas encor ce que j'osois ici ,
De quel crime à tes yeux je suis encor noirci ;
En sauvant Lanassa , je servois la nature ;
La victime est ma sœur.

LE GRAND BRAMINE.

O comble de l'injure !

LE JEUNE BRAMINE.

Sur la férocité d'un usage odieux ,
Sur d'affreux préjugés que n'ai-je ouvert ses yeux ?

LE GRAND BRAMINE.

De nos lois , de nos mœurs , tu te faisois le juge ;
Tu veux sa honte ! un frère !

LE JEUNE BRAMINE.

Un vertueux transfuge ,

Qui brûle de sortir et pour jamais d'un lieu
Où d'une loi de sang il fait le désaveu.
Oui , barbare , à la mort j'ai voulu la soustraire :
Pour la sacrifier je ne suis point son frère ;
Je le suis pour l'aimer , pour être son soutien ;

Le ciel me fit un cœur bien différent du tien.
Périssse sur ces bords ta coutume cruelle !
Je connois la nature , et je ne counois qu'elle.

LE GRAND BRAMINE.

(à un autre bramine.) (au jeune bramine.)
Amenez la victime. Un autre plus soumis
Va remplir cet emploi que je t'avois commis.

LE JEUNE BRAMINE.

Va , si j'ai dans ce jour un reproche à me faire ,
C'est d'avoir accepté ce fatal ministère ,
De t'avoir obéi , de t'avoir écouté ;
Je rougis du respect que je t'avois porté ,
De mon humble réserve , et des doutes timides
Dont j'avois combattu tes leçons homicides.
Peuples , c'est devant vous que j'abjure à jamais
Vos coutumes , vos lois , vos solennels forfaits :
Ma raison par vos mœurs ne peut être obscurcie ,
Ni mon instinct changé , ni mon ame endurcie ;
Malgré l'opinion , malgré sa cruauté ,
Le sentiment l'emporte , et mon cœur m'est resté.

LE GRAND BRAMINE.

Impie ! Ah ! Lanassa , condamnant ton audace ,
A la mort d'elle-même avance dans la place.

LE JEUNE BRAMINE.

Oui , par les droits du sang , méconnus sur ce bord ,
J'empêcherai ma sœur de courir à la mort.
Arrêtez , inhumains qui formez son cortège ,
Et , par ma foible voix quand le ciel la protège ,
Aux horreurs de son sort ne l'abandonnez pas :
Devez-vous plus qu'un frère exiger son trépas ?

SCÈNE IV.

LA VEUVE, *suivie de ses parents*; LE GRAND
BRAMINE, LE JEUNE BRAMINE, PEUPLE
INDIEN.

LA VEUVE, *égarée*.

Où suis-je? où vais-je? Dieux! autour de moi tout change.
Qui m'a pu transporter sur les rives du Gange?
Quel fantôme voilé, ciel! je vois s'approcher?...
Fuyons! Il me saisit! il m'entraîne au bûcher!
Il se découvre! Arrête, époux impitoyable.

LE JEUNE BRAMINE.

Ne meurs plus pour sauver un guerrier secourable,
Ton appui, ce héros...

LE GRAND BRAMINE.

Est tombé sous mes coups.

LE JEUNE BRAMINE.

Il venoit t'arracher...

LA VEUVE.

De qui me parlez-vous?

LE GRAND BRAMINE.

D'un chef audacieux, aujourd'hui ma victime.

LE JEUNE BRAMINE.

De ton fier défenseur, d'un guerrier magnanime.

LA VEUVE.

D'un guerrier! Eh! pourquoi m'offroit-il son secours?
Pour qui s'empressoit-il de conserver mes jours?
Quel est-il ce héros si généreux, si tendre,
Qui ne me connoît pas, et qui m'ose défendre,

Que mes malheurs ici touchent si puissamment ?
Les Français ont-ils tous le cœur de mon amant ?

LE GRAND BRAMINE.

Quel mot prononcez-vous ? qu'avez-vous osé dire ?
Ne sortirez-vous point de ce honteux délire ?
D'un indigne secours j'ai su vous délivrer,
Oubliez un profane.

LE JEUNE BRAMINE.

Ah ! tu dois le pleurer.

LA VEUVE.

Le pleurer ! eh, qui donc ? O douleur qui me tue !

LE JEUNE BRAMINE.

Il est mort pour toi seule et presque sous ta vue.

LA VEUVE, *allant vers le bûcher.*

Qu'on allume les feux, je ne sens plus d'effroi ;
Le trépas maintenant est un bonheur pour moi.
A l'aspect du bûcher dont je serai la proie,
Le désespoir me donne une sorte de joie.
Mourons.

LE JEUNE BRAMINE.

Peux-tu, cruelle... ? Ah ! quel horrible instant !
Ton frère est à tes pieds.

LE GRAND BRAMINE.

Votre époux vous attend.

LE JEUNE BRAMINE.

Ma sœur !

LA VEUVE.

Laisse-moi, dis-je.

LE GRAND BRAMINE.

Arrêtez cet impie.

LE JEUNE BRAMINE.

Qui de vous deux, cruels, a plus de barbarie?

(*Les bramines la séparent de son frère; elle monte sur le bûcher.*)

LE GRAND BRAMINE.

Quel bruit se fait entendre?

LE JEUNE BRAMINE.

On pénètre en ces lieux.

LE GRAND BRAMINE.

Ai-je perdu mes soins?

LE JEUNE BRAMINE.

M'exaucez-vous, grands dieux?

LE GRAND BRAMINE.

O revers!

LE JEUNE BRAMINE.

O bonheur!

SCÈNE V.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS; LE GÉNÉRAL
FRANÇAIS, à la tête de ses troupes.

LE GÉNÉRAL, montant sur le bûcher.

Lanassa dans la flamme!

LE GRAND BRAMINE.

Notre ennemi vivant!

LE GÉNÉRAL.

Courons! Vivez, madame.

LA VEUVE.

Qui m'arrache à la mort?

LE GÉNÉRAL.

Idole de mon cœur !

Lanassa !

LA VEUVE, *jetant un cri de surprise et de joie dans les bras du général français avant de le nommer.*

Montalban ! toi mon libérateur ?

LE GÉNÉRAL.

Oui, c'est moi qui t'arrache à cette mort funeste.

LE JEUNE BRAMINE.

C'est vous, seigneur, c'est vous ! Double faveur céleste !
 Vous vivez, je vous vois ! grands dieux ! qui l'auroit cru !

LE GÉNÉRAL.

Le bruit de mon trépas par mon ordre a couru.
 Un golfe abandonné nous a servi d'asile ;
 Et par le souterrain nous entrons dans la ville,
 Tandis qu'une autre troupe est maîtresse du fort.
 Ciel ! un moment plus tard, quel eût été mon sort !
 Ainsi, l'obscur sentier que, dit-on, l'avarice
 Ouvrit pour dérober une femme au supplice,
 En un même dessein, ici plus noblement,
 Sert mon roi, les Français, ton frère, et ton amant.
 Trop heureux sur ces bords d'employer la surprise
 Pour épargner le sang dans la place soumise !

(*au grand bramine.*)

Toi dont le ciel confond les complots et les vœux,
 J'ai su de ta fureur l'emportement honteux ;
 Ton crime étoit d'un lâche et n'a rien qui m'étonne ;
 Mais, Français je l'oublie, et vainqueur je pardonne :
 Je te laisse le jour, même après tes forfaits.
 Soldats, que de ces lieux on l'éloigne à jamais.

SCÈNE VI.

LE GÉNÉRAL FRANÇAIS, LA VEUVE,
FATIME, LE JEUNE BRAMINE, LE
PEUPLE INDIEN, OFFICIERS FRANÇAIS,
SOLDATS, PARENTS DE LA VEUVE.

LA VEUVE.

C'étoit vous, Montalban, qui preniez ma défense!
C'étoit vous dont j'ai crain, dont j'ai fui la présence!
Pour sauver Lanassa, quel dieu vous a sauvé?
Ah! le jour m'est plus cher par vos mains conservé!
De quel prix me doit être et ma vie et la vôtre!
Je vivrois moins heureuse à vivre par un autre.

LE JEUNE BRAMINE.

Digne prix de vos soins, vous ne croyiez d'abord
Ravir qu'une inconnue aux horreurs de sa mort,
Et le ciel vous devoit la faveur éclatante
De retrouver en elle et sauver une amante.

LA VEUVE.

Cher Montalban!

LE GÉNÉRAL.

Partage, après tout notre effroi,
Tant de reconnoissance entre ton frère et moi.
Vous, peuples, respirez sous de meilleurs auspices :
Des faveurs de mon roi recevez pour prémices
L'entière extinction d'un usage inhumain.
Louis pour l'abolir s'est servi de ma main :
En se montrant sensible autant qu'il est né juste,

La splendeur de son règne en devient plus augus
D'autres chez les vaincus portent la cruauté,
L'orgueil, la violence; et lui, l'humanité.

FIN.

TABLE DES PIÈCES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

LES TROYENNES.	Page	1
IPHIGÉNIE EN TAURIDE.		65
HYPERMNESTRE.		139
LA VEUVE DU MALABAR.		205

FIN DE LA TABLE.

2866 4

PQ	Chateaubrun, Jean
1963	Baptiste Vivien de
C57	Chefs-d'oeuvre
1822	dramatiques de
	Chateaubrun

PLEASE DO NOT REMOVE

CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

